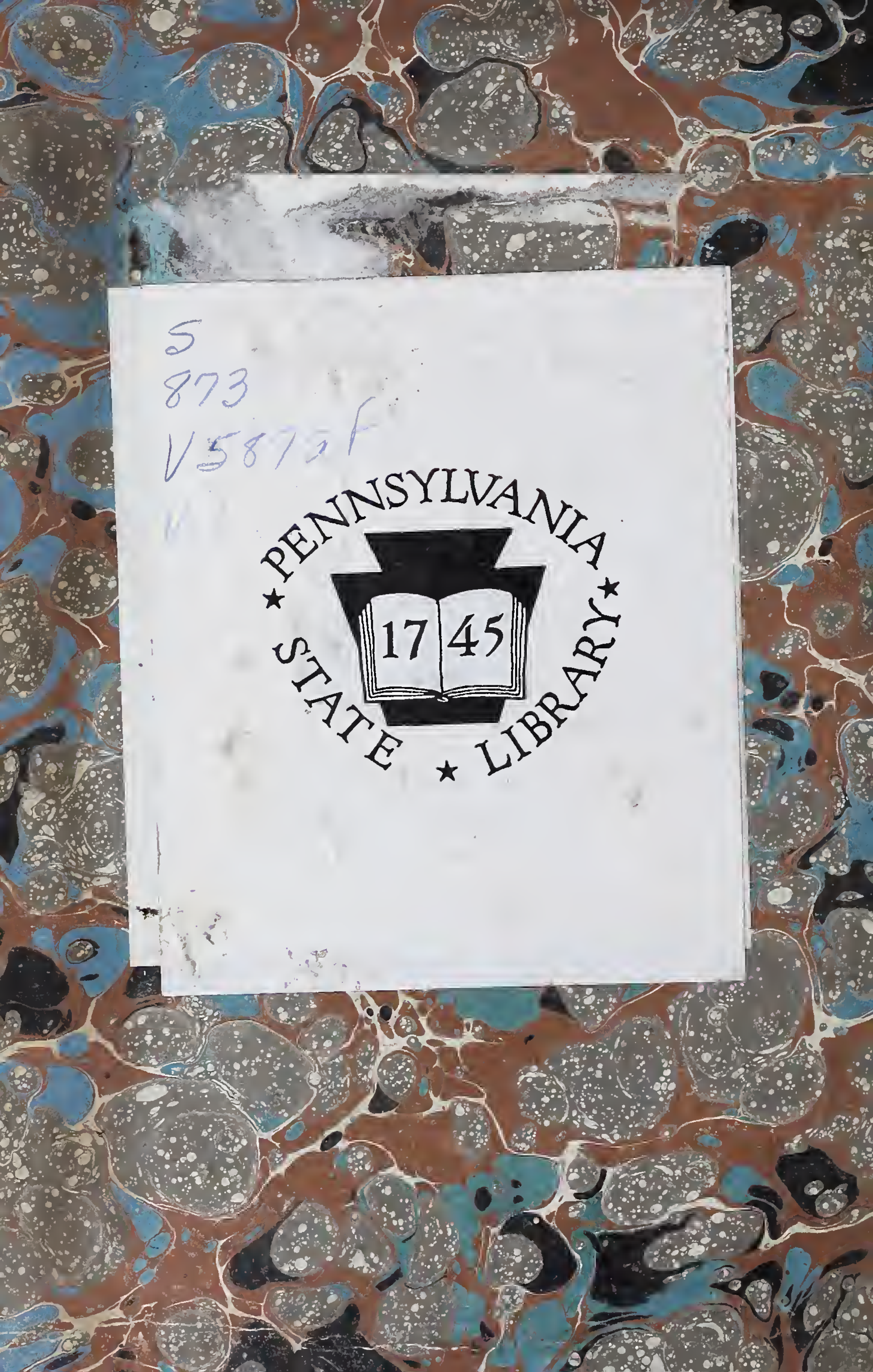
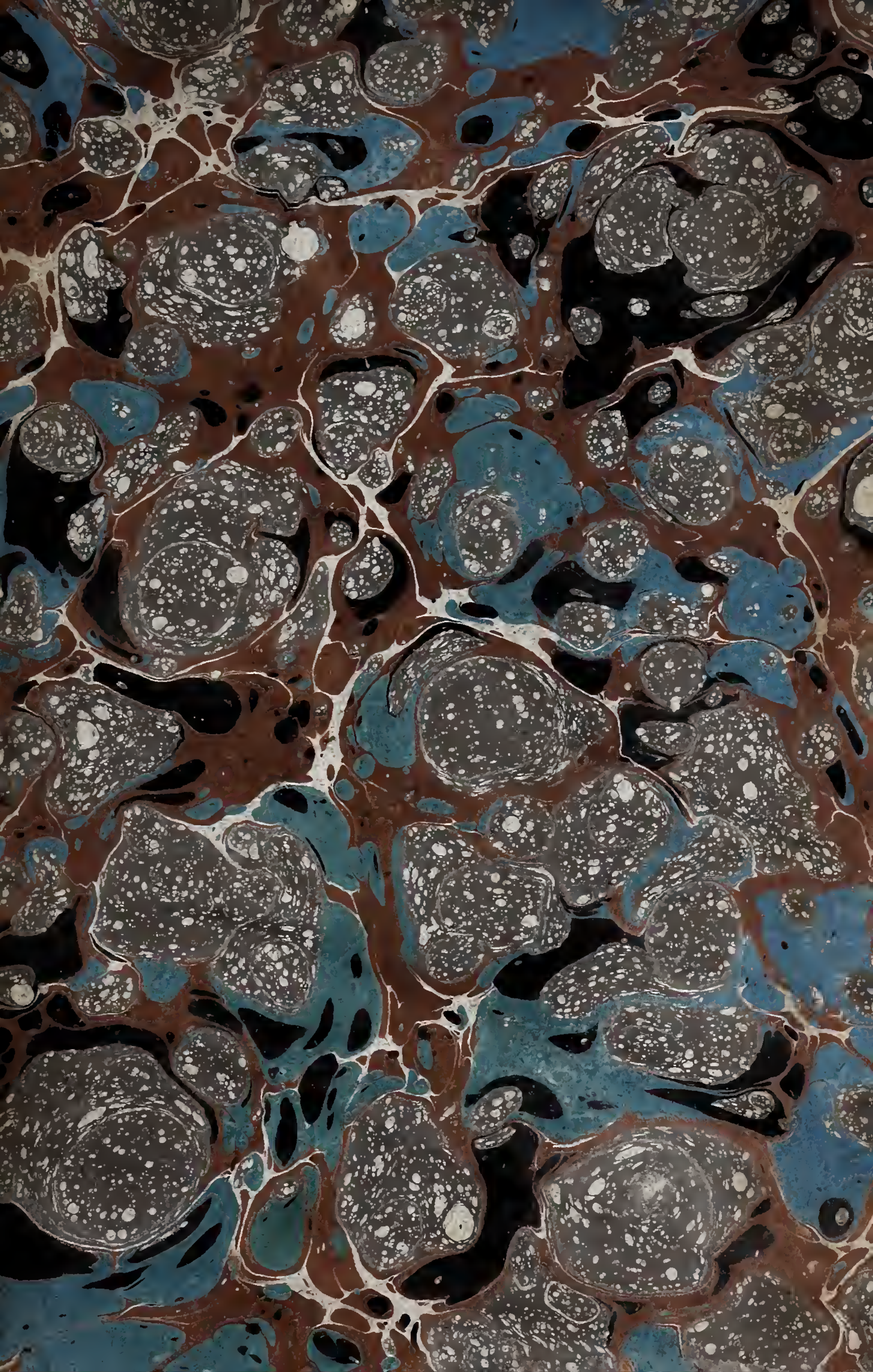

STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
main,stks
873V587aF
Eneide,
0 0001 00381323 3


PENNSYLVANIA
17 45
STATE ★ LIBRARY



Works of
Jacques Delille

ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES

SUR LES PRINCIPALES BEAUTÉS DU TEXTE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

TOMUS PRIMUS.



PARISIIS,

APUD GIGUET ET MICHAUD, TYPOGRAPHOS,
VIA VULGÒ DICTA Bons-Enfans, N°. VI.

1804. — ANNO XII.



Cher et cruel époux, si tu cours au trépas,
Me dit-elle, à la mort traîne-nous sur tes pas!

J. M. Moreau le J.ne inv. Baquoy Sculp.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE

PAR JACQUES DELILLE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — AN XII.

EXTRAIT DU DÉCRET

Concernant les Contrefacteurs et Débitans d'Éditions contrefaites.

Du 19 Juillet 1793.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. V. Tout débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire, une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitans d'Éditions contrefaites; et nous assurons à la personne qui nous les fera connoître, la moitié du dédommagement accordé par la loi.



PRÉFACE.

Voltaire a dit : « Si c'est Homère » qui a fait Virgile, c'est son plus bel » ouvrage. » Suivons cette idée. Un des plus intéressans spectacles qu'on puisse observer, c'est l'impression du génie sur le génie. J'aime à me représenter le poëte latin, au moment où il fit la première lecture de l'*Iliade*, plein de l'inspiration qu'il venoit de recevoir, méditant un poëme qui devoit procurer aux Romains un nouveau triomphe sur la Grèce, évoquant de l'oubli Énée perdu dans la foule des guerriers Troyens, si un nom cité par Homère peut être oublié; je me plais à voir ce

jeune poëte lisant au théâtre les premiers essais de son *Énéide*, enivrant la superbe Rome du récit de ses victoires, Auguste de celui de ses triomphes et de sa gloire; j'aime à voir le rival d'Homère accueilli par une acclamation générale, et faisant oublier aux Romains les représentations théâtrales, les gladiateurs et les pantomimes, pour jouir de la peinture de leurs brillantes destinées.

Une des qualités les plus indispensables de l'épopée, c'est que le sujet en soit national : les besoins de la vanité ne sont ni les moins sentis, ni les moins communs. Les peuples sont comme les particuliers et les familles : tous entendent avec plaisir l'histoire de leurs aïeux ou de leurs fondateurs; comme

un enfant voit avec plus d'intérêt la maison paternelle et ses terres patrimoniales, que les plus belles possessions étrangères. Aussi les deux poëmes d'Homère ont-ils, sous ce rapport, un grand avantage. Celui de Virgile n'en a pas moins; son sujet, comme national, est heureusement choisi. Les Romains étoient, au moins autant que les Grecs, flattés de leur origine et de tout ce qui étoit favorable à leur orgueil généalogique. Le poëte étoit en cela secondé par toutes les traditions populaires; elles étoient pour lui un moyen naturel de caresser toutes les vanités. Jules César se plaisoit à faire croire que son prénom venoit d'Iule, fils d'Énée; Auguste, son fils adoptif, n'abandonna point cette prétention. Une

foule de familles aimoit à se perdre dans la nuit des temps. Les Claudius vouloient remonter jusqu'à Clausus, les Memnius jusqu'à Mnesthée (*Genus à quo sanguine Memmî*), les Cluentius jusqu'à Cloanthe; et les différens auteurs de ces familles illustres goûtoient, en lisant Virgile, le plaisir d'y voir leurs fondateurs joüer un rôle distingué. Enfin la nation elle-même prenoit sa part de ce que l'antiquité et le merveilleux de cette origine pouvoit avoir de flatteur. Un grand nombre de fêtes religieuses ou civiles, le culte de Vesta, celui de Cybèle et de presque tous leurs dieux, les cérémonies avec lesquelles on proclamoit la paix ou la guerre, les armes des guerriers, les vêtemens des pontifes, avoient passé des

Troyens et des Grecs aux Romains ; et ce n'étoit pas la partie de leur héritage dont ils se croyoient le moins honorés. A cela se joignoit une foule d'oracles et de prophéties qui, mettant les destinées romaines sous la garde et sous la protection des dieux, donnoient à ce peuple plus d'éclat et de dignité, et disposoient d'avance les nations à recevoir plus volontiers ses lois, et à reconnoître sa souveraineté. Les Romains avoient si bien senti cet avantage, qu'ils en témoignèrent une reconnoissance solemnelle, en déchargeant de toutes sortes d'impôts les sujets de l'ancienne Troie, et il sembloit que cet affranchissement ajoutât à l'authenticité de leur origine.

Qu'on me permette quelques obser-

vations qui ont le double objet, et de faire sentir les principales beautés de l'*Énéide*, et de répondre à quelques critiques accréditées par des littérateurs célèbres.

Virgile a trouvé dans son sujet des moyens que n'avoit pas Homère. Celui-ci étoit nécessairement resserré dans la Grèce; Virgile embrasse à la fois la Grèce et l'Italie : on entend dans toute *l'Énéide* le retentissement de la chûte de Troie. Un empire à détruire, voilà le sujet d'Homère : ce grand empire détruit, et se relevant en Italie sous un nouveau nom et sous de meilleurs auspices, le monde entier promis à sa domination, voilà le sujet de Virgile. Il s'est placé entre le tombeau de Troie et le berceau de Rome; et,

par une multitude d'oracles, par les prophéties d'Anchise et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé par Vulcain, il a pu suivre les grandes destinées de cette superbe capitale, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du Capitole. Si toute sa fable, si tous ses évènemens eussent été empruntés de la Grèce, il auroit manqué de nouveauté: le fond en étoit usé par Homère et d'autres écrivains. C'étoit l'arrivée d'Énée en Italie qui ouvroit devant lui un champ vaste et nouveau.

L'antique Ausonie, patrie de Saturne et berceau de l'âge d'or, dont elle conservoit encore la simplicité, un autre climat, un autre gouvernement,

une autre religion, d'autres costumes, d'autres mœurs, d'autres armures, rajeunissoient ce que son sujet avoit de trop antique. On ne pouvoit plus que glaner dans la Grèce, il y avoit à moissonner en Italie; cependant, il lui étoit permis de recueillir et de semer dans son récit tout ce que l'histoire fabuleuse des Grecs offroit de plus intéressant. De plus, les traditions populaires, qui unissoient ensemble, par des parentés et des alliances, les familles grecques et latines les plus illustres, constatoient, indépendamment des oracles, les droits d'Énée, les opposoient à ceux du jeune héros d'Ardée, et augmentoient l'intérêt national.

Le Tasse, celui de tous les poëtes

épiques, qui, par la disposition de son plan et la grandeur imposante des caractères, s'est le plus rapproché d'Homère, n'a pas négligé de flatter la vanité de ses compatriotes, non-seulement en nommant les premiers auteurs des plus illustres familles d'Italie, mais encore en répandant dans toutes les parties de son poëme les idées de féerie et de chevalerie, qui dominoient alors dans ces contrées comme dans le reste de l'Europe. D'ailleurs, la peinture des croisades devoit plus particulièrement intéresser les peuples d'Italie, qui possédoient dans leur capitale le chef suprême de la chrétienté.

Milton n'est point un poëte national; il est le poëte du monde chrétien. C'est dans le jardin d'Éden que sa Muse

religieuse semble avoir planté cet arbre céleste dont les rejetons se sont étendus dans l'univers entier. Les premiers hommages offerts à l'Être-Suprême, la première transgression de la loi divine, le premier châtiment, l'innocence primitive perdue, la race des humains proscrite, la grande perspective de la rédemption future, tout ce qu'il y a pour l'homme d'espérance et de crainte, de crimes et de vertus, de bonheur et de malheur, dans le présent et dans l'avenir, la terre continuellement en commerce avec le ciel: voilà le sublime sujet de Milton; et quel autre peut lui être comparé?

Une qualité non moins indispensable dans l'épopée, c'est la variété. La raison en est simple: l'action, source

de l'intérêt et de la curiosité, étant distribuée dans tout le poëme à de grands intervalles, ne peut attacher autant que celle d'une tragédie resserrée dans un court espace, et marchant avec rapidité vers le dénouement. C'est à cet inconvénient qu'il faut remédier dans le poëme épique, par une immense variété d'objets, de scènes, d'évènemens et de personnages qui entretiennent l'attention, et excitent la curiosité. Le Tasse, voyageant avec un de ses amis, et parvenu sur le sommet d'une montagne très-élevée, d'où se découvroit une vaste campagne, lui disoit : « Vois-tu ces montagnes, » ces rochers, ces forêts sauvages, ces » vallons cultivés et fertiles, ces beaux » pâturages, ces cascades écumantes,

» ce fleuve majestueux, ces ruisseaux » limpides, cette foule de perspectives » riches et variées? Voilà mon poëme. »

Ce qui manque le plus à l'auteur de *la Henriade*, poëme beaucoup trop admiré à sa première apparition, et beaucoup trop décrié depuis, c'est ce charme de la variété. Il est aisé de voir que lorsque Voltaire écrivit cet ouvrage, il ne connoissoit guères que les livres, Paris et la Cour : la morale, la philosophie, la politique, voilà les objets qui reparoissent sans cesse dans son poëme. La nature toute entière se trouve dans les grands poëmes épiques. La poésie d'Homère, de Virgile, de Milton, et du Tasse lui-même, avoit été fécondée par de longs voyages et par une grande variété de scènes. L'in-

constance naturelle au cœur humain, fait qu'il n'aime pas à se reposer longtemps sur les mêmes objets : la peinture de la campagne et les occupations champêtres lui rendent nécessaire le tableau des grands chocs des nations et des grands orages de l'ame ; ce trouble et ces agitations lui donnent le besoin de revenir à des idées plus innocentes et plus douces. C'est au milieu des délices du paradis terrestre, décrites par Milton en vers ravissans, que l'ange Raphaël raconte aux premiers hommes les grandes discordes des cieux, et les terribles combats des bons et des mauvais anges. C'est au milieu de la description des batailles, qu'Herminie est emportée par son cheval vers les habitations champêtres, et

qu'elle prête une oreille avide aux sons des pipeaux rustiques. C'est de la scène sanglante des combats, que Jupiter détourne ses regards pour les arrêter avec complaisance sur les mœurs douces et hospitalières d'une tribu Éthiopienne, uniquement occupée des soins du labourage et des troupeaux. Dans Virgile, la description des combats est précédée du tableau de la vie pastorale du bon roi Évandre. Excepté la rencontre du vieillard de Jersey, que fait Henri IV dans le premier livre de *la Henriade*, rien de pareil ne se trouve dans ce poëme. Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut, des moyens que le sujet de Virgile lui a fournis pour produire la plus grande variété possible, et de ce que son ima-

gination a su ajouter à ces moyens; peut-être est-il plus important de répondre à quelques critiques de *l'Énéide :*

SUR LE MERVEILLEUX.

Je suis loin de penser, à l'exemple de Marmontel, que le merveilleux n'est pas essentiel à la poésie épique: c'est lui qui met à la disposition du poëte tous les lieux, tous les évènemens, tous les hommes, le ciel, la terre et les enfers; lui seul peut satisfaire ce besoin que nous avons de choses extraordinaires; lui seul peut, au gré du poëte, retarder, précipiter, prolonger l'action épique; et, quoi qu'en ait dit l'admirateur passionné de Lucain, les Catons, les Césars, les Pompées, tous les héros de

l'histoire ancienne et moderne ne sauroient tenir lieu de l'intervention de la Divinité. Sans ce commerce de protection d'une part, et d'obéissance de l'autre, il n'y a plus, entre le ciel et la terre, que l'attraction et les lois du mouvement; tout rentre dans l'ordre des évènemens communs et ordinaires, dont l'imagination est bientôt dégoûtée. Aussi, toutes les jouissances de l'amour, décrites par les poëtes, n'approchent pas des amours de Jupiter et de Junon, sur le mont Ida. Le nuage d'or dont cette déesse, comme reine des airs, enveloppe ses amours chastes et mystérieuses, est, sans contredit, ce qui plaît le plus à l'imagination du lecteur. Vénus est la déesse de la beauté, et la mère des grâces; cela

n'empêche pas qu'Homère ne l'ait entourée de sa ceinture magique, l'une des plus admirables inventions de ce grand génie, plus merveilleux lui-même que tous ses dieux.

Le seul inconvénient que pourroit avoir le merveilleux, ce seroit que les hommes étant subordonnés aux puissances célestes, ne parussent que des instrumens et des machines. Aussi le poëte doit-il éviter, dans ses fictions, de montrer les volontés et les passions de ses héros, sources si fécondes d'intérêt, impérieusement maîtrisées par un pouvoir suprême; car alors tout intérêt est détruit ou singulièrement affoibli. Lorsqu'Homère nous peint Achille, irrité par le superbe Agamemnon, portant la main sur son épée, il

nous représente la déesse de la sagesse arrêtant ce héros; mais bientôt après il rend cette ame tendre et féroce à toute son irritabilité naturelle : l'implacable Achille se retire dans sa tente, prive l'armée de sa présence, et ne sort de son repos que pour venger Patrocle, terrasser Hector, et le traîner autour des murailles de Troie. Ainsi le lecteur jouit à la fois de tout ce qu'a d'imposant l'intervention des dieux, et de tout ce qu'ont d'intéressant les mouvemens d'une ame ardente et passionnée.

Le poëte doit aussi avoir grand soin de mettre en équilibre les secours merveilleux que reçoivent les principaux personnages. Ainsi, dans Virgile, Énée est protégé par Vénus, et Turnus par

Junon et (dans tout ce qui précède sa mort) par sa sœur Juturne, qui est elle-même une divinité subalterne, à la vérité, mais conduite par la reine des dieux.

Il faut convenir que le merveilleux d'Homère est quelquefois petit et mesquin. Lorsqu'un héros laisse tomber son épée, il est peu séant de faire venir une déesse pour la ramasser et la lui rendre. Il ne convient pas non plus aux dieux d'inspirer le courage ou l'épouvante aux guerriers introduits sur la scène des combats. Ce genre de fiction dégrade et les dieux et les hommes. Concluons de ces observations, que le merveilleux ne doit commencer que là où les hommes cesseroient de nous intéresser par eux-mêmes.

L'Énéide nous offre le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité. Les fictions de Virgile ont plus de noblesse et de convenance que celles du poëte grec. Lorsqu'Énée rencontre aux pieds des autels l'odieuse Hélène, fléau de l'Europe et de l'Asie, il est prêt à expier dans son sang tous les maux de sa patrie : alors Vénus vient l'arrêter ; et à qui convenoit-il mieux qu'à la déesse des amours et de la beauté, de protéger l'épouse de Pâris? et à qui convenoit-il mieux qu'à la mère du héros de lui épargner la honte du meurtre d'une femme? Voilà le merveilleux dans toute sa perfection.

Cependant on ne peut nier qu'en général Homère n'ait été, sous le rapport du merveilleux, plus favorisé que

Virgile par la croyance de son siècle : plus d'illusions semblent l'avoir inspiré. La religion païenne étoit alors dans toute sa vigueur ; les grands et le peuple étoient également crédules : c'est l'époque favorable pour l'épopée. On n'a peut-être pas assez réfléchi sur la nécessité de la bien choisir ; mais, si j'en juge par la nature de l'esprit humain et par l'exemple d'Homère, de Virgile, et de ceux qui les ont plus ou moins heureusement imités, les temps les plus propres à ce genre de composition, sont ceux qui sont placés entre un reste de croyance au merveilleux, et un commencement de lumière ; car il faut intéresser à la fois, et ceux dont l'imagination a besoin d'être amusée par des évènemens extraordinaires, et

ceux qui, observateurs plus attentifs, veulent trouver dans un poëme les arts, les mœurs, les lois, la religion et les caractères différens des hommes, des peuples et des âges. Aussi l'on peut dire que le Tasse et Milton écrivirent leurs poëmes dans des siècles tels que le poëte épique pouvoit les desirer: l'Angleterre et l'Italie étoient alors religieuses jusqu'à la superstition. Dans ces siècles où l'on croyoit encore aux sorciers et aux revenans, l'une s'enorgueillissoit de Locke et de Newton, l'autre de Machiavel, de Guichardin et de Fra-Paolo. Le Tasse, comme nous l'avons observé, avoit encore de plus que Milton les enchantemens et la féerie, dont il a su tirer tant d'avantages. Voltaire, sous le rapport de l'époque,

est moins heureux que ses prédécesseurs: son sujet est bien national, mais son héros est trop près de nous. L'histoire, qui a prodigué tant de richesses à ses modèles, ne lui a donné que des entraves, et a beaucoup resserré pour lui la carrière de la fiction et du merveilleux. Presque tout ce qu'il auroit pu feindre, auroit été repoussé par les premiers souvenirs de l'éducation, et par les premières impressions de l'histoire. C'est ce qui m'a fait dire, dans le poëme de l'*Imagination :*

O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps. L'histoire rigoureuse,
Sans doute, effaroucha la fable ingénieuse
Qui, de loin nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans le vieil âge, et vit d'illusion :
Aussi tu préféras, dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.

Virgile qui a pris son héros dans l'antiquité fabuleuse, a été plus heureux que Voltaire, mais beaucoup moins qu'Homère, le Tasse et Milton; il écrivoit dans un temps qui peut-être se prêtoit moins au merveilleux que l'on peut tirer de la religion. Déjà plusieurs systêmes philosophiques et le poëme de Lucrèce, avoient porté atteinte à la croyance publique: le serment, le culte, l'influence des dieux, Junon, Jupiter, tous les dieux étrangers avoient perdu de leur pouvoir sur les esprits. Il y avoit long-temps que Flaminius avoit discrédité les poulets sacrés, qui depuis tant d'années avoient guidé l'aigle romaine. Aussi Virgile a-t-il écrit un poëme politique.

C'est ici le lieu d'examiner s'il est

vrai, comme on l'a prétendu tant de fois, que le caractère d'Énée soit l'éloge allégorique d'Auguste, et qu'il ait été tracé sur son modèle. Je ne puis être de cette opinion. Énée est guerrier et navigateur : rien de semblable dans Octave. Énée emportant son père et ses dieux, emmenant sa femme, son fils, et quelques Troyens échappés à l'embrasement de leur patrie, va fonder au-delà des mers un empire nouveau : Auguste se rend maître presqu'absolu de l'ancienne république romaine. Énée se montre partout humain et compatissant : Auguste, dans l'infâme convention faite avec ses collègues Lépide et Antoine, pour l'abandon réciproque de leurs victimes, sacrifia lâchement son tuteur, et Cicé-

ron, le plus ardent et le plus puissant promoteur de sa nouvelle domination. Aucun de ces traits ne se trouve dans le caractère d'Énée. De quelque côté qu'on l'envisage, tout est grandeur et générosité. Lorsqu'un courtisan d'Octave le louoit de sa ressemblance avec le guerrier troyen, sa conscience devoit démentir cette flatterie par de terribles réclamations.

IMITATION.

On a accusé Virgile de n'être qu'un servile imitateur d'Homère. Ce qui a pu le jeter dans cette imitation fréquente, c'est que les Grecs étoient devenus en tout les modèles des Romains; mais la différence des âges et des peuples, et plus encore le génie

de Virgile, ont dû donner, même aux traits imités, un caractère nouveau; et l'esprit aime à franchir la distance qu'a mise entre les mêmes idées une exécution rendue différente par tant de causes et tant de circonstances. On se plaît à retrouver les Romains dans les Grecs, et les Grecs dans les Romains, et à distinguer ce qui appartient à chaque peuple et à chaque siècle. Dans les descriptions que le poëte latin nous fait des exploits et des temps héroïques, on reconnoît la manière d'un poëte plus moderne, habitant de la capitale du Monde, formé par une Cour polie, par les études qu'il avoit faites à Athènes, et par son commerce avec les philosophes, alors très-accrédités et très-nombreux à Rome.

Enfin, les amours de Didon, la descente d'Énée aux enfers, etc., etc. ont une telle supériorité sur les morceaux imités d'Homère, que Virgile n'a jamais été plus original que dans cette imitation.

SUR LES ANTIQUITÉS.

On ne peut s'étonner assez de l'espèce de mépris avec lequel M. de Laharpe a traité la partie des origines italiennes et romaines, dont le poëme de Virgile est le dépôt le plus précieux et le plus riche. Ce poëte peut être regardé comme le *Cicerone* le plus exact et le plus intéressant pour ceux qui voyagent dans cette belle partie de l'Europe. Partout il a lié à l'histoire d'Énée les lieux les plus célèbres de ce

pays. C'est sur le mont Caïète qu'est inhumée sa nourrice, qui lui a donné son nom; le plus fameux trompette de son armée a donné le sien au promontoire de Misène; un autre cap a reçu celui de Palinure, l'un de ses plus habiles pilotes, qui périt malheureusement dans la mer de Sicile. Enfin, un habitant de l'Italie pouvoit, *l'Énéide* à la main, la parcourir toute entière, en trouvant à chaque pas de grands souvenirs et d'illustres monumens des antiquités du Latium, des évènemens militaires, politiques ou religieux, et arriver de port en port, de ville en ville, presque de village en village, jusqu'à la ville impériale.

M. de Laharpe seroit-il le seul qui n'eût pas senti le charme de ce bel épi-

sode d'Évandre, admiré par tous les gens de lettres? Ce bon roi, parent d'Énée, et bientôt son allié, habite dans un coin de l'Italie un palais de chaume; sa musique est le chant des oiseaux perchés sur son toit; son trône est une chaise d'érable; son lit, quelques feuilles recouvertes d'une peau de lion; sa garde, deux chiens fidèles qui l'accompagnent dans ses courses. Toute la campagne qui environne sa petite ville, est encore inculte et sauvage; mais c'est là que doit être un jour l'emplacement de Rome. Des troupeaux bêlent ou mugissent encore dans ces lieux agrestes; mais là doit exister un jour le *Forum romanum*, théâtre de la gloire de Cicéron, où se traiteront les plus grands intérêts du peuple-souverain; là sera

le magnifique quartier des Carênes, couvert encore de pâturages, de buissons et de ronces, qui doivent faire place aux palais des Crassus, des Lucullus, et devenir le rendez-vous du luxe, et le siège de la magnificence de Rome. Évandre, en montrant ces lieux à Énée, n'oublie aucun de ceux qui seront un jour célèbres : il lui montre le bois d'Argilette, la porte Carmentale, ainsi appelée du nom de la prêtresse qui avoit prophétisé les grandeurs de Rome; cette roche Tarpéïenne destinée à une si terrible célébrité, et ce superbe Capitole d'où devoient partir, pour tous les royaumes du monde, la paix ou la guerre, des couronnes ou des fers. Déjà les habitans du pays ne voyoient qu'avec res-

pect cette roche fameuse et le bois qui l'environnoit; déjà ils étoient persuadés qu'une divinité habitoit dans ces lieux; déjà, dans leur orgueilleuse superstition, ils avoient cru voir plus d'une fois Jupiter lui-même, assis sur un nuage, secouer sa redoutable égide, et faire gronder son tonnerre, qui sembloit proclamer la puissance romaine. Je doute que les Grecs aient pu trouver, dans aucun passage de *l'Iliade*, une peinture de leurs antiquités aussi intéressante pour eux que celle-ci l'étoit pour les Romains; et, s'il s'agit de poésie, quoi de plus sublime que ces contrastes admirables entre l'état obscur et sauvage de ces lieux, et la splendeur des pompes triomphales qui leur étoit réservée?

CARACTÈRES.

Je ne me chargerai pas de justifier le caractère d'Énée, objet de tant de critiques mal fondées, et de vaines déclamations. Il suffira de citer ici l'apologie sans réplique, qu'en a faite l'abbé Desfontaines : « Le caractère d'Énée est » à couvert de toute critique juste et » sensée ; c'est un caractère parfait, qui » allie la bonté avec la fermeté, l'aus- » térité avec la douceur, la valeur avec » la politique ; c'est un prince religieux » dont la valeur n'est point effrénée, » qui sait triompher de ses passions, » et vaincre l'amour, pour obéir au » ciel et pour se rendre digne de sa » haute destinée. Il est aussi brave que » Turnus son rival, mais d'une autre

» espèce de bravoure, puisqu'elle est
» prudente et réfléchie, qu'elle n'est
» ni féroce, ni fougueuse, comme celle
» de son ennemi. Dire que le héros de
» *l'Iliade* est au-dessus du héros de *l'É-*
» *néide*, c'est une pensée très-fausse,
» puisque le héros de *l'Iliade* est très-
» vicieux, et qu'au contraire celui de
» *l'Énéide* est un prince accompli, de
» quelque côté qu'on le considère. »

Il est dommage que celui qui a justifié Virgile comme critique, l'ait si souvent maltraité comme traducteur.

J'observerai que dans ce passage, d'ailleurs très-raisonnable, Desfontaines ne rend pas assez de justice au caractère d'Achille. L'idée seule de l'absence de ce héros rendant inutiles tous les efforts de la Grèce, est, parmi

les conceptions épiques, l'une des plus sublimes que l'on connoisse : on peut dire que l'action toute entière du poëme est remplie d'Achille absent; les vices même de son caractère lui donnent un nouvel éclat, et de nouveaux moyens au poëte. Il ne suffit pas qu'un caractère soit moral, il faut qu'il soit poétique, et celui du héros de *l'Iliade* l'est au plus haut degré. On peut en suivre le développement dans le progrès de l'action de ce poëme : « Achille » a juré de ne sortir de sa tente et de » son repos, que lorsque les Grecs se» roient réduits aux dernières extrémi» tés. Lorsque déjà de grands dangers » les environnent, il refuse encore de » les secourir en personne, mais il leur » envoie son ami Patrocle avec ses

» armes divines. A peine les Troyens » ont apperçu l'aigrette d'Achille, qu'ils » fuyent épouvantés. » Idée vraiment grande et digne d'Homère. « Patrocle » périt dans le combat : alors Achille, » transporté de fureur, et brûlant de » toute la rage de l'amitié désespérée, » oublie l'injure d'Agamemnon, quitte » sa tente, et court le venger. » Toute cette marche est admirable, parce qu'elle met en contraste de grands défauts et de grandes qualités. J'ai essayé, dans un de mes ouvrages, de rendre tout ce que le caractère d'Achille a de plus frappant sous ce rapport vraiment poétique :

J'admire le sang-froid du sage Idoménée,
Et le prudent Ulysse, et le pieux Énée ;
Mais qu'on me montre Achille, Achille, ame de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et les vertus d'un dieu ;

D'amitié, de fureur héroïque assemblage;
Sentant profondément le bienfait et l'outrage;
Tonnant dans les combats, ou, la lyre à la main,
Seul, au bord de la mer, consolant son chagrin;
Pour appaiser Patrocle en sa demeure sombre,
Tourmentant un cadavre, et punissant une ombre;
Et, quand Priam d'Hector vient chercher les débris,
Respectant un vieux père, et lui rendant son fils:
Ce grand tableau m'étonne, et mon ame tremblante
Frémit tout à la fois de joie et d'épouvante.

Par le même artifice, lorsqu'Achille reçoit les ambassadeurs grecs envoyés pour le fléchir, Homère suppose que cet homme implacable traite peu favorablement Ulysse et Ajax, mais qu'il accorde l'hospitalité la plus affectueuse à son gouverneur Phénix. Tous ces contrastes concourent merveilleusement à faire ressortir l'admirable composition du caractère d'Achille. Je

n'en suis pas moins d'un avis différent de ceux qui admirent aveuglément tous les défauts de ce personnage. Homère n'a pas le droit de nous faire aimer la peinture d'une nature dégradée : le beau idéal est le premier modèle de tous les artistes et de tous les poëtes.

Mais revenons au caractère d'Énée: on a supposé, dans l'intention de le déprécier, que ce héros ne se présente que comme un fugitif qui vient injustement usurper le trône, et traverser les amours de Turnus et de Lavinie. Mais Virgile a eu soin de fonder ses droits à l'empire sur la volonté des dieux, manifestée par les oracles, et même sur la consanguinité. Quant aux amours de Turnus et de Lavinie, il n'en est

pas dit un seul mot dans toute *l'Énéide*: ce n'est pas de l'amour que Virgile a donné à Turnus, c'est de l'ambition. On reproche aussi à Énée de la cruauté, et on allègue en preuve le meurtre de Turnus. Mais comment n'a-t-on pas vu que c'est là que le poëte a mis un goût exquis et une convenance admirable? Turnus, prêt à recevoir le coup mortel, s'est jeté aux pieds d'Énée, pour lui demander, non pas la vie, mais la consolation d'être porté dans le tombeau de ses pères. Énée est prêt à lui faire grâce, lorsqu'il apperçoit sur le corps de son ennemi le baudrier du jeune Pallas, égorgé par Turnus. A cette vue, sa fureur se réveille, et il l'immole sans pitié en disant: « Ce n'est » pas moi qui te tue, c'est Pallas. »

Pallas, te hoc vulnere, Pallas
Immolat.

Voilà, je crois, le personnage d'Énée suffisamment justifié. Mais on a encore prétendu qu'en général Virgile, sous le rapport des caractères, étoit resté fort inférieur à Homère. Une foule de héros, nous dit-on, se signalent dans *l'Iliade;* chacun a sa physionomie particulière, et cette richesse est un des principaux mérites de ce poëme: tandis que, dans Virgile, Énée seul est remarquable par ses grandes qualités. Des gens de goût ont, à mon avis, complètement justifié Virgile à cet égard. On se rappelle ce qui arriva, lorsque la France eut le malheur de perdre le grand Turenne: Louis XIV

nomma alors plusieurs officiers-généraux, qu'on appela plaisamment la *monnoie de M. de Turenne.* De grands hommes d'états et de conditions différentes, ont souvent entr'eux des rapports inattendus. Homère a fait comme Louis XIV : Achille, par son absence, étant mort pour l'armée, Homère l'a pour ainsi dire monnoyé, en mettant à sa place Diomède, les deux Ajax, Idoménée, etc. Mais Énée étant toujours présent, tout a dû lui être subordonné, excepté son adversaire Turnus, qui, pour l'honneur même de son rival, a dû être digne de lui.

D'ailleurs, on ne peut pas même raisonnablement reprocher à Virgile une pénurie réelle de caractères ; on peut même assurer que les caractères

subalternes de ce poëte ont quelque chose de supérieur à ceux d'Homère. Tout le génie de celui-ci n'a pu empêcher que tous ses héros, nés dans le même pays, se battant pour la même cause, contre les mêmes ennemis, avec le même courage et les mêmes armes, n'eussent entr'eux une grande ressemblance. Rien de pareil dans Virgile. J'observerai, de plus, que beaucoup de lecteurs passionnés d'Homère restent indécis sur Achille et Hector, que même les partisans de ce dernier sont les plus nombreux : aussi Virgile, frappé de cette idée, paroît-il avoir voulu retracer Achille dans Turnus, et Hector dans Enée. Amate, mère de Lavinie, dont le caractère n'a été remarqué par aucun critique, méritoit

de l'être. Virgile a peint en elle le sentiment maternel avec une justesse, une vérité et une nouveauté de couleurs, qu'on ne retrouve dans aucun poëme. Cet amour, dans Amate, a deux caractères bien frappans, que l'on ne voit dans aucun autre tableau de la maternité, et ces deux caractères sont également dans la nature. Une mère a non-seulement une tendresse de dévouement, qui la porte à se sacrifier elle-même pour sauver sa fille d'un grand danger, mais encore un sentiment de ses droits qui lui fait regarder comme un outrage qu'on en dispose sans son aveu. Aussi, lorsqu'Amate s'adresse aux mères d'Italie pour les engager à se joindre à elle, elle s'écrie:

« O vous! qui que vous soyez, mères

» d'Italie, si vous êtes encore jalouses
» des droits de la maternité, écoutez-
» moi, et joignez-vous à moi. »

Tout ce qui suit est d'une fécondité d'imagination, d'une verve de style admirable. Le poëte suppose que les femmes du Latium célébroient dans ce moment la fête de Bacchus: Amate y conduit sa fille, et la mène dans les forêts pour se mêler à leurs chants bachiques, et la consacrer à leur Dieu. Cette fiction, en associant sa fureur et son délire à l'ivresse sacrée des prêtresses de Bacchus, semble imprimer quelque chose d'auguste aux sentimens d'orgueil et de tendresse qui l'animent et qui l'égarent.

Les détracteurs de Virgile les plus obstinés n'ont pu nier que le caractère

de Turnus n'eût un grand éclat; plusieurs même le lui ont reproché, comme effaçant celui d'Énée. Aucun d'eux n'a rendu assez de justice à celui de Mézence; aucun d'eux ne paroît avoir senti combien ce prince barbare, irréligieux, qui se vante de ne connoître d'autres dieux que son bras et son épée, forme un contraste admirable avec le caractère pieux et bienfaisant d'Énée. L'on n'a pas rendu plus de justice aux caractères de Latinus et de Lavinie. Virgile a eu soin de prévenir les reproches que l'on fait à celui de ce prince, en le représentant comme un roi affoibli par l'âge et le malheur; et le caractère religieux qu'il lui a donné, s'accorde parfaitement avec celui d'Énée.

Quant à Lavinie, quelqu'effort qu'eût fait Virgile pour donner à son caractère autant d'intérêt qu'à celui de Didon, il n'auroit pu y réussir. M. de Laharpe a oublié que l'hymen de cette princesse, brigué par Énée, n'est qu'un hymen politique et religieux, et Lavinie rentre alors dans la classe des princesses destinées à un mariage étranger : elle est élevée dans le palais de la reine, et ne paroît qu'une ou deux fois en public, entre son père et sa mère, avec toute la modestie et la pudeur qui conviennent à son sexe, à son âge et à sa position :

Oculos dejecta decoros.

Enfin, Homère ne nous a montré dans ses héros que des hommes faits : Virgile a le mérite particulier d'avoir

peint les guerriers dans un âge encore tendre,

> Qui goûtent, tout sanglans, le plaisir et la gloire
> Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
>
> RACINE.

Tels sont Euryale, Nisus, et Pallas confié par son père Évandre au monarque troyen, pour apprendre sous sa conduite le métier de la guerre; surtout le jeune Lausus, qui défend son père avec un aussi beau dévouement, et dont la piété filiale fait un si beau contraste avec l'inhumanité et l'impiété de Mézence. L'intérêt que Virgile a su inspirer pour lui, est tel, qu'il se réfléchit jusque sur le tyran odieux qui lui a donné le jour. On est tenté, en le pleurant, d'oublier le supplice barbare qu'avoit inventé ce

monstre, et dont Virgile fait une peinture si énergique : on se plaît à voir tomber, des yeux de ce tyran féroce, des larmes paternelles.

Ascagne lui-même, tout enfant qu'il est, mérite d'être remarqué par la manière naturelle et vraie dont Virgile l'a introduit sur la scène. Il le peint d'abord, dans le premier livre, comme un enfant tellement beau, que l'Amour, par l'ordre de Vénus, emprunte ses traits pour se présenter à la cour de Didon. Dans le quatrième livre, Virgile, en peignant Ascagne, qu'il associe à la foule des chasseurs, semble avoir voulu se conformer au portrait qu'Horace a tracé de l'enfance, quand il peint les différens âges.

Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi,

At puer Ascanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

« Ascagne aiguillonnant un coursier plein de cœur,
» Court, vole, et, dédaignant des combats sans honneur,
» Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage,
» Vînt d'un combat plus noble honorer son courage. »

On aime à voir dans ce jeune chasseur ces premiers symptômes d'ardeur et de courage, prémices de sa valeur future. Enfin, Virgile est admirable dans le récit qu'il fait de son premier fait d'armes. C'est au géant Numanus, fier de sa taille et de sa force, et qui, placé au premier rang, prodigue des injures aux Troyens, qu'il oppose cet enfant héroïque; c'est par ses mains que Numanus est terrassé, et Apollon lui-

même vient sur un nuage le féliciter de sa victoire :

Macte novâ virtute, puer; sic itur ad astra.

Mais un caractère plus original encore, et d'un effet plus nouveau, c'est celui de Camille, imité par le Tasse dans le personnage de Clorinde, copie bien inférieure à l'original. Là se trouve réuni, à toute la richesse de l'épopée, tout l'intérêt du roman : Camille n'est point une amazone; c'est la fille d'un roi malheureux, banni de ses états. En fuyant, il emporte sa fille, son trésor le plus précieux. Un fleuve débordé l'arrête; les ennemis s'approchent : moins alarmé pour lui que pour sa fille, il l'attache à un javelot, l'enveloppe d'une écorce de liège, d'un bras vigoureux

lance le javelot au-delà du fleuve, le passe à la nage, et reprend à l'autre rive son javelot et son enfant. La peinture de l'éducation champêtre et guerrière de Camille, est de la plus grande beauté; sa manière de combattre, et le genre de combat dans lequel il la représente, conviennent parfaitement aux qualités qu'il lui a données dans les vers par lesquels il l'annonce. La première de ces qualités est une extrême légèreté à la course; c'est de-là qu'il a tiré l'idée du premier exploit de cette héroïne. Un fantassin ligurien lui reproche de combattre à cheval, tandis qu'il combat à pied; son orgueil blessé la détermine à descendre de son coursier: le rusé Ligurien le monte et s'enfuit; Camille court après lui, l'atteint et l'immole.

En un mot, tout en elle intéresse, sa naissance, son éducation, sa vie et sa mort. Mais c'est dans l'original qu'il faut apprendre à sentir tout ce qu'a de touchant cette dernière partie de son histoire.

On sait quel rôle brillant jouent les femmes dans le poëme du Tasse. Le courage belliqueux des Amazones étoit connu de toute l'antiquité ; il paroît étonnant qu'Homère n'en ait fait aucun usage. Ses héros sont de véritables chevaliers; il auroit pu y joindre quelques héroïnes. La timidité et la foiblesse naturelle de ce sexe font ressortir encore mieux le courage de celles qui, franchissant le cercle étroit de leurs goûts frivoles et de leurs occupations paisibles et sédentaires, se montrent

dans le champ des combats. Ces êtres intéressans, en partageant les travaux des guerriers, redoublent les jouissances du lecteur, et fournissent une multitude de ressources au poëte, par les attachemens et les passions qu'elles peuvent inspirer. Telles sont, dans *la Jérusalem délivrée*, Armide, Herminie et Clorinde, dont le poëte a tiré un si grand parti. Aussi Voltaire a-t-il dit, après avoir parlé d'Homère:

De faux brillans, trop de génie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne pardonne-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Boileau a paru penser de même, lorsqu'il a dit, en parlant du Tasse:

Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,

Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Virgile ne pouvoit guères tirer le même parti de Camille; il se trouvoit placé, dans les six derniers livres, entre le souvenir de Didon, pour laquelle il avoit épuisé la peinture de tout ce que l'amour a de plus passionné, et la jeune et modeste Lavinie, qu'il nous présente comme une fleur virginale qu'il ne falloit pas permettre au souffle d'un amour profane de flétrir et de décolorer d'avance. Mais l'on voit, par ce que nous en avons déjà dit, que si Camille n'est point entrée dans l'action comme amante, elle y figure avec un grand in-

térêt comme guerrière. Le caractère altier de la reine des Volsques, et la ruse du fantassin ligurien, suffiroient peut-être seuls pour prouver l'injustice de ceux qui prétendent que dans la peinture des personnages et des combats, Virgile est inférieur à Homère. Je ne puis m'empêcher de faire sur les combats, en général, et sur ceux de Virgile en particulier, quelques réflexions qui viendront encore à l'appui de mon opinion.

Les poëtes épiques se sont toujours plu à décrire des batailles, et les amateurs de poésie à les lire : la raison en est facile à trouver. La passion la plus forte des êtres animés, c'est l'amour de la vie; tous ceux qui s'élèvent au-dessus de l'instinct impérieux de la

crainte de la mort, excitent donc naturellement notre étonnement et notre admiration. Ajoutons que, mieux le poëte a su choisir ses personnages, plus ils nous intéressent quand il les expose à de grands dangers; notre intérêt augmente aussi en raison de l'égalité de force et de courage qu'il leur prête pour balancer la victoire. Ceux de Virgile sont également remarquables par cette heureuse combinaison, par la beauté de l'invention et de l'exécution, et surtout par le mérite de la variété; c'est principalement cette dernière qualité qui distingue la seconde partie de son poëme. La tradition ne lui fournissant pas cette foule de caractères héroïques qu'Homère a jetés dans ses batailles, il y a suppléé en faisant paroître sur la

scène des personnages, moins brillans peut-être, mais tous intéressans par les diverses circonstances de leur naissance, de leur état, de leurs mœurs, de leurs costumes, de leur vie ou de leur mort. Tantôt, c'est un enchanteur qui sait dompter la rage des serpens, et guérir leurs blessures; les lacs, les fleuves, les montagnes de sa patrie pleurent sa mort. Tantôt, c'est un augure dont les connoissances prophétiques ne le garantissent pas du sort qui l'attend, et qui

Voit tout dans l'avenir, excepté son destin.

Tantôt, c'est un riche avare que le regret de ses richesses enfouies dans la terre, de ses vastes domaines et de son magnifique palais, détermine à se jeter

aux pieds du vainqueur pour lui demander la vie. On sent combien ce caractère bas et vil est propre à faire ressortir les grandes passions et les sentimens héroïques qui l'environnent. Je ne finirois pas, si je rappelois ici tous les détails de ce genre, qui prouvent dans Virgile une fécondité d'imagination au moins égale à celle d'Homère, et qui présentent un si grand fonds d'observations philosophiques, parées de tous les charmes de la plus riche poésie. Et quelle plus grande variété encore dans les différens genres d'attaque et de défense! C'est tantôt une grande bataille, tantôt une légère escarmouche, tantôt un combat singulier entre deux héros, dont chacun vaut seul une armée, tantôt une em-

buscade où une reconnoissance. Ailleurs, les Troyens vainqueurs sont vaincus à leur tour, et se présentent aux portes de leur ville, qui leur sont impitoyablement fermées par leurs concitoyens que la crainte d'admettre l'ennemi a rendus barbares. C'est Turnus qui, lui seul, pénètre dans l'enceinte de leur camp, qui, comme un lion renfermé dans la bergerie, et cherchant à s'échapper, combat seul contre tous les Troyens, s'ouvre un passage, s'élance des remparts dans le Tibre, le traverse à la nage, et rejoint enfin son armée. Aucun passage dans l'*Iliade* n'est supérieur à celui-ci, soit pour la nouveauté de l'invention, soit pour la beauté de l'exécution. Turnus égale presque Achille, et Virgile est vérita-

blement digne du surnom d'*homérique*, que lui donnèrent les Romains, et qu'il mérite comme rival, et non comme imitateur. On sent que je ne veux parler ici que de la variété et de la richesse que Virgile a mises dans ses combats.

Après ce magnifique tableau, je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un autre plus nouveau, et plus frappant encore : c'est celui du débarquement des Arcadiens et des Toscans envoyés au secours des Troyens. La difficulté de cette opération militaire, le prodigieux avantage de ceux qui combattent sur terre, les efforts incroyables de ceux qui tentent d'aborder, le danger d'échouer, les vaisseaux engagés dans les bancs de sable ou brisés contre

les rochers ; cette foule de guerriers qui tentent l'abordage à la vue de l'ennemi, dans des attitudes et par des moyens différens ; les uns s'élançant de leurs vaisseaux sur la grève, les autres posant sur la rive un pied mal assuré, d'autres appliquant des échelles, ou glissant sur leurs rames ; le choc désordonné des deux partis : tout cela est neuf, pittoresque, et n'appartient qu'à Virgile ; ce qui est d'autant plus remarquable, que le sujet d'Homère, où l'armée de mer est combinée avec l'armée de terre, amenoit naturellement une semblable description qu'il a négligée, et dont il a laissé les honneurs tout entiers à Virgile.

Enfin, Homère a souvent mis ses héros aux prises avec la mort ou le

danger, mais jamais avec la douleur: c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Une flèche a dangereusement blessé le héros troyen; on l'emporte du champ de bataille dans sa tente, environné de la consternation et des larmes de son fils et de ses principaux capitaines: lui seul paroît insensible, demande avec instance qu'on le guérisse par les moyens, non les plus doux, mais les plus courts, et qu'on le renvoie au combat: *seseque in bella remittant.* Le médecin Iapis tâche en vain d'arracher la flèche; elle résiste à ses efforts, et triomphe de son art. Vénus alors va sur le mont de Crête, chercher le dictame, le plus puissant et le plus salutaire des végétaux; une infusion de cette plante détache la flèche qui

tombe d'elle-même. Énée à peine guéri, prend son fils dans ses bras; et, profitant de la circonstance pour l'instruire par un grand exemple, lui adresse ces mots à la fois touchans et sublimes :

> Reçois de moi, mon fils, la leçon de l'honneur,
> D'autres te donneront l'exemple du bonheur.

Tout, dans ce morceau, me paroît supérieur aux plus beaux détails des combats d'Homère. La tendresse filiale, l'amour paternel, de grandes difficultés vaincues dans la description des opérations chirurgicales, la grandeur de l'ame et ses affections les plus tendres, l'intérêt d'un grand danger, la joie du succès, le naturel, le merveilleux, le mérite de l'invention, la beauté des images, l'élégance

de l'élocution, tout s'y trouve réuni.

On peut remarquer aussi que, par un art digne de Virgile, il a su, dans cette peinture, placer le médecin lui-même au nombre de ses héros; il suppose très-ingénieusement qu'Iapis, favori d'Apollon, a reçu de lui le choix de la lyre ou de la médecine. Son père est vieux et infirme, sa tendresse filiale donne la préférence à l'art de guérir. C'est ce même Iapis, qui, assuré de la guérison d'Énée, s'écrie:

Des armes! Mes amis, qu'on lui rende ses armes!

Un tel personnage méritoit d'autant plus d'être remarqué, qu'il offre une espèce de contraste entre sa profession bienfaisante et paisible, et ses sentimens héroïques et guerriers.

Quelquefois aussi Virgile sait mieux qu'Homère tirer parti du choix de ses héros. Il introduit dans ses batailles, des rois, des princes, des capitaines illustres, et, à côté d'eux, des pontifes et des prêtres; ailleurs, c'est un malheureux pêcheur, un simple fermier, qui,

Pauvre cultivateur du domaine d'autrui,
Ne plantoit, ne semoit, ne cueilloit pas pour lui:
Son fils abandonnant son ruisseau, sa rivière,
Et les rêts du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché, malgré lui, de ses rustiques toits,
S'en va mourir bien loin pour la cause des rois.

On ne peut nier que le contraste qui résulte de conditions si différentes, ne soit extrêmement ingénieux.

Une observation très-importante, et qui ajoute à la vérité de celles que je viens de faire, c'est que les dieux,

une fois admis dans l'action épique, doivent, comme les hommes, soutenir leur caractère : c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Après avoir rempli ses six premiers livres de la haine de Junon, il ne manque pas de la faire reparoître dans le septième; et, dans le moment où elle découvre les premières tentatives des Troyens pour s'établir dans l'Italie, dont elle les avoit jusqu'alors écartés avec tant d'obstination, il lui prête un discours plein de la même fureur et du même emportement qui l'ont caracterisée dès le début de l'*Énéide*. C'est par son ordre qu'Alecton sort des enfers; qu'elle porte le trouble, l'épouvante et la rage dans le cœur d'Amate et de Turnus; qu'elle dirige une flèche d'Ascagne sur

une biche chère à la jeune Sylvie; qu'au bruit de sa trompette infernale elle appelle au combat les paisibles habitans des campagnes, conduit la guerre des cabanes dans les palais, et embrase toute l'Italie.

Pour prouver mon impartialité, j'ajouterai aux éloges que j'ai donnés à l'invention de ces différens personnages, quelques observations critiques. Amate, dont le caractère est d'ailleurs très-bien conçu et très-bien exécuté, meurt peut-être d'une manière peu digne de son rang et du talent de Virgile: elle se pend à une poutre. Un seul vers renferme le récit de cette mort qui pouvoit fournir un tableau très-intéressant. Lorsque les grands poëtes épiques ou dramatiques pren-

nent le parti de faire périr leurs principaux personnages d'une mort violente et volontaire, ils déploient, si j'ose ainsi dire, toute l'éloquence de la mort; ils font sortir du cœur à ce dernier moment, les cris du regret, les accens du remords, et l'expression du souvenir déchirant des grandes fautes ou des évènemens malheureux qui ont amené cette catastrophe. C'est ainsi que Virgile a fait mourir Didon. Rien de plus pathétique que le discours qu'il lui fait prononcer, au moment où elle est prête à se donner le coup mortel. C'est alors que reviennent à sa mémoire toutes les époques heureuses ou malheureuses de sa vie; qu'elle se félicite de ce qu'elle a fait de grand, et qu'elle s'accuse de ses

foiblesses. Voilà sur quel modèle devoit être tracée la mort d'Amate ; ce qui étoit d'autant plus aisé, que son triple caractère de reine, d'épouse et de mère étoit plus fécond en sentimens tendres ou fiers, et tous profondément intéressans. C'est ainsi que Racine, prêt à faire périr Monime du même genre de mort, lui prête un monologue plus touchant que les scènes les plus pathétiques de sa tragédie :

Xipharès ne vit plus ; il n'en faut point douter :
L'évènement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort ; et j'en ai pour garans trop certains,
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.
Ah ! que d'un si beau sang dès long-temps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée :
Quel ennemi son bras leur alloit opposer !

Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes
Et, dans tous ses malheurs, reconnoître tes crimes?...
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé!
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frère:
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous.
Tison de la discorde, et fatale furie
Que le démon de Rome a formée et nourrie!
Et je vis! et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné!
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie!
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts;
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
   Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service!
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;

D'autres armes sans toi sauront me secourir :
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première !

Peut-être aussi Virgile n'a-t-il pas tiré tout le parti possible du rôle accessoire d'Ascagne. Après avoir peint de la manière la plus heureuse ce jeune prince, héritier des grands destins de son père, ne pouvoit-il pas le placer dans de grands dangers qui auroient produit la plus vive émotion? Il auroit pu, dans quelque description de combats ou d'assauts, le précipiter dans l'onde ou l'entourer de flammes; son père l'auroit arraché à ce péril, l'auroit pris entre ses bras, l'auroit montré aux Troyens, dont il étoit la plus chère et la plus précieuse espérance. Qu'on mette sur le fond de ce tableau

le dessin et les couleurs de Virgile, et je suis assuré qu'il produira le plus grand effet, surtout si Énée, pour sauver son fils, s'expose lui-même à un danger éminent.

SUR LE STYLE DE VIRGILE.

L'Apollon du Belvéder et le style de Virgile sont généralement reconnus pour ce qu'il y a de plus parfait dans les arts. On a souvent comparé Racine au poëte latin, mais il y a entr'eux la différence qui doit être entre un poëte épique et un poëte tragique. Le genre de Virgile admettoit les sentimens tendres et passionnés que nous admirons dans le poëte français; mais les tragédies de celui-ci sont et doivent être étrangères aux descriptions bril-

lantes et pompeuses de la poésie épique.

Il n'y a guères, dans tout le théâtre de Racine, que le combat d'Étéocle et de Polynice, le songe d'Athalie, et le récit de Théramène, qui approchent des grandes beautés épiques. J'ai tâché, dans les vers suivans, de rendre les caractères du style de Virgile:

Homère déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique:
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie, économe prudent,
Brillant mais naturel, et pur quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse.
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein,
A mis pour les guider les rênes dans ta main.

Poëme de l'Imagination.

Pour faire connoître tout l'artifice du style de Virgile, je ne multiplierai pas les citations. Il suffira de le comparer à Homère, lorsque tous les deux ont exprimé les mêmes idées : tels sont ces deux passages, où Pâris est comparé par Homère dans le second livre de *l'Iliade*, et Turnus par Virgile dans le onzième livre de l'*Énéïde*, à un cheval délivré de ses liens. C'est là qu'on peut voir comment Virgile lutte avec succès contre le plus grand des poëtes, contre la plus belle des langues, et sait tirer de la sienne des équivalens qui, dans cette comparaison, lui donnent au moins l'égalité. Pour faire mieux ressortir les beautés de Virgile, soyons un instant ses Mœvius; parcourons les beautés qu'il a

omises, et voyons ensuite celles par lesquelles il a racheté cet oubli. « Comment, auroit dit ce critique Romain,
» Virgile a-t-il pu oublier cette belle
» idée d'un cheval long-temps reposé,
» et abondamment nourri ; ce qui,
» dans un animal fougueux et robuste,
» doit produire cette surabondance
» d'esprits animaux, qui ajoute à sa
» vigueur et à son impétuosité natu-
» relles ? Comment a-t-il cru pouvoir
» représenter par un vers rempli de
» consonnes, ce beau vers mouillé,
» par la fréquente répétition de l'*iota*,
» si heureusement imitatif dans cette
» occasion,

Ειωθως λϐεσθαι ευρρειος ποταμοιο.

(HOMÈRE, IL. LIV. VI.)

Accoutumé à se baigner dans le fleuve qui coule abondamment.

» ce vers qui représente si bien la flui-
» dité de l'élément dans lequel il va
» chercher la fraîcheur du bain ac-
» coutumé? C'est là, en effet, qu'est
» l'infériorité de Virgile. »

Voyons comment il nous en a dédommagés, par ce bel hémistiche : « *tandem liber equus*, le coursier libre » enfin. » Ce dernier mot, lui seul, n'exprime-t-il pas d'une manière infiniment heureuse, l'impatience avec laquelle ce superbe animal a supporté son esclavage et son oisiveté? Cette expression si juste et si poétique *flumine noto*, le fleuve accoutumé, n'équivaut-elle pas à la supériorité d'harmonie imitative que j'ai remarquée dans le vers d'Homère? Cette épithète est d'autant mieux choisie, qu'on sait à quel

point un grand nombre d'animaux sont gouvernés par l'habitude des lieux, des personnes et des choses. Dans les derniers vers de ce passage, combien d'images vives et d'expressions brillantes! Ce frémissement d'un animal fougueux, en pleine jouissance d'une campagne découverte, *campoque potitus aperto*, cette encolure superbe, ce luxe de vigueur et de santé, cette crinière ondoyante qui se joue sur son cou et sur ses épaules, appartiennent uniquement à Virgile. Combien surtout la fin du dernier vers

Luduntque jubæ per colla, per armos

contraste parfaitement, par une sorte d'abandon et de négligence, avec la force et la fermeté du vers qui précède!

De plus, on remarquera qu'il n'y a pas, dans ce morceau, une coupe de vers, un repos, qui ne concoure à la plus grande variété possible; plusieurs mots sont rejetés d'un vers à l'autre, de manière à produire le plus grand effet, comme,

Tandem liber equus
Emicat,
Luxurians.

Ces remarques sont surtout adressées à ceux qui, dans les langues modernes, cherchent à imiter les grands maîtres qui ont écrit dans des langues plus riches et plus poétiques. Virgile est ici le véritable modèle des traducteurs qui prétendent à l'honneur de l'originalité.

Pope, dans sa belle traduction de

l'*Iliade*, a très-bien rendu les idées de l'original; mais j'ai été surpris de le voir négliger, dans ce passage, le mérite de l'harmonie imitative et de la variété, si nécessaire à la poésie pittoresque, lorsque sa langue lui en offroit tant de facilité. Presque tous ses vers ont la même coupe et les mêmes repos. Malgré les efforts que j'ai faits pour être plus fidèle, sous ce rapport, ce n'est qu'en tremblant que je transcris ici ma traduction qui représente si foiblement les beautés du poëte latin :

Tel qu'un coursier captif, dont une herbe abondante
A, dans un long repos, nourri la fougue ardente,
Rompt ses liens, s'échappe, et, loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Exerce dans les champs sa fière indépendance;
Tantôt revole au pré qui nourrit son enfance;
Tantôt flaire, en courant, les haras populeux

Où la jeune cavale est promise à ses feux;
Tantôt, pour le cristal d'une fraîche rivière,
Oubliant et l'amour et l'herbe printannière,
Pour calmer les bouillons de son sang enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt sur son poitrail, sur sa noble encolure,
Faisant jouer ses crins flottans à l'aventure,
Et dans un grand vallon, propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête, et les champs de ses pas,
Sur ses jarrets nerveux, qu'un saut hardi déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil et de joie.

On verra que j'ai tâché de faire entrer dans ces vers quelques-unes des idées d'Homère oubliées par Virgile. Ces citations me conduisent naturellement à quelques observations sur l'artifice des comparaisons si souvent employées dans le poëme épique.

SUR LES COMPARAISONS.

J'ai déjà eu occasion de remarquer

que les comparaisons, dans la poésie, avoient moins pour objet d'exprimer les rapports qui se trouvent entre des êtres différens, que de produire une sorte de richesse et de variété. Il y a peu de rapport entre Orphée pleurant sa femme, et un rossignol pleurant ses petits; mais la peinture que Virgile a tracée de la douleur de cet oiseau, est un des passages les plus touchans du bel épisode d'Eurydice et d'Orphée.

Pour produire cette richesse et cette variété, le poëte habile compare, tantôt un objet moral à un objet physique, tantôt un objet physique à un objet moral; tantôt les hommes aux animaux, tantôt les animaux aux hommes. Citons quelques exemples connus de ces différens genres de comparai-

sons. Mornay, l'un des héros de la *Henriade*, avoit conservé à la cour toute la pureté de son ame, et Voltaire enrichit cette idée par cette belle comparaison :

Belle Aréthuse! Ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voltaire a pris cette comparaison au jésuite Lemoine, et l'on peut assurer que c'est un des plus heureux larcins qu'il ait faits ; mais il ne doit qu'à lui-même celle qu'on va lire. D'Aumale a reçu un ordre qu'il exécute malgré lui :

Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter:
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,

Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer même en obéissant.

Voilà deux modèles parfaits de quelques-uns des genres de comparaisons dont je parle.

D'autres fois, par un artifice plus fécond encore, le poëte cherche des rapports entre les petits objets et les grands. C'est ainsi que Virgile compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes:

Tels, si les grands objets aux petits se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent:
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens;
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur le sombre hyacinthe,

Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande, et dépouille le thym.
. . . .
Tout s'empresse, partout coule un miel odorant.
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre:
L'un tour à tour enferme et déchaîne les vents;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente;
L'Etna, tremblant, gémit sous l'enclume pesante;
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux
Qui tombent en cadence, et domptent les métaux.

On sent que le premier charme de cette comparaison est la variété qu'elle produit, et que l'imagination aime à passer de ces foibles animaux, pétrissant la cire et distillant le miel dans leurs humbles cellules, à ces robustes fils de Vulcain qui, dans leurs forges brûlantes, fatiguent l'enclume et façonnent les métaux.

Par le même artifice, et pour le même but, le poëte compare les grands objets aux petits. Ainsi Virgile, après avoir peint les Troyens préparant à l'envi leur départ de Carthage, ajoute:

Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes:
L'une conduit la troupe, et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse;
Pour le bien de l'État, tout agit, tout s'empresse;
Tous ont leurs soins, leur tâche, et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts.

C'est ici que la richesse et la variété sont portées à leur plus haut degré. Vous passez d'un grand peuple à une troupe

de fourmis, d'une grande ville à la campagne, d'un port à un champ de bled.

Virgile a quelquefois poussé plus loin encore cette heureuse hardiesse, dans l'un de ses six derniers livres, si décriés par une tradition collégiale adoptée par M. de Laharpe lui-même. Vulcain ayant consenti à forger, sur la demande de Vénus, une armure pour le fils de cette déesse, se lève bien avant le retour de la lumière. Pour exprimer cette diligence, le poëte pouvoit tirer sa comparaison de l'aurore ou du soleil, ou de quelque autre objet de la nature convenable à la noblesse du personnage. Le besoin de variété l'a conduit à celle qui suit:

A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière;

Et telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Ou, tenant dans sa main l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille, et l'honneur de son lit:
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.

Ainsi le lecteur, en quittant la couche d'or du couple divin, le palais de l'Olympe, les forges de Lemnos, où se forgeoient l'égide de Pallas et les foudres de Jupiter, se trouve transporté, par la magie de cette comparaison, dans l'humble ménage d'une mère de famille laborieuse et vigilante, qui dès le point du jour réveille le feu assoupi sous la cendre, distribue leur tâche

journalière aux femmes qui la servent, travaille elle-même pour élever ses enfans en bas âge, et conserver la chasteté conjugale.

Voilà un de ces admirables tableaux qui n'appartiennent qu'à Virgile, où il a su réunir sans disparate les idées les plus majestueuses et les plus simples; et tout cela est dû aux traits ingénieux et naïfs d'une comparaison bien choisie.

Enfin la comparaison a lieu quelquefois entre les objets de la nature et les travaux des arts. Dans un épisode plusieurs fois imprimé, je me proposois de peindre avec des traits nouveaux une jeune beauté. Laissant donc de côté la vivacité, l'enjouement, l'élégance des formes et la régularité des

traits, j'ai tâché de la rendre intéressante en la rendant insignifiante; c'est-à-dire, en lui donnant une ame neuve, des sens non encore éveillés, un grand calme et une extrême modestie. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans cette comparaison, qui m'a paru obtenir le suffrage de plusieurs gens de lettres:

Tout en elle étoit calme; une pudeur modeste
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir:
Il sembloit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendît la puissance:
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée enchantoit les regards,
Lorsqu'essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déjà plus marbre, et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre elle attendoit l'amour.

Dans ces observations, j'ai tâché de faire sentir tout ce qui constitue la beauté d'un poëme épique, et de prouver que Virgile n'a oublié aucun de ces avantages. Il ne me reste plus qu'à réfuter quelques objections faites par des hommes de mérite contre quelques-uns des premiers chants, et surtout contre les six derniers. M. de Laharpe paroît craindre que le cinquième, où Virgile décrit les jeux célébrés en Sicile sur le tombeau de son père, ne refroidisse le lecteur. On auroit pu, avec plus de raison, faire ce reproche au troisième livre, qui ne renferme qu'une description d'une navigation dans les mers de la Grèce et de l'Italie; mais le troisième et le cinquième sont également à leur place. Le premier est

pour le lecteur un agréable repos, après la catastrophe d'un grand empire; l'autre est peut-être encore à cet égard plus convenablement placé entre la mort de Didon et la description des enfers: c'est ce livre que Montaigne regarde comme le plus grand effort de la poésie de Virgile.

Examinons enfin s'il est vrai que les six derniers chants soient inférieurs aux premiers, pour l'invention, l'intérêt et le style. Je remarquerai d'abord que la plupart des lecteurs français sont tellement accoutumés aux peintures de l'amour théâtral, que l'intérêt cesse pour eux où ces peintures finissent: aussi y a-t-il un grand nombre, non-seulement de lecteurs ordinaires, mais de gens de lettres, qui n'ont lu avec

plaisir dans *l'Énéide* que le quatrième livre, et quelques morceaux du second. Mais ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'action épique; il est dans tout ce qui prépare le dénouement, dans tout ce qui doit décider des destinées d'Énée et de Turnus; et c'est dans les derniers livres que tous ces événemens se trouvent. La fureur de Junon qui se réveille, le soulèvement de toute l'Italie, l'apparition de Turnus opposant sa valeur, sa naissance, le crédit d'Amate aux oracles des dieux et aux droits d'Énée, la victoire adroitement balancée dans différens combats, redoublent certainement l'intérêt et la curiosité. C'est dans ces derniers livres que Virgile a sur Homère l'avantage de la moralité; c'est là que sont tracées en

grand les plus nobles et les plus tendres affections de l'ame, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, la valeur vertueuse, la pitié compatissante, et l'amitié héroïque. A l'égard de l'invention, c'est dans les derniers chants qu'il fait paroître ses héros les plus intéressans, et que, sous ce rapport, il a peut-être quelqu'avantage sur Homère. Tous les héros de celui-ci, de l'aveu même de M. de Laharpe, étoient généralement connus dans la Grèce; presque tous ceux de Virgile, tels que Turnus et Camille, Mézence, Lausus, Pallas, Nisus et Euryale, sont autant de créations. Aussi, jusqu'à ce qu'on connoisse les richesses poétiques de la Grèce avant Homère, il est difficile de décider lequel des deux

a porté au plus haut degré le mérite de l'invention. Quant au style, le seul épisode de Cacus seroit peut-être une réponse suffisante; mais qui peut compter le nombre des beautés poétiques qui font le charme des six derniers livres, que l'on pourroit regarder comme supérieurs aux premiers par une certaine originalité qui tient à la nouveauté du sujet, et où Virgile se montre pleinement affranchi de la tutelle d'Homère?

Cette traduction m'a été inspirée, non-seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnoissance pour Virgile. J'ai dû à ses *Géorgiques* les premiers encouragemens que j'ai reçus dans la carrière

poétique, et dès-lors je lui ai voué une espèce de culte: ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise, non moins effrayante par l'étendue de l'ouvrage que par la perfection décourageante de mon modèle. Je ne me dissimule pas à combien de critiques elle m'expose: quiconque est digne de lire Virgile, sent combien il est téméraire d'en tenter la traduction. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne m'en peuvent dire. Et d'abord, je me suis plus d'une fois reproché de n'a-

voir pu conserver plusieurs des beautés du texte sans alonger la traduction; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuse, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poëtes, ainsi traduits, sont de l'or passé par la filière, et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction étoit une dette, et qu'il falloit payer, non dans la même monnoie, mais la même somme; je ne pense pas tout à fait de même aujourd'hui : une cassette remplie de pièces d'or seroit mal représentée par un tonneau de petite monnoie, quand même la somme seroit égale. Après

cet aveu, peut-être me sera-t-il permis de dire un mot pour ma justification : il y a contre moi de grandes raisons, il y a de grands exemples pour. Pope, dans son admirable traduction de *l'Iliade*, a excédé de beaucoup le nombre des vers d'Homère; il a rendu en treize ou quatorze vers la description d'un clair de lune, qui n'en occupe que cinq dans l'original. Dryden, dans sa traduction de *l'Énéide,* a porté encore plus loin la disproportion, et même quelquefois au détriment de l'original. Je n'en citerai qu'un exemple : Énée reconnoissant, dans un des tableaux qui décoroient le temple de Carthage, le malheureux Priam à qui Achille remet le corps de son fils, se retourne vers Achate, et

lui dit avec une touchante simplicité : « Voilà Priam, *en Priamus.* » Ce mot seul porte à l'imagination une foule d'idées accessoires qu'il étoit inutile d'exprimer. Dryden l'a malheureusement noyé dans une superfluité de paroles qui en détruisent l'effet. Je me suis efforcé d'éviter ce défaut; et, quand je me permets quelques extensions du texte, c'est, le plus souvent, pour conserver des détails historiques, généalogiques ou militaires. Le nom des combattans, leur famille, leur patrie, leurs costumes, leurs armures, le genre de leurs blessures, et jusqu'à leurs attitudes, tout est fidèlement exprimé. Enfin, j'ai peut-être le droit de dire à ceux qui ignorent la langue latine : « Une foule de beautés étoient

» perdues pour vous, je vous en ai
» transmis quelques-unes; je vous
» demande donc une reconnoissance
» d'admiration pour l'original, et d'in-
» dulgence pour le traducteur. »

ARGUMENT.

Après *la proposition et l'invocation, le poëte commence son récit à la septième année de l'expédition de son héros, c'est-à-dire, au temps où Énée, chef des Troyens, parti de la Sicile et faisant voile pour l'Italie, est assailli d'une violente tempête, excitée par Éole à la sollicitation de Junon, et calmée ensuite par Neptune. La plupart des vaisseaux troyens sont dispersés par l'orage, et il n'en aborde que sept en Afrique. Vénus va porter ses plaintes à Jupiter, sur l'éternelle persécution de la vindicative reine des dieux. Jupiter console sa fille, et lui dévoile ce que les Destins réservent à son fils et à sa glorieuse postérité, et il fait partir Mercure pour Carthage, avec ordre de disposer les Tyriens et Didon à bien recevoir les Troyens. Vénus, déguisée en chasseuse, se présente à Enée, qui, à son arrivée en Afrique, s'étoit avancé avec Achate dans les terres pour découvrir le pays; elle lui apprend dans quelle contrée il est, et elle lui raconte l'histoire de Didon, nouvellement arrivée de Tyr, et occupée à bâtir la ville de Carthage. Enée et Achate, dans un nuage*

dont Vénus les avoit enveloppés, vont à Carthage sans être vus; ils entrent dans le temple, dont, en attendant l'arrivée de la reine, ils examinent les peintures; elles leur offrent l'histoire du siège de Troie. Bientôt les autres compagnons d'Enée arrivent aussi dans le temple, et sont présentés à Didon. Enée sort du nuage et paroît tout à coup; il adresse son compliment à la reine, qui lui fait une réception très-favorable. Enée envoie chercher Ascagne qui étoit resté sur la flotte; mais Vénus, qui redoute l'inconstance de la reine, pour s'assurer de son cœur, prend le parti d'enlever le jeune Ascagne; l'ayant transporté dans l'île de Chypre, elle lui substitue son fils Cupidon. Didon l'embrasse, le caresse comme le fils du prince troyen, et peu à peu la passion de l'amour se glisse dans son ame. Le soir elle donne un grand repas à Enée et à tous les capitaines troyens; à la fin du souper elle le prie de lui raconter l'histoire de la prise de Troie, et tout ce qui lui est arrivé depuis son départ de la Troade.

ÆNEIS.

LIBER PRIMUS.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et, egressus silvis, vicina coëgi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis: at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Littora. Multùm ille et terris jactatus et alto,
Vi superûm, sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem
Inferretque deos Latio: genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina deûm tot volvere casus

L'ÉNÉIDE.

LIVRE PREMIER.

Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
Qui depuis, pour les champs désertant les forêts,
Et soumettant la terre aux enfans de Cérès,
La forçai de répondre à leur avide attente;
Désormais, entonnant la trompette éclatante,
Je chante les combats et ce guerrier pieux
Qui, banni par le sort des champs de ses ayeux,
Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Lorsqu'il portoit ses dieux chez ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion et pères des Romains,
Créoit du Latium la race triomphale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale!
Muse, raconte-moi ces grands évènemens;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentimens,

Insignem pietate virum, tot adire labores,
Impulerit. Tantæne animis cœlestibus iræ!

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
Carthago, Italiam contra, Tiberinaque longè
Ostia, dives opum, studiisque asperrima belli;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabitâ coluisse Samo: hîc illius arma,
Hîc currus fuit: hoc regnum dea gentibus esse,
Si quà fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces;
Hinc populum latè regem, belloque superbum,
Venturum excidio Libyæ: sic volvere Parcas.
Id metuens, veterisque memor Saturnia belli
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis,
Necdum etiam causæ irarum sævique dolores
Exciderant animo: manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores.
His accensa super, jactatos æquore toto
Troas, reliquias Danaûm atque immitis Achilli,

Poursuivant en tous lieux le malheureux Énée,
Troublèrent si long-temps la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux:
Tant de fiel entre-t-il dans les ames des dieux!
A l'opposé du Tibre et des champs d'Ausonie,
Des riches Tyriens heureuse colonie,
Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
Séjour de la fortune et le temple des arts.
Aucun lieu pour Junon n'eut jamais tant de charmes.
Samos lui plaisoit moins. C'est là qu'étoient ses armes,
C'est là qu'étoit son char; là son superbe espoir
Veut voir la terre entière adorer son pouvoir.
Mais un bruit menaçant vient alarmer son ame:
Un jour doit s'élever, des cendres de Pergame,
Un peuple, de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur:
Du sort impérieux tel est l'ordre suprême.
Tremblante pour sa gloire, et pour les Grecs qu'elle aime,
Se rappelant encor tous ces fameux combats
Que pour ces Grecs chéris avoit livrés son bras,
Une autre injure parle à son ame indignée:
Par un berger troyen sa beauté dédaignée,
L'odieux jugement qui fit rougir son front,
Hébé pour Ganymède essuyant un affront,
Tout l'irrite à la fois, et sa haine bravée
Vit au fond de son cœur profondément gravée.

Arcebat longè Latio: multosque per annos
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Vix e conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant;
Quum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum: Mene incepto desistere victam?
Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem?
Quippe vetor fatis! Pallasne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oïlei?
Ipsa, Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis;
Illum exspirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto:
Ast ego, quæ divûm incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux, unâ cum gente tot annos
Bella gero! Et quisquam numen Junonis adoret

Aussi, du Latium fermant tous les chemins
Aux vaincus épargnés par les Grecs inhumains,
Sa haine insatiable en tous lieux suit sa proie,
Et défend l'Ausonie aux grands destins de Troie.
L'inflexible Destin secondant son orgueil,
De rivage en rivage, et d'écueil en écueil,
Prolongeoit leur exil : tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !
Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs Trinacriens avoient rasé les bords;
Déjà leurs nefs perdant l'aspect de la Sicile,
Voguoient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendoient d'un cours heureux les bouillons écumans,
Quand la fière Junon, de ses ressentimens
Nourrissant dans son cœur la blessure immortelle,
« Quoi ! sur moi les Troyens l'emporteroient, dit-elle !
» Et de ces fugitifs le misérable roi
» Pourroit dans l'Italie aborder malgré moi !
» Le Destin, me dit-on, s'oppose à ma demande !
» Junon doit obéir quand le Destin commande !
» Pergame impunément a donc pu m'outrager?
» Seule entre tous les dieux je ne puis me venger?
» O fureur ! Quoi ! Pallas, une simple déesse,
» A bien pu foudroyer les vaisseaux de la Grèce;
» Soldats, chefs, matelots, tout périt sous ses yeux :
» Pourquoi ? pour quelques torts d'un jeune furieux !

Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris,
Æoliam venit. Hîc vasto rex Æolus antro
Luctantes ventos tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt. Celsâ sedet Æolus arce,
Sceptra tenens, mollitque animos, et temperat iras.
Ni faciat, maria, ac terras, cœlumque profundum,
Quippe ferant rapidi secum, verrantque per auras.
Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens: molemque et montes insuper altos

» Elle-même, tonnant du milieu des nuages,
» Bouleversa les mers, déchaîna les orages,
» Dans un noir tourbillon saisit l'infortuné
» Qui vomissoit des feux de son flanc sillonné,
» Et de son corps, lancé sur des roches perçantes,
» Attacha les lambeaux à leurs pointes sanglantes!
» Et moi, qui marche égale au souverain des cieux,
» Moi, l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux,
» Armant contre un seul peuple et le ciel et la terre,
» Vainement je me lasse à lui livrer la guerre!
» Suis-je encore Junon? et qui, d'un vain encens,
» Fera fumer encor mes autels impuissans? »
En prononçant ces mots, la déesse en furie
Vers ces antres, d'Éole orageuse patrie,
Précipite son char. Là, sous de vastes monts,
Le dieu tient enchaînés dans leurs gouffres profonds
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes;
S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes,
Ils luttent en grondant, ils s'indignent du frein.
Au haut de son rocher assis, le sceptre en main,
Éole leur commande; il maîtrise, il tempère
Du peuple impétueux l'indocile colère:
S'ils n'étoient retenus, soudain cieux, terre, mers,
Devant eux rouleroient emportés dans les airs.
Aussi, pour réprimer leur fougue vagabonde,
Jupiter leur creusa cette prison profonde,

Imposuit; regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere, et laxas sciret dare jussus habenas.
Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa est:

Æole (namque tibi divûm pater atque hominum rex
Et mulcere dedit fluctus, et tollere vento),
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victosque Penates:
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes;
Aut age diversos, et disjice corpora ponto.
Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphæ,
Quarum, quæ formâ pulcherrima, Deïopeam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo;
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et pulchrâ faciat te prole parentem.

Æolus hæc contrà: Tuus, o regina, quid optes
Explorare labor; mihi jussa capessere fas est.
Tu mihi quodcumque hoc regni, tu sceptra Jovemque
Concilias; tu das epulis accumbere divûm,
Nimborumque facis tempestatumque potentem.

Entassa des rochers sur cet affreux séjour,
Et leur donna pour maître un roi qui, tour-à-tour
Irritant par son ordre, ou calmant leurs haleines,
Sût tantôt resserrer, tantôt lâcher les rênes.
Devant lui la déesse abaissant sa hauteur,
« Roi des vents, lui dit-elle, avec un air flatteur,
» Vous, à qui mon époux, le souverain du monde,
» Permit et d'appaiser et de soulever l'onde!
» Un peuple que je hais, et qui, malgré Junon,
» Ose aux champs des Latins transporter Ilion,
» Avec ses dieux vaincus fend les mers d'Étrurie:
» Commandez à vos vents de servir ma furie;
» Dispersez sur les mers ou noyez leurs vaisseaux,
» Et de leurs corps épars couvrez au loin les eaux.
» Douze jeunes beautés ornent ma cour brillante,
» Déïope, la plus jeune et la plus séduisante,
» Unie à vos destins par les nœuds les plus doux,
» Acquittera les soins que j'exige de vous;
» Et d'Éole à jamais la compagne fidelle,
» Un jour lui donnera des enfans dignes d'elle. »
« Reine, répond Éole, ordonnez, j'obéis:
» A la table des dieux, par vous je suis assis;
» Par vous j'ai la faveur du souverain du monde,
» Et je commande en maître aux puissances de l'onde. »

Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus: ac venti, velut agmine facto,
Quà data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Unà Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus; et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum.
Eripiunt subitò nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis: ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther:
Præsentemque viris intentant omnia mortem.

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra:
Ingemit, et, duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert: O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere! O Danaûm fortissime gentis
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextrâ
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virûm galeasque et fortia corpora volvit!

Il dit ; et, du revers de son sceptre divin,
Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent, et soudain
En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence.
Le rapide Zéphire, et les fiers Aquilons,
Et les vents de l'Afrique, en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes.
On entend des nochers les tristes hurlemens,
Et des cables froissés les affreux sifflemens;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante :
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante,
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sous nos tours,
» Aux yeux de vos parens, terminâtes vos jours!
» O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
» Fils de Tydée, hélas! sous ton bras redoutable,
» Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
» Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin!
» Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
» Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie,
» Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots,
» Les casques et les dards, et les corps des héros! »

Talia jactanti stridens aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur remi: tum prora avertit, et undis
Dat latus; insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit: furit æstus arenis.
Tres Notus abreptas in saxa latentia torquet:
Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus aras,
Dorsum immane mari summo. Tres Eurus ab alto
In brevia et syrtes urget, miserabile visu,
Illiditque vadis, atque aggere cingit arenæ.
Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto:
Arma virûm, tabulæque, et Troïa gaza per undas.
Jam validam Ilionei navem, jam fortis Achatæ,
Et quâ vectus Abas, et quâ grandævus Aletes,
Vicit hiems: laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.

Il dit: l'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit: les uns, sur la cîme des flots
Demeurent suspendus; d'autres, au fond des eaux,
Roulent, épouvantés de découvrir la terre.
Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
Par le fougueux Autan, rapidement poussés
Contre de vastes rocs, trois vaisseaux sont lancés;
Trois autres par l'Eurus, ô spectacle effroyable!
Sont jetés, enfoncés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot: par sa chûte frappé,
Le pilote tremblant, et la tête baissée,
Suit le flot qui retombe; et l'onde courroucée,
Trois fois sur le vaisseau, s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout à coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme, et disparoît sous l'onde:
Alors s'offrent aux yeux, flottant de toutes parts,
Un mélange confus de voiles, d'étendards,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abîme immense.

Interea magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis, graviter commotus; et alto
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas cœlique ruinâ.
Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
Eurum ad se Zephyrumque vocat; dehinc talia fatur:
Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
Miscere, et tantas audetis tollere moles?
Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus.
Pòst mihi non simili pœnâ commissa luetis.
Maturate fugam, regique hæc dicite vestro:
Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum. Tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure, domos: illâ se jactet in aulâ
Æolus, et clauso ventorum carcere regnet.

Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;
Déjà du vieil Alèthe et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate,
Et les torrens vainqueurs entrent de tous côtés.
  Cependant de ses flots, sans son ordre agités,
Neptune entend le bruit; il entend la tempête
Mugir autour d'Énée, et gronder sur sa tête;
Il voit flotter épars les débris d'Ilion,
En devine la cause, et reconnoît Junon.
  Aussitôt, appelant Eurus et le Zéphire,
« Eh quoi! sans mon aveu, quoi! dans mon propre empire,
» D'une race rebelle enfans audacieux,
» Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux!
» Je devrois.... mais des flots il faut calmer la rage;
» Un autre châtiment suivroit un autre outrage.
» Fuyez, et courez dire à votre souverain
» Que le sort n'a pas mis le trident en sa main,
» Que moi seul en ces lieux tiens le sceptre des ondes.
» Son empire est au fond de vos roches profondes:
» Qu'il y tienne sa cour, et, roi de vos cachots,
» Que votre Éole apprenne à respecter mes flots. »

Sic ait, et dicto citiùs tumida æquora placat,
Collectasque fugat nubes, solemque reducit.
Cymothoë, simul et Triton adnixus, acuto
Detrudunt naves scopulo : levat ipse tridenti;
Et vastas aperit syrtes, et temperat æquor;
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.
Ac veluti magno in populo quum sæpè coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat:
Tum, pietate gravem ac meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant;
Iste regit dictis animos, et pectora mulcet.
Sic cunctus pelagi cecidit fragor, æquora postquàm
Prospiciens genitor, cœloque invectus aperto,
Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.

Defessi Æneadæ, quæ proxima, littora cursu
Contendunt petere, et Libyæ vertuntur ad oras.
Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.

Il dit, et d'un seul mot il calme les orages,
Ramène le soleil, dissipe les nuages.
Les Tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher
Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;
Et lui-même, étendant son sceptre secourable,
Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,
Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
Et de son char léger rase, en volant, les flots.
Ainsi, quand signalant sa turbulente audace,
Se déchaîne une ardente et vile populace,
La rage arme leurs bras: déjà volent dans l'air
Les pierres, les tisons, et la flamme et le fer.
Mais d'un sage orateur si la vue imposante,
Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
On se taît, on écoute, et ses discours vainqueurs
Gouvernent les esprits et subjuguent les cœurs:
Ainsi tombe la vague; ainsi, des mers profondes
Neptune d'un coup-d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.
Des Troyens cependant, fatigués par l'orage,
Les cris impatiens appellent le rivage,
Et pour gagner la rive ils redoublent d'efforts.
Dans un golfe enfoncé, sur de sauvages bords,
S'ouvre un port naturel, défendu par une île,
Dont les bras étendus, brisant l'onde indocile,

Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent; tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbrâ.
Fronte sub adversâ scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus: hîc fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.
Huc septem Æneas collectis navibus omni
Ex numero subit; ac, magno telluris amore
Egressi, optatâ potiuntur Troës arenâ,
Et sale tabentes artus in littore ponunt.
Ac primùm silici scintillam excudit Achates,
Susc[illegible]tque ignem foliis, atque arida circùm
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.
Tum cererem corruptam undis cerealiaque arma
Expediunt fessi rerum; frugesque receptas
Et torrere parant flammis, et frangere saxo.

Au fond de ce bassin, par deux accès divers,
Ouvrent un long passage aux flots bruyans des mers.
Des deux côtés du port, un vaste roc s'avance,
Qui menace les cieux de son sommet immense;
Balancés par les vents, des bois ceignent son front;
A ses pieds le flot dort dans un calme profond;
Et des arbres touffus l'amphithéâtre sombre
Prolonge sur les flots la noirceur de son ombre.
En face, un antre frais, sous des rochers pendans,
Fait jaillir une eau douce en ruisseaux abondans;
Autour règnent des bancs taillés par la nature.
La Naïade se plaît sous cette grotte obscure,
Qui présente à-la-fois un antre aux matelots,
Une eau pure à la soif, un asile au repos;
Et, sans qu'un fer mordant par son poids les arrête,
Les vaisseaux protégés y bravent la tempête.
Là volent sur le bord imploré si long-temps,
Les Troyens, du naufrage encor tout dégouttans.
La rive les reçoit; son tutélaire ombrage
Accueille les vaisseaux échappés à l'orage;
Et le nocher étend, au bord des flots amers,
Ses membres pénétrés du sel piquant des mers.
Achate, au même instant, prend un caillou qu'il frappe;
La rapide étincelle en pétillant s'échappe;
Des feuilles l'ont reçue. Alors, dans son berceau,
Achate d'un bois sec nourrit ce feu nouveau;

Æneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum latè pelago petit; Anthea si quem
Jactatum vento videat, Phrygiasque biremes,
Aut Capyn, aut celsis in puppibus arma Caïci.
Navem in conspectu nullam, tres littore cervos
Prospicit errantes; hos tota armenta sequuntur
A tergo, et longum per valles pascitur agmen.
Constitit hîc, arcumque manu celeresque sagittas
Corripuit, fidus quæ tela gerebat Achates;
Ductoresque ipsos primùm, capita alta ferentes
Cornibus arboreis, sternit; tum vulgus et omnem
Miscet agens telis nemora inter frondea turbam.
Nec priùs absistit, quàm septem ingentia victor
Corpora fundat humi, et numerum cum navibus æquet.
Hinc portum petit, et socios partitur in omnes.

Et bientôt au brasier d'une souche brûlante,
Cherche, attise, et saisit la flamme étincelante.
Du fond de leurs vaisseaux ils tirent le froment,
A demi corrompu par l'humide élément.
De Cérès aussitôt le trésor se déploie;
Le feu sèche leurs grains, et la pierre les broie:
Le banquet se prépare; on partage aux vaisseaux
Ces alimens sauvés de la fureur des eaux.
  Le héros, cependant, d'un roc gagne la cîme,
Et de la mer au loin interroge l'abîme;
Il cherche les vaisseaux ou leurs débris épars:
Rien ne paroît. Soudain s'offrent à ses regards
Trois cerfs au front superbe, errans dans la campagne;
Un jeune et long troupeau de loin les accompagne.
Il s'arrête à leur vue, il saisit à l'instant
Et son arc et ses traits, qui sifflent en partant.
Leurs chefs, qu'enorgueillit une armure altière,
Déjà percés de traits roulent sur la poussière;
Puis il poursuit la troupe à travers la forêt:
Sa main lance à chacun l'inévitable trait,
Et ne les quitte pas, dans leur retraite sombre,
Qu'au nombre des vaisseaux il n'égale leur nombre.
Puis il retourne au port, partage son butin.
Pour animer la joie, il ajoute au festin
Un doux nectar mûri par un soleil fertile,
Qu'au départ leur donna le bon roi de Sicile.

Vina, bonus quæ deinde cadis onerârat Acestes
Littore Trinacrio, dederatque abeuntibus heros,
Dividit, et dictis mærentia pectora mulcet:
O socii (neque enim ignari sumus antè malorum),
O passi graviora, dabit deus his quoque finem.
Vos et Scyllæam rabiem penitùsque sonantes
Accestis scopulos, vos et Cyclopia saxa
Experti: revocate animos, mæstumque timorem
Mittite; forsan et hæc olim meminisse juvabit.
Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt: illic fas regna resurgere Trojæ.
Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Talia voce refert, curisque ingentibus æger
Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.
Illi se prædæ accingunt dapibusque futuris:
Tergora deripiunt costis, et viscera nudant.
Pars in frusta secant, veribusque trementia figunt:
Littore ahena locant alii, flammasque ministrant.
Tum victu revocant vires; fusique per herbam
Implentur veteris bacchi pinguisque ferinæ.

Déjà leurs maux cédoient à la douce liqueur;
Il y joint ce discours, plus puissant sur leur cœur:
« Compagnons, leur dit-il, relevez vos courages;
» L'ame se fortifie au milieu des orages.
» Ce n'est pas d'aujourd'hui que commencent nos maux;
» Vous avez éprouvé de plus rudes assauts;
» Ceux-ci, n'en doutez point, s'appaiseront de même.
» N'avez-vous pas bravé l'antre de Polyphème?
» N'avez-vous pas naguère entendu sans terreur
» Des rochers de Scylla la bruyante fureur?
» Mes amis, bannissons d'inutiles alarmes;
» Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.
» A travers les écueils, le courroux de la mer,
» Nous cherchons les beaux lieux promis par Jupiter.
» Là nous attend la paix; là nos yeux, avec joie,
» Verront se relever les murailles de Troie.
» Vivez, conservez-vous pour les jours de bonheur! »
Il dit: et dans son sein renfermant sa douleur,
La gaîté sur le front, la tristesse dans l'ame,
D'un espoir qu'il n'a pas, le héros les enflamme.
Mais la faim presse: alors leur diligente main
Dépouille avec ardeur leur sauvage butin,
Divise par le fer la proie encor vivante,
Enfonce un bois aigu dans la chair palpitante;
D'autres sur des trépieds placent l'airain bouillant,
Que la flamme rapide embrase en pétillant:

Postquam exempta fames epulis, mensæque remotæ,
Amissos longo socios sermone requirunt,
Spemque metumque inter dubii, seu vivere credant,
Sive extrema pati, nec jam exaudire vocatos.
Præcipuè pius Æneas nunc acris Oronti,
Nunc Amyci casum gemit, et crudelia secum
Fata Lyci, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.

Et jam finis erat, quum Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes,
Littoraque, et latos populos, sic vertice cœli
Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.
Atque illum tales jactantem pectore curas
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus: O qui res hominumque deûmque
Æternis regis imperiis, et fulmine terres,
Quid meus Æneas in te committere tantum,
Quid Troës potuere, quibus tot funera passis
Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis?
Certè hinc Romanos olim volventibus annis

Tout s'apprête; et ces mets que le ciel leur envoie,
Et les flots d'un vin pur, font circuler la joie.
Le repas achevé, tous, par de longs discours,
De leurs amis perdus redemandent les jours;
Leurs cœurs sont partagés par l'espoir et la crainte:
Sont-ils vivans encor, ou bien, sourds à leur plainte?
Sont-ils déjà couverts des ombres de la mort?
Surtout le tendre Énée est touché de leur sort:
Au fidèle Gyas, au valeureux Cloanthe
Prodigue ses regrets et sa douleur touchante;
Tantôt il s'attendrit sur le sort de Lycus,
Et surtout de ses pleurs honore Caïcus.
Quand Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Lybie enfin arrête ses regards:
Son esprit, des humains rouloit la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille, et la mère d'Énée,
Gémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux:
« Arbitre souverain de l'empire des cieux!
» Toi qui, régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
» Tiens en main et la foudre et les rênes du monde,
» Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens?
» Sauvés par mes secours du fer des Argiens,
» Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
» Que de tout l'univers leur race soit bannie?

Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucri,
Qui mare, qui terras omni ditione tenerent,
Pollicitus: quæ te, genitor, sententia vertit?
Hoc equidem occasum Trojæ tristesque ruinas
Solabar, fatis contraria fata rependens.
Nunc eadem fortuna viros tot casibus actos
Insequitur: quem das finem, rex magne, laborum?
Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi,
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti.
Hîc tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
Troïa; nunc placidâ compostus pace quiescit.
Nos, tua progenies, cœli quibus annuis arcem,
Navibus (infandum) amissis, unius ob iram
Prodimur, atque Itàlis longè disjungimur oris.
Hic pietatis honos? sic nos in sceptra reponis?

Olli subridens hominum sator atque deorum,

» Un jour, du grand Teucer rejetons glorieux,
» Les Romains, disiez-vous, régneroient en tous lieux;
» Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
» Gouverneroit la terre, assujétiroit l'onde.
» Vous me l'aviez promis: qui vous a fait changer?
» Hélas! par cet espoir j'aimois à me venger.
» A nos malheurs passés j'opposois cette joie,
» Et Rome adoucissoit les désastres de Troie:
» Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.
» Grand roi! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs?
» Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
» A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
» A bien osé franchir ce Timave fameux
» Dont l'onde impétueuse, en torrens écumeux,
» Par sept bouches sortant et tombant des montagnes,
» Court, d'une mer bruyante, inonder les campagnes.
» Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
» A son peuple a donné ses armes et son nom;
» Et, confiant sa cendre à sa nouvelle Troie,
» Pourra vivre avec gloire, et mourir avec joie.
» Et nous, nous, vos enfans, attendus dans les cieux,
» Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
» Victimes du dépit d'une fière déesse,
» Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
» Grand dieu! de notre encens est-ce donc là le prix?»
A ces mots, souriant à la belle Cypris,

Vultu quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ; dehinc talia fatur:
Parce metu, Cytherea: manent immota tuorum
Fata tibi; cernes urbem et promissa Lavinî
Mœnia, sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Ænean; neque me sententia vertit.
Hic (tibi fabor enim, quando hæc te cura remordet,
Longiùs et volvens fatorum arcana movebo)
Bellum ingens geret Italiâ, populosque feroces
Contundet, moresque viris et mœnia ponet,
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis hiberna subactis.
At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iülo
Additur (Ilus erat, dum res stetit Ilia regno),
Triginta magnos volvendis mensibus orbes
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavinî
Transferet, et longam multâ vi muniet Albam.
Hîc jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectoreâ, donec regina sacerdos
Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.
Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus
Romulus excipiet gentem, et Mavortia condet

Avec cet air serein qui calme la tempête,
Vers elle doucement il incline la tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plaît à l'appaiser :
« Non, je ne change point ; mes volontés suprêmes,
» Ma fille, en tous les temps demeureront les mêmes.
» Vous verrez s'élever ces remparts tant promis ;
» Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.
» Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Énée
» Suivre dans tout son cours la haute destinée.
» De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
» Signaleront bientôt le bras victorieux.
» Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
» Il donnera des mœurs, et des lois, et des villes.
» Là, tandis que l'État fleurira sous ses lois,
» Le printemps aux frimats succédera trois fois.
» Assis, après sa mort sur le trône d'Énée,
» Ascagne trente fois verra naître l'année,
» Et, de Lavinium aux remparts des Albains,
» Portera le premier le berceau des Romains.
» Là, durant trois cents ans, sur toute l'Italie,
» Régneront vos Troyens, lorsque la jeune Ilie,
» Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
» Sera mère en un jour de deux fils à la fois.
» D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
» Romule sucera le lait et le courage.

Mœnia, Romanosque suo de nomine dicet.
His ego nec metas rerum nec tempora pono:
Imperium sine fine dedi. Quin aspera Juno,
Quæ mare nunc terrasque metu cœlumque fatigat,
Consilia in melius referet, mecumque fovebit
Romanos rerum dominos gentemque togatam.
Sic placitum. Veniet lustris labentibus ætas,
Quum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas
Servitio premet, ac victis dominabitur Argis.
Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium oceano, famam qui terminet astris,
Julius, a magno demissum nomen Iülo.
Hunc tu olim cœlo, spoliis Orientis onustum,
Accipies secura: vocabitur hic quoque votis.
Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
Cana Fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt: diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ: Furor impius intus,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

» De lui naîtra la gloire et le nom des Romains:
» Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
» Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
» Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
» Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
» Arme encor contre vous l'air, la terre et les mers,
» Abjurant son dépit, et déposant sa haine,
» Un jour protégera la puissance romaine:
» Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
» Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphans,
» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
» Le sang d'Assaracus imposera des chaînes;
» Et les fils des vaincus, tout-puissans à leur tour,
» Aux enfans des vainqueurs commanderont un jour.
» Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
» Jules, prendra son nom du fils de votre Énée;
» Il domptera la terre; il s'ouvrira les cieux;
» Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
» Le recevrez vainqueur des peuples de l'aurore.
» Sous son astre brillant, quels beaux jours vont éclore!
» Du métal le plus pur ses jours seront filés.
» Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés;
» De cent verroux d'airain, les robustes barrières
» Refermeront de Mars les portes meurtrières;
» La Discorde au-dedans, fille affreuse d'enfer,
» Hideuse, y rugira sous cent cables de fer,

Hæc ait; et Maiâ genitum demittit ab alto,
Ut terræ, utque novæ pateant Carthaginis arces
Hospitio Teucris; ne fati nescia Dido
Finibus arceret. Volat ille per aëra magnum
Remigio alarum, ac Libyæ citus adstitit oris.
Et jam jussa facit: ponuntque ferocia Pœni
Corda, volente deo: in primis regina quietum
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.

At pius Æneas, per noctem plurima volvens,
Ut primùm lux alma data est, exire, locosque
Explorare novos, quas vento accesserit oras,
Qui teneant, nam inculta videt, hominesne, feræne,
Quærere constituit, sociisque exacta referre.
Classem in convexo nemorum, sub rupe cavatâ,
Arboribus clausam circùm atque horrentibus umbris,
Occulit: ipse uno graditur comitatus Achate,
Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Cui mater mediâ sese tulit obvia silvâ,
Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ; vel qualis equos Threïssa fatigat

» Et, sur l'amas rouillé de lances inhumaines,
» De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »
Ainsi dit Jupiter; mais il craint que Didon,
Ignorant les destins des enfans d'Ilion,
Ne leur ferme les murs de sa cité nouvelle:
Il lui députe alors son messager fidèle.
Le dieu, d'un vol léger, fend les vagues des airs,
Et bientôt de l'Afrique il atteint les déserts.
Un facile succès couronne son message:
Il parle, il adoucit la superbe Carthage,
De sa puissante reine apprivoise l'orgueil,
Et les Troyens déjà sont sûrs d'un doux accueil.
Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille soins inquiets ont prolongé la veille:
Le jour naissant à peine a blanchi les côteaux,
Il sort, va visiter ces rivages nouveaux.
Sont-ils peuplés d'humains ou de monstres sauvages?
A l'abri des rochers, et sous de noirs ombrages
Il laisse ses vaisseaux, et, deux traits à la main,
Suivi du seul Achate, il se fraye un chemin.
Voilà qu'au fond d'un bois se présente sa mère:
Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offre tous les dehors;
Ou telle, aux pieds d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'Amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de ses flots devancer la vîtesse,

Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis;
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes
Ac prior: Heus, inquit, juvenes, monstrate mearum
Vidistis si quam hîc errantem fortè sororum,
Succinctam pharetrâ et maculosæ tegmine lyncis,
Aut spumantis apri cursum clamore prementem.
Sic Venus; et Veneris contrà sic filius orsus:
Nulla tuarum audita mihi neque visa sororum,
O, quam te memorem? virgo; namque haud tibi vultus
Mortalis, nex vox hominem sonat; o dea certè;
An Phœbi soror, an Nympharum sanguinis una?
Sis felix, nostrumque leves, quæcumque, laborem;
Et quo sub cœlo tandem, quibus orbis in oris
Jactemur, doceas: ignari hominumque locorumque
Erramus, vento huc et vastis fluctibus acti.
Multa tibi ante aras nostrâ cadet hostia dextrâ.

Pareil est son habit, pareil est son carquois;
Sa flèche semble attendre un habitant des bois;
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture,
De ses légers habits serrent les plis mouvans,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.
La première elle approche: « Une de mes compagnes,
» Leur dit-elle, avec moi parcouroit ces campagnes;
» Je ne vois plus ses pas; je n'entends plus sa voix;
» Sur une peau de lynx elle porte un carquois;
» Peut-être en ce moment, par sa vive poursuite,
» D'un sanglier fougueux elle presse la fuite.
» Si le hasard l'a fait apparoître à vos yeux,
» O jeunes voyageurs! dites-moi dans quels lieux
» Je puis la retrouver. » Énée, à la déesse,
Répond en peu de mots: « La jeune chasseresse
» Que vous me dépeignez, nous n'avons, dans ces bois,
» Ni rencontré ses pas, ni reconnu sa voix.
» O vous! mais de quel nom faut-il qu'on vous appelle?
» Cet air ni cette voix ne sont d'une mortelle:
» Oui, cet accent céleste, et cette majesté,
» Tout annonce dans vous une divinité,
» Une nymphe des bois, ou Diane elle-même,
» Une sœur de Diane. O déité suprême!
» De deux infortunés daignez plaindre le sort!
» Un orage cruel nous jeta sur ce bord;

Tum Venus : Haud equidem tali me dignor honore :
Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram,
Purpureoque altè suras vincire cothurno.
Punica regna vides, Tyrios, et Agenoris urbem;
Sed fines Libyci, genus intractabile bello.
Imperium Dido Tyriâ regit urbe profecta,
Germanum fugiens : longa est injuria, longæ
Ambages; sed summa sequar fastigia rerum.

Huic conjux Sychæus erat, ditissimus agri
Phœnicum, et magno miseræ dilectus amore :
Cui pater intactam dederat, primisque jugârat
Ominibus. Sed regna Tyri germanus habebat
Pygmalion, scelere ante alios immanior omnes.
Quos inter medius venit furor : ille Sychæum
Impius ante aras, atque auri cæcus amore,
Clam ferro incautum superat, securus amorum
Germanæ; factumque diu celavit; et ægram,

» Ici nous ignorons dans quel climat nous sommes;
» Ici nous ignorons et les lieux et les hommes:
» Des honneurs solennels vous paîront vos bienfaits. »
« Ces honneurs, dit Vénus, pour moi ne sont pas faits.
» Cet habit, ce carquois, cet arc, cette chaussure,
» Sont des filles de Tyr l'ordinaire parure.
» De la vaste cité qui frappe vos regards,
» Les enfans d'Agénor ont bâti les remparts;
» Ces champs sont la Libye; une race guerrière
» Contre ses ennemis en défend la frontière.
» La reine de ces lieux est la belle Didon;
» Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
» Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
» Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
» L'histoire de ses maux voudroit un long discours;
» Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
» Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
» Plus encor par l'amour, Didon fut attachée;
» L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
» Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
» Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
» Bientôt s'allume entr'eux le flambeau de la haine.
» Insatiable d'or, ce monstre furieux,
» Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
» Dans le temple en secret immole la victime;
» Et toutefois long-temps il sut cacher son crime,

Multa malus simulans, vanâ spe lusit amantem.
Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Conjugis, ora modis attollens pallida miris:
Crudeles aras trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domûs scelus omne retexit.
Tum celerare fugam patriâque excedere suadet:
Auxiliumque viæ veteres tellure recludit
Thesauros, ignotum argenti pondus et auri.
His commota, fugam Dido sociosque parabat.
Conveniunt quibus aut odium crudele tyranni,
Aut metus acer erat; naves quæ fortè paratæ
Corripiunt, onerantque auro; portantur avari
Pygmalionis opes pelago: dux femina facti.
Devenere locos ubi nunc ingentia cernes
Mœnia, surgentemque novæ Carthaginis arcem:
Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantùm possent circumdare tergo.
Sed vos qui tandem? quibus aut venistis ab oris?
Quòve tenetis iter? Quærenti talibus ille
Suspirans, imoque trahens a pectore vocem:

» Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
» Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
» Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture,
» Le spectre s'élevant du sein de l'ombre obscure,
» Triste, pâle et sanglant, apparut à ses yeux,
» Dévoila de sa mort le mystère odieux,
» Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
» Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
» De son lâche assassin lui livrant le trésor,
» Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
» Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite:
» Ceux qu'une même horreur, ou que la crainte excite,
» Attroupés en secret, veulent suivre son sort.
» Des vaisseaux étoient prêts à s'éloigner du bord,
» Leur troupe s'en saisit; de leur asile avare
» On tire les trésors de ce monstre barbare:
» Maîtres de sa richesse, et bravant son courroux,
» Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups!
» Sur ces bords, à leur ville ils cherchoient une place,
» Et leur ruse innocente achète autant d'espace
» Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
» Pourroit en s'étendant embrasser de terrain:
» Leur ville en prit son nom. Mais, vous, puis-je connoître
» De quel sang vous sortez, quels lieux vous ont vu naître,
» Où s'adressent vos pas? » Elle dit. Le héros,
Poussant du fond du cœur de douloureux sanglots:

O dea, si primâ repetens ab origine pergam,
Et vacet annales nostrorum audire laborum,
Antè diem clauso componet Vesper olympo.
Nos Trojâ antiquâ, si vestras fortè per aures
Trojæ nomen iit, diversa per æquora vectos
Forte suâ Libycis tempestas appulit oris.
Sum pius Æneas, raptos qui ex hoste Penates
Classe veho mecum, famâ super æthera notus.
Italiam quæro patriam, genus ab Jove summo:
Bis denis Phrygium conscendi navibus æquor,
Matre deâ monstrante viam, data fata secutus;
Vix septem convulsæ undis Euroque supersunt.
Ipse ignotus, egens, Libyæ deserta peragro,
Europâ atque Asiâ pulsus. Nec plura querentem
Passa Venus, medio sic interfata dolore est:

Quisquis es, haud, credo, invisus cœlestibus auras
Vitales carpis, Tyriam qui adveneris urbem.
Perge modò, atque hinc te reginæ ad limina perfer.
Namque tibi reduces socios classemque relatam
Nuntio, et in tutum versis Aquilonibus actam;

« O déesse! dit-il, si, du sort qui m'accable,
» J'essayois de conter l'histoire lamentable,
» Dans ce triste récit j'épuiserois le jour.
» Au sortir d'Ilion, notre antique séjour,
» (Peut-être d'Ilion vous savez l'infortune)
» Traînant de mers en mers une vie importune,
» Enfin l'onde en courroux m'a jeté dans ces lieux.
» Vous voyez cet Énée, adorateur des dieux,
» Connu par ses exploits, connu par ses désastres;
» Mon nom, trop glorieux, a volé jusqu'aux astres.
» Emportant les débris et les dieux des Troyens,
» Avec eux je cherchois les bords ausoniens.
» Berceau de nos ayeux, ces lieux nous redemandent :
» La déessc ma mère, et les dieux le commandent.
» Cependant je parcours, fugitif, inconnu,
» Des déserts où mon nom n'est jamais parvenu;
» Et d'une déité la fière jalousie
» Ferme à mon infortune et l'Europe et l'Asie. »
Le héros poursuivoit ce douloureux discours;
Mais sa mère attendrie en arrête le cours.
« Oh! qui que vous soyez, le ciel vous est propice!
» De la belle Didon la bonté protectrice
» Accueillera vos dieux, et votre peuple, et vous.
» Déjà pour vous le ciel m'annonce un sort plus doux;
» Et si, par mes parens instruite dès l'enfance,
» Des augures du ciel j'ai quelque connoissance,

Ni frustra augurium vani docuere parentes.
Adspice bis senos lætantes agmine cycnos,
Ætherià quos lapsa plagâ Jovis ales aperto
Turbabat cœlo : nunc terras ordine longo
Aut capere, aut captas jam despectare videntur.
Ut reduces illi ludunt stridentibus alis,
Et cœtu cinxere polum, cantusque dedêre;
Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum,
Aut portum tenet, aut pleno subit ostia velo.
Perge modò, et quà te ducit via dirige gressum.

Dixit, et avertens roseâ cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere; pedes vestis defluxit ad imos;
Et vera incessu patuit dea. Ille, ubi matrem
Agnovit, tali fugientem est voce secutus :
Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis
Ludis imaginibus? cur dextræ jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces?
Talibus incusat, gressumque ad mœnia tendit.

» Votre flotte est sauvée, et vos amis perdus
» A vos embrassemens seront bientôt rendus.
» Voulez-vous en juger par de fidèles signes?
» Voyez voler en troupe et s'applaudir ces cygnes:
» Tout-à-l'heure l'oiseau du puissant Jupiter,
» D'un vol impétueux les poursuivoit dans l'air;
» Enfin leur troupe heureuse, échappée à sa serre,
» S'abat, ou va bientôt s'abattre sur la terre.
» Tels que vous les voyez dans les airs rassemblés,
» Et remis de l'effroi qui les avoit troublés,
» En chantant, battre l'air de leurs ailes bruyantes:
» Ainsi vos compagnons et leurs nefs triomphantes
» Voguent à pleine voile; et, rendant grâce au sort,
» Ils entrent, ou bientôt vont entrer dans le port.
» Sur cet augure heureux ne formez aucun doute;
» Avancez seulement, et suivez cette route;
» Elle mène à Carthage. » Elle dit: à ces mots,
Elle quitte son fils; mais aux yeux du héros
Elle offre, en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lys la beauté ravissante:
De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux;
Sa robe, en plis flottans, jusqu'à ses pieds s'abaisse;
Elle marche, et son port révèle une déesse.
Son fils la reconnoît, et, tandis qu'elle fuit,
De ses yeux, de sa voix, long-temps il la poursuit,

At Venus obscuro gradientes aëre sæpsit,
Et multo nebulæ circùm dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Molirive moram, aut veniendi poscere causas.
Ipsa Paphum sublimis abit, sedesque revisit
Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo
Ture calent aræ, sertisque recentibus halant.

Corripuere viam interea, quà semita monstrat.
Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi
Imminet, adversasque adspectat desuper arces.
Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.
Instant ardentes Tyrii: pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa;
Pars optare locum tecto, et concludere sulco.

Et, l'œil baigné de pleurs : « Quoi, toi-même, ô ma mère!
» Tu te plais à tromper un fils qui te révère!
» Ah! quand pourra ton fils te presser sur son sein,
» Mes yeux fixer tes yeux, ma main serrer ta main!
» N'abuse plus mes sens; que le fils le plus tendre
» Puisse en effet te voir, te parler et t'entendre! »
Il dit: et vers Carthage il avance à grands pas.
Sa mère cependant ne l'abandonne pas :
Elle ordonne aussitôt que d'une épaisse nue
Le voile officieux les dérobe à la vue;
Qu'à l'abri des retards, à l'abri du danger,
Nul ne puisse les voir ni les interroger.
Sur son char aussitôt la brillante déesse
Revole vers Paphos, lieux charmans où sans cesse
L'encens le plus parfait, les plus nouvelles fleurs
Embaument cent autels de leurs douces odeurs.
Ils marchent cependant; déjà leur course agile
Franchit l'étroit sentier qui les mène à la ville:
L'un et l'autre déjà, d'un pas laborieux,
Gravissoient lentement la hauteur d'où leurs yeux
Embrassent et l'enceinte et les murs de Carthage.
Le héros, étonné, voit cet immense ouvrage;
Il admire ces tours, ces ports et ces remparts,
Le bruit tumultueux des travaux et des arts,
Des chaumes faisant place à ce séjour superbe,
Des temples s'élevant aux lieux où croissoit l'herbe.

Jura, magistratusque legunt, sanctumque senatum.
Hîc portus alii effodiunt; hîc alta theatris
Fundamenta locant alii; immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

Qualis apes æstate novâ per florea rura
Exercet sub sole labor, quum gentis adultos
Educunt fetus; aut quum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas;
Aut onera accipiunt venientum; aut, agmine facto,
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

O fortunati, quorum jam mœnia surgunt!
Æneas ait, et fastigia suspicit urbis.
Infert se sæptus nebulâ, mirabile dictu,
Per medios, miscetque viris; neque cernitur ulli.
Lucus in urbe fuit mediâ, lætissimus umbræ,
Quo primùm jactati undis et turbine Pœni
Effodêre loco signum, quod regia Juno

Là, des rochers pesans roule l'informe poids;
Ici, le soc décrit les enceintes des toits;
Là, pour les dieux s'élève un auguste édifice,
Là viendra l'innocence invoquer la justice;
Contre les flots grondans et les vents orageux,
Le commerce a ses ports, le théâtre a ses jeux;
Et déjà, de la scène ornemens magnifiques,
Les marbres africains sont taillés en portiques.
Au retour du printemps, tel, aux essaims nouveaux,
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux:
Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse;
Les unes, de l'État élèvent la jeunesse;
D'autres, d'un vol prudent, interrogent le ciel;
D'autres forment la cire, et pétrissent le miel;
D'autres viennent porter les tributs des campagnes;
D'autres, de leur fardeau déchargent leurs compagnes;
Celles-ci font la guerre au frélon dévorant:
Tout agit, tout s'emplit d'un nectar odorant.
« Peuple heureux! vous voyez s'élever votre ville;
» Et nous, dit le héros, nous cherchons un asile! »
Il marche cependant, de son voile entouré;
Et, mêlé dans la foule, il en est ignoré.
Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage,
Qui reçut ses enfans échappés du naufrage:
Là, la bèche en fouillant découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux;

Monstrârat, caput acris equi; sic nam fore bello
Egregiam et facilem victu per sæcula gentem.
Hîc templum Junoni ingens Sidonia Dido
Condebat, donis opulentum et numine divæ;
Ærea cui gradibus surgebant limina, nexæque
Ære trabes, foribus cardo stridebat ahenis.
Hoc primùm in luco nova res oblata timorem
Leniit: hîc primùm Æneas sperare salutem
Ausus, et afflictis meliùs confidere rebus.
Namque, sub ingenti lustrat dum singula templo,
Reginam opperiens, dum, quæ fortuna sit urbi,
Artificumque manus inter se, operumque laborem,
Miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bellaque jam famâ totum vulgata per orbem;
Atridas, Priamumque, et sævum ambobus Achillem.
Constitit; et lacrymans: Quis jam locus, inquit, Achate,
Quæ regio in terris nostri non plena laboris?
En Priamus: sunt hîc etiam sua præmia laudi,
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
Solve metus; feret hæc aliquam tibi fama salutem.
Sic ait, atque animum picturâ pascit inani,
Multa gemens, largoque humectat flumine vultum.

Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon à ce gage attacha la victoire.
Didon, au centre obscur du bois majestueux,
Pour Junon bâtissoit un temple somptueux :
Plein des plus riches dons, et plein de la déesse,
Des colonnes d'airain annonçoient sa richesse;
L'airain couvroit le seuil de son parvis divin,
Et les gonds gémissoient sous des portes d'airain.
Là, pour les yeux d'Énée, un objet plein de charmes,
Pour la première fois vint suspendre ses larmes,
Et fit briller pour lui quelques rayons d'espoir.
Tandis que dans le temple, empressé de tout voir,
En attendant la reine, il admire en silence
La pompe de ces lieux et leur magnificence,
Il voit représentés tous ces fameux revers,
Ces combats dont le bruit a rempli l'univers,
Ce fier Agamemnon, ce Priam si sensible,
Et ce fils de Pélée, à tous les deux terrible.
Il s'arrête, il s'étonne, et, répandant des pleurs,
« Cher Achate, quel lieu n'est plein de nos malheurs,
» Dit-il! Voilà Priam! Jusque sur ce rivage,
» On plaint donc l'infortune, on chérit le courage!
» Cher ami! dans ces lieux j'espère un sort plus doux;
» L'éclat de nos malheurs y parlera pour nous. »
Il dit; et, parcourant les longs malheurs de Troie,
Gémissant de douleur, s'attendrissant de joie,

Namque videbat uti bellantes Pergama circum
Hàc fugerent Graii, premeret Trojana juventus;
Hàc Phryges, instaret curru cristatus Achilles.
Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
Agnoscit lacrymans, primo quæ prodita somno
Tydides multâ vastabat cæde cruentus;
Ardentesque avertit equos in castra, prius quam
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Parte aliâ fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer, atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen: huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versâ pulvis inscribitur hastâ.
Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, et tunsæ pectora palmis.
Diva solo fixos oculos aversa tenebat.
Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros,
Exanimumque auro corpus vendebat Achilles.
Tum verò ingentem gemitum dat pectore ab imo,
Ut spolia, ut currus, utque ipsum corpus amici,
Tendentemque manus Priamum conspexit inermes.

Sur cette vaine image attache ses regards.
Ici, devant Hector, les Grecs fuyoient épars;
Là, les siens, foudroyés par l'aigrette d'Achille,
Devant son char tonnant s'enfonçoient dans leur ville;
Plus loin, des flots de sang couloient à gros bouillons.
Il reconnoît Rhésus, et ses blancs pavillons;
Il dormoit sous sa tente: amené par un traître,
Diomède l'égorge, et, sous leur nouveau maître,
Volent loin de ces bords ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux.
Là, fuyoit désarmé le malheureux Troïle,
Foible enfant dont le bras ose affronter Achille,
A son char suspendu, les rênes à la main,
Il emporte le dard enfoncé dans son sein;
D'un long sillon de sang le trait marque la plaine,
Et son front tout poudreux est traîné sur l'arêne.
Là, les femmes de Troie, avançant lentement,
A Pallas apportoient un riche vêtement,
Se meurtrissant le sein, humblement gémissantes;
L'habit sacré brilloit dans leurs mains suppliantes:
Pallas baissoit les yeux, et repoussoit leur don.
Là, le fils de Thétis, sous les murs d'Ilion,
Avoit traîné trois fois Hector dans la poussière,
Et, couvert de son sang le rendoit à son père.
Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char, et le fer assassin,

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis,
Eoasque acies, et nigri Memnonis arma.
Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis
Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet,
Aurea subnectens exsertæ cingula mammæ
Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.

Hæc dum Dardanio Æneæ miranda videntur,
Dum stupet, obtutuque hæret defixus in uno,
Regina ad templum, formâ pulcherrima, Dido
Incessit, magnâ juvenum stipante catervâ.
Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes:
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnisque futuris.
Tum foribus divæ, mediâ testudine templi,
Sæpta armis solioque altè subnixa, resedit.
Jura dabat legesque viris, operumque laborem

Et ces restes chéris, et, de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.
Lui-même il se retrouve au plus fort des combats.
Il voit le noir Memnon, de ses ardens climats
Traîner ses noirs guerriers ; il voit Penthésilée,
Terrible, au vol des dards, au choc de la mêlée,
Opposant le croissant d'un léger bouclier ;
Sur son sein découvert nouant un baudrier,
Tourner, voler, frapper, signaler sa grande ame,
Et montrer un héros sous l'habit d'une femme.

Fixé sur ces tableaux, qu'il contemple à loisir,
Le héros s'enivroit d'un douloureux plaisir :
Soudain Didon paroît. Appuis de sa couronne,
De ses jeunes guerriers l'élite l'environne ;
La grâce dans ses traits est jointe à la fierté.
Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paroît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas :
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche, sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.

Partibus æquabat justis, aut sorte trahebat.

Quum subitò Æneas concursu accedere magno
Anthea, Sergestumque videt, fortemque Cloanthum,
Teucrorumque alios, ater quos æquore turbo
Dispulerat, penitùsque alias avexerat oras.
Obstupuit simul ipse, simul percussus Achates
Lætitiâque metuque: avidi conjungere dextras
Ardebant; sed res animos incognita turbat.
Dissimulant; et nube cavâ speculantur amicti,
Quæ fortuna viris, classem quo littore linquant,
Quid veniant; cunctis nam lecti navibus ibant
Orantes veniam, et templum clamore petebant.

Telle Didon se montre à ses sujets nouveaux,
Et de ses murs naissans anime les travaux.
Auprès de la déesse, au milieu de son temple,
Où, sous un riche dais, son peuple la contemple,
Elle s'assied, et là son équitable voix
Dicte ses jugemens, et proclame ses lois;
Dispose également les travaux de Carthage,
Ou par les lois du sort en règle le partage;
Voit, juge, ordonne tout, et d'une noble ardeur
Hâte de ses États la future grandeur.

Tout-à-coup, au milieu d'une foule bruyante,
Des étrangers, tendant une main suppliante,
De leurs concitoyens entrent environnés,
Et frappent du héros les regards étonnés.
Il regarde : ô surprise! ô comble de la joie!
Ce sont ses compagnons que le ciel lui renvoie!
C'étoit Sergeste, Anthée, échappés du trépas.
Il brûle de courir, de voler dans leurs bras;
Mais la crainte retient sa vive impatience:
Caché dans son nuage, il hésite, il balance;
Il veut savoir leur sort, veut savoir en quels lieux
Les ont jetés les vents, les ont conduits les dieux,
Quel sort les a sauvés, ou bien sur quel rivage
Ils ont laissé la flotte échappée au naufrage,
Et quels pressans besoins, quels interêts nouveaux,
A Carthage ont conduit les chefs de ses vaisseaux.

Postquam introgressi, et coràm data copia fandi,
Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit:
O regina, novam cui condere Jupiter urbem,
Justitiâque dedit gentes frenare superbas,
Troës te miseri, ventis maria omnia vecti,
Oramus: prohibe infandos a navibus ignes,
Parce pio generi, et propiùs res adspice nostras.
Non nos aut ferro Libycos populare Penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas:
Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ;
Œnotri coluere viri: nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.
Huc cursus fuit:
Quum subitò assurgens fluctu nimbosus Orion
In vada cæca tulit, penitùsque procacibus Austris
Perque undas, superante salo, perque invia saxa,
Dispulit; huc pauci vestris adnavimus oris.
Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? hospitio prohibemur arenæ:

Didon les fait d'abord admettre en sa présence.
A peine au bruit confus succède le silence,
Celui dont l'âge mûr a mérité leur choix,
Ilionée, ainsi fait entendre sa voix :
« Grande reine! dit-il, d'un ton plein de noblesse,
» Vous, dont ces murs naissans attestent la sagesse,
» Et qui, donnant des mœurs à ce peuple indompté,
» Avez au frein des lois asservi leur fierté;
» D'un peuple généreux, que le malheur accable,
» Vous voyez devant vous le reste déplorable;
» Il vient vous implorer. A peine nos vaisseaux
» Échappoient aux fureurs et des vents et des eaux,
» Une troupe ennemie, au sortir du naufrage,
» A menacé des feux ce qu'épargna l'orage.
» O reine! ouvrez l'oreille à nos cris douloureux;
» Sauvez des innocens, plaignez des malheureux;
» Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.
» Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
» Porter ici le fer et le feu destructeur?
» Non : tant d'audace, hélas! ne sied pas au malheur.
» Il est un lieu (les Grecs le nomment Hespérie),
» Pays riche et peuplé d'une race aguerrie;
» Les fiers Œnotriens l'habitoient autrefois;
» Italus, après eux, le soumit à ses lois,
» Et l'Italie enfin est le nom qui lui reste;
» Là, s'adressoient nos pas, lorsqu'un astre funeste,

Bella cient, primâque vetant consistere terrâ.
Si genus humanum et mortalia temnitis arma,
At sperate deos memores fandi atque nefandi.
Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major et armis:
Quem si fata virum servant, si vescitur aurâ
Ætheriâ, neque adhuc crudelibus occubat umbris,
Non metus officio ne te certasse priorem
Pœniteat. Sunt et Siculis regionibus urbes,
Arvaque, Trojanoque a sanguine clarus Acestes.
Quassatam ventis liceat subducere classem,
Et silvis aptare trabes, et stringere remos;
Si datur Italiam, sociis et rege recepto,
Tendere, ut Italiam læti Latiumque petamus;
Sin absumpta salus, et te, pater optime Teucrûm,
Pontus habet Libyæ, nec spes jam restat Iüli,
At freta Sicaniæ saltem, sedesque paratas,
Unde huc advecti, regemque petamus Acesten.
Talibus Ilioneus: cuncti simul ore fremebant
Dardanidæ.

» Déchaînant la tempête, et courrouçant les eaux,
» Parmi d'affreux rochers a jeté nos vaisseaux,
» Et, de nos compagnons échappés au naufrage;
» A peine un petit nombre a gagné le rivage.
» Mais quel peuple cruel habite ces climats?
» A peine sur le bord nous hasardions nos pas,
» Sur nous se précipite une foule barbare;
» D'un coin de terre inculte on est pour nous avare,
» Et, le fer à la main, on vient nous arracher
» L'asile du naufrage et l'abri d'un rocher.
» Ah! si ce peuple affreux brave les lois humaines,
» Il est, il est des dieux qui, par de justes peines,
» Récompensent le crime et vengent le malheur!
» Un prince nous restoit, fameux par sa valeur,
» Fameux par ses vertus; ce prince étoit Énée.
» S'il vit, si quelque dieu veille à sa destinée,
» C'est assez : notre espoir va renaître avec lui.
» Et vous, dont nos malheurs sollicitent l'appui,
» Si vous nous protégez contre la violence,
» Je connois sa justice et sa reconnoissance,
» Croyez que ces États s'applaudiront un jour
» D'avoir par des bienfaits provoqué son amour.
» Nous avons des amis, malgré notre infortune :
» D'Aceste, des Troyens, l'origine est commune;
» La Sicile, ses ports, ses trésors sont à nous,
» Et l'ami des Troyens voudra l'être de vous.

Tum breviter Dido, vultum demissa, profatur :
Solvite corde metum, Teucri; secludite curas.
Res dura et regni novitas me talia cogunt
Moliri, et latè fines custode tueri.
Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem,
Virtutesque, virosque, aut tanti incendia belli ?
Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni ;
Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe.
Seu vos Hesperiam magnam Saturniaque arva,
Sive Erycis fines regemque optatis Acesten,
Auxilio tutos dimittam, opibusque juvabo.
Vultis et his mecum pariter considere regnis ?

» Souffrez qu'en vos forêts notre triste naufrage
» Retrouve les secours que nous ravit l'orage.
» Si le pieux Énée à nos vœux est rendu,
» Si dans les champs latins son peuple est attendu,
» Vers ces bords desirés nous suivrons notre course ;
» Mais, si ce doux espoir est ravi sans ressource,
» O père des Troyens ! si les flots ennemis
» Ont englouti tes jours et les jours de ton fils,
» Du moins que nous allions chercher dans la Sicile
» Les faveurs d'un bon prince et d'un climat fertile ! »
Il dit, et les Troyens, qu'enchante son discours,
D'un murmure flatteur lui prêtent le secours.
Didon, les yeux baissés, à leur touchante plainte
Répond en peu de mots : « Bannissez toute crainte ;
« De mes naissans États l'impérieux besoin
» Me force à ces rigueurs : ma prudence a pris soin
» D'entourer de soldats mes nombreuses frontières.
» Qui ne connoît Énée et ses vertus guerrières,
» Ilion, ses combats, leur long acharnement,
» Et du monde ligué le vaste embrasement ?
» Vous n'êtes point ici chez un peuple sauvage :
» Le soleil de si loin n'éclaire point Carthage.
» Soit qu'aux champs de Saturne, aux rivages latins,
» Appelés par les dieux, vous suiviez vos destins ;
» Soit qu'aux champs fraternels de l'heureuse Sicile
» Chez un prince allié vous cherchiez un asile,

Urbem quam statuo vestra est: subducite naves:
Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.
Atque utinam rex ipse Noto compulsus eodem
Afforet Æneas! Equidem per littora certos
Dimittam, et Libyæ lustrare extrema jubebo,
Si quibus ejectus silvis aut urbibus errat.

His animum arrecti dictis, et fortis Achates
Et pater Æneas jamdudum erumpere nubem
Ardebant. Prior Ænean compellat Achates:
Nate deâ, quæ nunc animo sententia surgit?
Omnia tuta vides, classem, sociosque receptos.
Unus abest, medio in fluctu quem vidimus ipsi
Submersum: dictis respondent cetera matris.
Vix ea fatus erat, quum circumfusa repentè
Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
Restitit Æneas, clarâque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis: namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ

» Comptez sur mes bienfaits, comptez sur mes secours.
» Voulez-vous avec moi fixer ici vos jours?
» Les ports que je construis, ces murailles nouvelles,
» Tout est à vous. Allez, à ces rives fidèles
» Confiez vos vaisseaux, livrez-vous à ma foi :
» Troyens ou Tyriens seront égaux pour moi.
» Hélas! et plût au ciel que le même naufrage
» Eût conduit votre chef sur le même rivage!
» Pour moi, jusqu'aux confins de mes vastes États,
» Je vais faire chercher la trace de ses pas:
» Peut-être nous saurons quel désert, quelle ville
» A ses destins errans ont offert un asile! »
Ainsi parla Didon : attentifs à ces mots,
Bouillans d'impatience, Achate et le héros
Brûlent de se montrer, de briser le nuage.
Achate au chef troyen tient alors ce langage :
« Fils des dieux! vous voyez, vos vaisseaux sont sauvés,
» Vos guerriers réunis, vos amis retrouvés :
» Un seul manque à nos vœux, malheureuse victime,
» Que la mer à nos yeux engloutit dans l'abîme.
» Au discours de Vénus jusqu'ici tout répond. »
Il dit, et tout à coup le nuage profond
S'entr'ouvre, et dans les airs légèrement s'écoule;
Il fuit, le héros reste : on s'étonne, et la foule
Admire tant de grâce et tant de majesté.
Vénus même à son fils prodigua la beauté,

Purpureum, et lætos oculis afflârat honores.
Quale manus addunt ebori decus; aut ubi flavo
Argentum, Pariusve lapis, circumdatur auro.

Tum sic reginam alloquitur, cunctisque repentè
Improvisus ait: Coràm, quem quæritis, adsum
Troïus Æneas, Libycis ereptus ab undis.
O sola infandos Trojæ miserata labores,
Quæ nos, reliquias Danaûm, terræque, marisque,
Omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos,
Urbe, domo, socias! grates persolvere dignas
Non opis est nostræ, Dido, nec quidquid ubique est
Gentis Dardaniæ, magnum quæ sparsa per orbem.
Dî tibi, si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitia est, et mens sibi conscia recti,
Præmia digna ferant. Quæ te tam læta tulerunt
Sæcula? qui tanti talem genuere parentes?

Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche;
Elle-même en secret d'un souffle de sa bouche
Fait luire sur son front, rayonner dans ses yeux,
Ce doux éclat qui fait la jeunesse des dieux,
En boucles fait tomber sa belle chevelure,
Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.
C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins resplendissant,
Sort d'une habile main l'ivoire éblouissant;
Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle;
Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.
Sa présence imprévue a frappé tous les yeux:
« Celui que vous cherchez, dont la faveur des dieux
» A conservé les jours, le voici: que de grâces
» Ne vous devons-nous pas, ô vous, que nos disgrâces
» Ont seule intéressée! En proie à tant de maux,
» Triste jouet des Grecs, de la terre et des eaux,
» Lorsque nous n'avons plus dans notre sort horrible
» Qu'un souvenir affreux, qu'un avenir terrible,
» C'est vous dont les bontés à vos sujets chéris
» Daignent associer de malheureux proscrits.
» Et comment acquitter notre reconnoissance?
» Tous en ont le desir, mais aucun la puissance.
» Tous les Troyens épars dans l'univers entier
» Ne pourroient de vos soins dignement vous payer.
» Tant que du haut des monts la nuit tendra ses voiles,
» Tant qu'on verra les cieux se parsemer d'étoiles,

In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt,
Quæ me cumque vocant terræ. Sic fatus, amicum
Ilionea petit dextrâ, lævâque Serestum;
Pòst, alios, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.

Obstupuit primò adspectu Sidonia Dido,
Casu deinde viri tanto; et sic ore locuta est:
Quis te, nate deâ, per tanta pericula casus
Insequitur? quæ vis immanibus applicat oris?
Tune ille Æneas quem Dardanio Anchisæ
Alma Venus Phrygii genuit Simoëntis ad undam?
Atque equidem Teucrum memini Sidona venire,
Finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Auxilio Beli. Genitor tum Belus opimam
Vastabat Cyprum, et victor ditione tenebat.
Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomenque tuum, regesque Pelasgi.
Ipse hostis Teucros insigni laude ferebat,
Seque ortum antiquâ Teucrorum ab stirpe volebat.
Quare agite, o, tectis, juvenes, succedite nostris.

» Tant que la mer boira les fleuves vagabonds,
» Quel que soit mon destin, votre gloire, vos dons,
» J'en atteste les dieux, suivront partout Énée. »
Il dit, et d'une main embrasse Ilionée,
Tend l'autre vers Sergeste ; ensuite, ouvre les bras
Au courageux Cloanthe, au valeureux Gyas.

De l'éclat de ses traits Didon reste frappée ;
De ses malheurs, de lui son ame est occupée.
« O noble sang des dieux, que je plains vos revers,
» Dit-elle ! quel destin vous jette en ces déserts ?
» Brave Énée, êtes-vous, pardonnez ma franchise,
» Êtes-vous ce héros que du beau sang d'Anchise
» Cythérée a fait naître aux bords du Simoïs ?
» Teucer, je m'en souviens, banni de son pays,
» Dans Chypre, alors soumise à notre obéissance,
» Vint de Bélus mon père implorer la puissance.
» Rempli d'un grand projet, de son État nouveau
» Il vouloit que Bélus protégeât le berceau.
» Dès-lors, j'ai des Troyens connu toute l'histoire.
» Quoique leur ennemi, Teucer vantoit leur gloire ;
» Il se disoit issu de leurs antiques rois ;
» Surtout, je m'en souviens, il vantoit vos exploits.
» Ne balancez donc plus : comme vous fugitive,
» Comme vous exilée, enfin sur cette rive

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hâc demum voluit consistere terrâ.
Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Sic memorat; simul Ænean in regia ducit
Tecta, simul divûm templis indicit honorem.
Nec minùs interea sociis ad littora mittit
Viginti tauros, magnorum horrentia centum
Terga suum, pingues centum cum matribus agnos;
Munera lætitiamque dii.
At domus interior regali splendida luxu
Instruitur, mediisque parant convivia tectis:
Arte laboratæ vestes, ostroque superbo;
Ingens argentum mensis, cælataque in auro
Fortia facta patrum, series longissima rerum,
Per tot ducta viros antiquâ ab origine gentis.

Æneas (neque enim patrius consistere mentem
Passus amor) rapidum ad naves præmittit Achaten,
Ascanio ferat hæc, ipsumque ad mœnia ducat.
Omnis in Ascanio cari stat cura parentis.
Munera præterea, Iliacis erepta ruinis,

» J'ai trouvé le repos; partagez sa douceur :
» Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

Alors dans son palais elle conduit Énée,
Et célèbre aux autels cette grande journée.
Mais déjà dans le port, par ses soins bienfaisans,
Les Troyens ont reçu de superbes présens,
De cent noirs sangliers les hures menaçantes,
Et cent agneaux suivis de leurs mères bêlantes,
Et vingt taureaux choisis, et la douce liqueur
Qui de leurs longs chagrins va consoler leur cœur.

Cependant le palais est paré pour la fête;
Un festin magnifique avec pompe s'apprête:
La pourpre que l'aiguille a brodée à grands frais,
L'argent pur étalé sur de riches buffets,
L'or, où des rois de Tyr retraçant la mémoire,
L'art a de règne en règne imprimé leur histoire :
Tout d'un luxe royal offre la majesté.

Mais pour son fils absent tendrement agité,
Le héros veut le voir ; il veut qu'en diligence
Achate, secondant sa tendre impatience,
Coure chercher Ascagne, et ramène à ses yeux
De l'espoir des Troyens ce gage précieux.

Ferre jubet; pallam signis auroque rigentem,
Et circumtextum croceo velamen acantho,
Ornatus Argivæ Helenæ, quos illa Mycenis,
Pergama quum peteret inconcessosque hymenæos,
Extulerat, matris Ledæ mirabile donum:
Præterea sceptrum, Ilione quod gesserat olim,
Maxima natarum Priami, colloque monile
Baccatum, et duplicem gemmis auroque coronam.
Hæc celerans, iter ad naves tendebat Achates.

At Cytherea novas artes, nova pectore versat
Consilia; ut faciem mutatus et ora Cupido
Pro dulci Ascanio veniat, donisque furentem
Incendat reginam, atque ossibus implicet ignem.
Quippe domum timet ambiguam, Tyriosque bilingues.
Urit atrox Juno, et sub noctem cura recursat.
Ergo his aligerum dictis affatur Amorem:
Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus,
Nate, patris summi qui tela Typhoïa temnis,

Il veut que par ses mains soient offerts à la reine
Les restes somptueux de la grandeur troyenne,
Un pompeux vêtement enflé de bosses d'or,
Un riche voile, où l'art plus magnifique encor
En flexibles rameaux fait serpenter l'achante,
Présent que de Pâris la trop funeste amante
Tint de Léda sa mère, et qui paroit son sein,
Lorsque Pergame, hélas! vit son fatal hymen.
Il y fait joindre encor le sceptre qu'Ilione
Reçut du vieux Priam, et sa riche couronne
Qui réunit à l'or l'éclat du diamant;
Enfin, de son collier le superbe ornement,
Ces trésors arrondis, ces perles que l'aurore
De l'onde orientale autrefois vit éclore:
Il veut; et son ami court, docile à sa loi,
Remplir les vœux d'un père, et les ordres d'un roi.
Toutefois, s'alarmant pour un héros qu'elle aime,
Cythérée imagine un nouveau stratagême;
Elle veut qu'à l'instant le jeune Cupidon,
Sous la forme d'Ascagne, admis près de Didon,
Lui porte ces présens, et pour son cher Énée,
Embrase tous ses sens d'une ardeur effrénée.
Pour son fils malheureux pleine d'un tendre effroi,
Cette ville suspecte et ce peuple sans foi,
Junon surtout, Junon, qu'un fier courroux dévore,
Tout l'alarme, et la nuit sa crainte veille encore.

Ad te confugio, et supplex tua numina posco.
Frater ut Æneas pelago tuus omnia circum
Littora jactetur odiis Junonis iniquæ,
Nota tibi; et nostro doluisti sæpè dolore.
Hunc Phœnissa tenet Dido, blandisque moratur
Vocibus: ct vereor quò sc Junonia vertant
Hospitia: haud tanto cessabit cardine rerum.
Quocirca capere antè dolis, et cingere flammâ
Reginam meditor; ne quo se numine mutet,
Sed magno Æneæ mecum teneatur amorc.
Quà facere id possis, nostram nunc accipe mentem.
Regius, accitu cari genitoris, ad urbem
Sidoniam puer ire parat, mea maxima cura,
Dona ferens, pelago et flammis restantia Trojæ:
Hunc ego sopitum somno, super alta Cythera,
Aut super Idalium, sacratâ sede recondam;
Ne quà scirc dolos, mediusve occurrere possit.
Tu faciem illius, noctem non ampliùs unam,
Falle dolo, et notos pueri puer indue vultus;
Ut, quum te gremio accipiet lætissima Dido
Regales inter mensas laticemque Lyæum,
Quum dabit amplexus atque oscula dulcia figet,

Adressant donc sa voix à l'aîné des Amours:
« O toi! l'honneur, l'appui, le charme de mes jours,
» Enfant, vainqueur des dieux, souverain de la terre,
» De qui la flèche insulte aux flèches du tonnerre,
» Tu vois ton frère Énée assailli de revers,
» Victime de Junon, et le jouet des mers;
» Tu le vois, et pour lui partageant ma tendresse,
» Cent fois j'ai vu ton cœur ressentir ma tristesse.
» Un accueil séducteur le retient chez Didon,
» Et je crains un asile accordé par Junon.
» Sa haine vigilante et sa fureur active
» Dans de pareils momens ne sera point oisive.
» Pour ton frère, ô mon fils! j'implore ton appui;
» Va, cours trouver Didon, et l'enflamme pour lui;
» Qu'il l'aime, et, qu'en dépit d'une fière déesse,
» Leurs transports amoureux secondent ma tendresse!
» Entends-moi donc : ce fils, si cher à mon amour,
» Ascagne, par son père attendu dans ce jour,
» Se prépare à porter aux remparts de Carthage
» Les restes précieux des feux et du naufrage.
» Dans Chypre ou dans Cythère, au fond d'un bois sacré,
» Des vapeurs du sommeil mollement enivré,
» Je vais le déposer et le cacher moi-même,
» Pour qu'il ne trouble point notre heureux stratagême;
» Et toi, pour cette nuit quittant tes traits divins,
» Enfant, ainsi que lui, prends ses traits enfantins;

Occultum inspires ignem, fallasque veneno.

Paret Amor dictis caræ genetricis, et alas
Exuit, et gressu gaudens incedit Iuli.
At Venus Ascanio placidam per membra quietem
Irrigat; et fotum gremio dea tollit in altos
Idaliæ lucos, ubi mollis amaracus illum
Floribus et dulci adspirans complectitur umbrâ.
Jamque ibat, dicto parens, et dona Cupido
Regia portabat Tyriis, duce lætus Achate.
Quum venit, aulæis jam se regina superbis
Aureâ composuit spondâ, mediamque locavit.

Jam pater Æneas et jam Trojana juventus
Conveniunt, stratoque super discumbitur ostro.
Dant famuli manibus lymphas, cereremque canistris
Expediunt, tonsisque ferunt mantelia villis.
Quinquaginta intus famulæ, quibus ordine longo
Cura penum struere, et flammis adolere Penates.

» Et, lorsque dans le feu d'une fête brillante,
» Qu'échauffera du vin la vapeur enivrante,
» Didon va t'imprimer des baisers plein d'ardeur,
» Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur. »

Elle dit: et sans arc, sans carquois et sans aîle,
Fier, et s'applaudissant de sa forme nouvelle,
Il part. Vénus sourit, et, cueillant des pavots,
Verse à son cher Ascagne un paisible repos,
Le berce dans ses bras, l'enlève et le dépose
Sur la verte Idalie, où le myrte, où la rose
D'une haleine odorante exhalant les vapeurs,
L'environnent d'ombrage et le couvrent de fleurs.
Déjà, fier d'accomplir un ordre qui le flatte,
L'Amour poursuit sa route, et, conduit par Achate,
Porte aux enfans de Tyr les présens d'Ilion.
Il arrive: déjà la superbe Didon,
Au milieu de ses grands dont la cour l'environne,
Presse un lit somptueux qu'un dais pompeux couronne.

Énée et les Troyens déjà sont rassemblés;
Sur des tapis de pourpre avec pompe étalés,
Chacun a pris sa place, et leur rang la décide.
Le cristal sur leurs mains verse une onde limpide;
Le jonc tressé gémit sous les dons de Cérès,
Et du lin le plus fin les tissus sont tout prêts.

Centum aliæ, totidemque pares ætate ministri,
Qui dapibus mensas onerent et pocula ponant.
Nec non et Tyrii per limina læta frequentes
Convenere, toris jussi discumbere pictis.
Mirantur dona Æneæ; mirantur Iulum,
Flagrantesque dei vultus, simulataque verba,
Pallamque, et pictum croceo velamen acantho.
Præcipuè infelix, pesti devota futuræ,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo,
Phœnissa; et puero pariter donisque movetur.
Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem,
Reginam petit. Hæc oculis, hæc pectore toto,
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ deus. At memor ille
Matris Acidaliæ paulatim abolere Sychæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jam pridem resides animos desuetaque corda.

A préparer les mets, à réveiller les flammes,
Près des foyers ardens veillent cinquante femmes ;
Cent autres déployant la même activité,
Et cent hommes, pareils en jeunesse, en beauté,
Placent les mets, les vins, les coupes sur la table.
Eux-mêmes appelés par un ordre honorable,
Les nobles Tyriens célèbrent ce grand jour ;
Tous sur des lits brodés, admirent tour à tour
L'air, le regard brillant, les traits du faux Ascagne ;
Sa douce voix, ses dons que la grâce accompagne.
Dévouée aux horreurs de ses funestes feux,
Didon surtout, Didon le dévore des yeux ;
Et, le cœur agité d'un trouble qui l'étonne,
Admire et les présens et celui qui les donne.
Lorsqu'imitant ce fils vainement attendu,
Caressé par Énée, à son cou suspendu,
Du héros abusé par l'image d'Iule,
Il a rassasié la tendresse crédule,
Préparant le poison qui doit brûler son cœur,
Il marche vers la reine, il est déjà vainqueur.
L'imprudente Didon tendrement le caresse,
Le tient sur ses genoux, entre ses bras le presse,
S'enivre de sa vue, hélas! et ne sait pas
Quel redoutable dieu se joue entre ses bras.
Dans cette ame fidèle où vit encore Sichée,
Le perfide, glissant une flamme cachée,

Postquam prima quies epulis, mensæque remotæ,
Crateras magnos statuunt, et vina coronant.
Fit strepitus tectis, vocemque per ampla volutant
Atria: dependent lychni laquearibus aureis
Incensi, et noctem flammis funalia vincunt.
Hìc regina gravem gemmis auroque poposcit,
Implevitque mero, pateram, quam Belus et omnes
A Belo soliti. Tum facta silentia tectis:

Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur,
Hunc lætum Tyriisque diem Trojâque profectis
Esse velis, nostroque hujus meminisse minores:
Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno:
Et vos, o, cœtum, Tyrii, celebrate faventes.
Dixit, et in mensam laticum libavit honorem;
Primaque, libato, summo tenus attigit ore.
Tum Bitiæ dedit increpitans: ille impiger hausit
Spumantem pateram, et pleno se proluit auro:

Par degrés l'en efface; et, par une autre ardeur,
D'un cœur long-temps paisible échauffe la froideur.
Le repas achevé, des guirlandes couronnent
Cent vases où déjà des vins exquis bouillonnent.
La joie alors redouble; on s'anime, et les cris
Roulent en longs éclats sous ces vastes lambris.
De leurs plafonds dorés trente lustres descendent;
Ils s'allument, la nuit cède aux feux qu'ils répandent.
La reine alors demande un riche vase d'or
Que l'éclat des rubis embellissoit encor.
Là, les vins dont les dieux reçoivent les prémices
Dans les banquets sacrés et dans les sacrifices,
Depuis le grand Bélus, son ayeul renommé,
En l'honneur de ses dieux avoient toujours fumé.
Le vase d'or paroît: tous gardent le silence;
Et, la coupe à la main, la reine ainsi commence:
« Auguste protecteur de l'hospitalité!
» Jupiter! que ce jour, à jamais respecté,
» Soit propice aux enfans et de Tyr et de Troie!
» Viens, Junon, viens, Bacchus, source aimable de joie,
» Et vous, ô Tyriens! joignez-vous à mes vœux. »
Elle dit: le nectar coule en l'honneur des dieux.
Didon au même instant de ses lèvres l'effleure;
Bitias le reçoit; on l'excite, et, sur l'heure,
S'abreuvant à longs traits du nectar écumant,
La coupe aux larges bords est vide en un moment.

Pòst, alii proceres. Citharâ crinitus Iopas
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores;
Unde hominum genus, et pecudes; unde imber, et ignes,
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantùm oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Ingeminant plausu Tyrii, Troësque sequuntur.

Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem,
Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa:
Nunc, quibus Auroræ venisset filius armis;
Nunc, quales Diomedis equi; nunc, quantus Achilles.
Immo age, et a primâ dic, hospes, origine nobis
Insidias, inquit, Danaûm, casusque tuorum,

Le vase d'or circule, avec lui l'allégresse.
Iopas prend alors sa harpe enchanteresse;
Chantre, inspiré du ciel, il commence, et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignoit autrefois:
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde,
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux,
Les orages, les feux, le char glacé de l'Ourse,
Et les astres gémeaux qui conduisent sa course,
L'Hyade et ses torrens; dit pourquoi des hivers
Les jours si promptement se plongent dans les mers;
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin, sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantoit l'ordre des cieux et des astres divers;
Et sa noble harmonie imitoit leurs concerts.
On l'admire, il se tait, et recueille avec joie
Les suffrages rivaux de Carthage et de Troie.
La reine cependant par cent et cent discours
De la rapide nuit veut prolonger le cours:
S'enivrant à longs traits d'un poison qu'elle adore,
Elle interroge Énée, et l'interroge encore.
Elle trouve du charme à ses moindres récits:
Et, quand Priam, Hector, Andromaque et son fils
Ont fait couler ses pleurs; quand son ame étonnée,
En connoissant Achille, a frémi pour Énée,

Erroresque tuos; nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.

Des chefs moins renommés veut connoître le nom
Les coursiers de Rhésus, les troupes de Memnon :
« Enfin, je ne veux rien perdre de votre gloire ;
» Reprenez de plus haut cette importante histoire ;
» Contez-moi d'Ilion les terribles assauts,
» Et les pièges des Grecs, et leurs mille vaisseaux,
» Et vos longues erreurs sur la terre et sur l'onde ;
» Car le soleil sept fois a fait le tour du monde,
» Depuis que, poursuivi par un sort odieux,
» Votre noble infortune a fatigué les dieux. »

REMARQUES
SUR LE LIVRE PREMIER.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et, egressus silvis, vicina coëgi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis

PLUSIEURS commentateurs et plusieurs critiques ont paru douter que ces premiers vers appartinssent à Virgile. J'avoue que beaucoup de raisons me déterminent à les lui attribuer. On y trouve l'élégance, la grâce et la justesse philosophique, qui le caractérisent. Un poëte est toujours tenté, en écrivant un ouvrage nouveau, de rappeler le souvenir de ceux qui l'ont précédé, de prouver la flexibilité de son talent par la variété des genres qu'il a traités : or, quoi de plus différent que la modestie ingénue de l'Églogue, l'élégante simplicité des Géorgiques, et la pompe harmonieuse d'un poëme qui a pour objet la naissance, les progrès et les triomphes de la capitale du monde ? Seroit-on bien étonné au-

jourd'hui si l'on trouvoit une édition de *la Henriade* dont le début dît en beaux vers : « Moi, qui jadis élevai un temple » au dieu du goût, qui célébrai la galanterie d'un peuple » ingénieux, voluptueux et volage, qui peignis l'aimable » frivolité et le luxe utile de l'homme du monde, qui ai » fait gémir Zaïre sur la scène ; aujourd'hui, sur un ton plus » élevé,

» Je chante ce héros qui régna sur la France ? »

Encore le génie de Virgile auroit-il une grande supériorité, parce que l'opposition des différens genres y est plus marquée. Enfin, Virgile a pour lui l'autorité d'Orphée, qui, dans le début de son poëme des *Argonautes*, avoit rappelé tous ses poëmes précédens.

Et egressus silvis vicina coëgi

Ce vers sera toujours remarqué par ceux qui lisent les poëtes en philosophes, pour qui une idée est mère d'une autre idée, et qui aiment à saisir les progrès de la vie sociale. C'est au sortir des bois où les hommes dispersés vivoient de quelques fruits sauvages, qu'ils ont rencontré des terres labourables dont le soc s'est emparé. On sait que le mot *arva* vient du mot *arare* : le besoin a produit la culture, la cul-

ture a produit la propriété, et la propriété a fait naître la civilisation.

Ut quamvis avido parerent arva colono.

Ce vers vient encore à l'appui de mon opinion. *Avido* rappelle naturellement ce vers du premier livre des *Géorgiques*.

Illa seges demùm votis respondet avari
Agricolæ,

Parerent ne rappelle pas moins naturellement ce beau vers du même livre :

Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis.

Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma,

Ce vers, qui nous fait passer des douces occupations de l'agriculture, aux scènes terribles des combats, plaît par le contraste des deux hémistiches.

Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Littora. Multùm ille et terris jactatus et alto,
Vi superùm, sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ, etc.

On ne peut rien ajouter à la beauté de cette exposition :

elle est tout ce qu'elle doit être, modeste et complète. Virgile nous promet les aventures d'un héros malheureux; il promet de nous le montrer tout entier, fugitif, voyageur, persécuté sur la terre et sur la mer, guerrier, fondateur d'une ville, législateur, donnant à l'Italie de nouveaux dieux, une nouvelle ville, et préparant le berceau de la capitale du monde. Boileau a donc eu tort de dire que, pour donner beaucoup, il ne promet que peu. Et que pouvoit-on promettre de plus que des aventures, de grands malheurs, de grands exploits, une grande entreprise et la création du peuple-roi? Ce n'est donc pas le peu de chose qu'il promet dont il falloit le louer, mais du ton simple dont il promet de grandes choses. Ajoutez à cela que Virgile, dans cette courte exposition, va au-devant des reproches qu'on auroit pu faire au caractère d'Énée; il est fugitif, mais il l'est par la force irrésistible du destin, *vi superûm*. Ce n'est point sa foiblesse, c'est une loi impérieuse qui l'arrache aux cendres de sa patrie. Il est persécuté par les dieux, mais sans avoir mérité son malheur: les dieux ne font que condescendre à la partialité vindicative de Junon. Il est impossible de ne pas admirer la belle gradation que renferment les derniers vers; on y voit les dieux d'Énée transportés en Italie, sa race mêlée à la race italique, la fondation d'Albe, et Rome enfin.

la superbe Rome, complétant ses grandes destinées : ainsi, la curiosité est déjà éveillée, l'intérêt excité, et la vanité nationale flattée.

A l'égard du style, à travers la simplicité de ce début, on trouve déjà des expressions et des figures poétiques. *Volvere casus* marque bien le cercle renaissant d'aventures et de malheurs dans lequel doivent rouler les destinées du héros. *Memorem iram*, cette colère qui se souvient, est aussi d'une heureuse hardiesse.

Après l'exposition vient l'invocation. L'invocation, dans le poëme épique, a son but bien senti par les gens de goût; elle éveille d'avance l'imagination, et la prépare à écouter avec avidité des faits qui ont besoin, non-seulement pour être exécutés, mais encore pour être contés, du ministère des dieux. Celle de Virgile a son but particulier; il a besoin de la divinité pour être admis dans le secret des dieux : quels motifs avoient pu armer une déesse contre un prince religieux adorateur de sa divinité?

Tantæne animis cœlestibus iræ!

Ce trait mérite une observation particulière. Quelqu'intention qu'ait eu Virgile d'imiter la simplicité d'Homère, on découvre dans un petit nombre de vers quelques teintes phi-

losophiques de son siècle. Le bon Homère se seroit bien gardé de faire une pareille question; il trouvoit tout simple que les dieux eussent des passions : il en avoit besoin pour la marche de son poëme. Des dieux impassibles ne sont point épiques; ils peuvent être imposans, mais non intéressans : ce n'est qu'en les rabaissant jusqu'à lui, que l'homme s'élève vers eux. Les prophêtes même donnent au vrai Dieu la colère et la vengeance. Peut-être Virgile auroit-il dû profiter des avantages de ce merveilleux, sans en faire sentir le ridicule et l'inconséquence. Boileau a imité heureusement ce vers dans l'exorde de son *Lutrin* :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots!

Je saisis cette occasion de dire un mot du poëme héroï-comique, dont on n'a pas assez observé le caractère. Il a le grand avantage de la variété, et souvent le charme de la surprise; il s'élève par moment à la pompe héroïque, pour retomber, par une chûte inattendue, dans le comique du sujet : mais cette chûte doit être inattendue, sans disparates, et c'est là la grande difficulté de ce genre de poëme. Les quatre premiers vers du *Lutrin* en sont un modèle parfait :

Je chante les combats, et ce prélat terrible,
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,

Dans une illustre église, exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Les trois premiers vers sont dignes de l'épopée sérieuse; le quatrième ramène le lecteur étonné au comique du sujet. Cette composition est une sorte d'espiéglerie, si j'ose parler ainsi, et de moquerie continuelle, par laquelle le poëte trompe à la fois et amuse notre curiosité :

Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même.

L'Arioste est le modèle de ce genre d'ouvrage. Cependant, dans un cadre moins étendu, Boileau, pour la perfection du style poétique, me paroît supérieur à l'Arioste et à lui-même; le morceau de la Mollesse est supérieur, pour l'invention et l'exécution, aux plus beaux morceaux de l'Arioste : c'est à la fois le modèle de l'art de louer et de l'art d'écrire.

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, etc.

Cette seconde partie de l'exposition n'est pas faite avec moins d'art. Le poëte y exprime en très-beaux vers les motifs du long ressentiment de Junon, la Vengeance écartant de l'Italie les malheureux Troyens; et la termine admira-

blement par ce vers d'une harmonie et d'une noblesse imposante :

Tantæ molis erat romanam condere gentem!

« Tant dut coûter de peine
» Ce long enfantement de la grandeur romaine! »

Ce vers rappelle puissamment l'attention du lecteur sur les grandes difficultés et les nombreux obstacles qui s'opposoient au grand ouvrage de la fondation de Rome. Par là il relève l'importance de son propre ouvrage, et met l'entreprise du poëte au niveau de celle du héros.

Je me suis un peu plus étendu sur le début de ce poëme, pour montrer au lecteur combien Virgile renferme d'heureuses combinaisons, de convenances dans les idées, de justesse dans l'expression; combien ses beautés sont modestes, et souvent cachées aux yeux inattentifs. Une seconde lecture y découvre toujours un mérite inapperçu à la première. Les bons ouvrages sont ceux qu'on lit avec plaisir; les excellens ouvrages sont ceux qu'on relit avec transport : c'est l'effet de ces physionomies qui, après vous avoir frappé par leur beauté, vous rappellent et vous attachent par des grâces secrettes et par d'heureuses proportions qui avoient échappé au premier coup-d'œil.

Vela dabant læti,

Ce mot est important pour l'effet : « Le malheur s'accroît du bonheur qu'on s'étoit promis. »

Quum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : Mene incepto desistere victam ?

Il est inutile de dire combien cette expression est énergique ; mais le mot *æternum* ne peut convenir qu'à une déesse. En effet, les dieux seuls ont le privilège de concevoir des haines éternelles.

Hæc secum :

Le caractère du discours de la déesse devoit être annoncé avec cette brusque précision.

Mene incepto desistere victam ?

Ce mot ajoute infiniment à l'effet. Que Junon renonce à sa vengeance par lassitude, la consolation est plus facile ; mais y renoncer, parce qu'elle est vaincue, blesse profondément son orgueil.

Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem ? etc.

Que Junon ne puisse exterminer un roi des Troyens, sa fierté doit en être vivement blessée ; mais elle ne demande

qu'à lui fermer l'Italie, et ses efforts sont impuissans : aussi s'irrite-t-elle de l'opposition des Destins. Tout le reste du discours est admirable : il est puisé dans une connoissance profonde du cœur humain ; car le cœur des dieux, quand on le suppose passionné, c'est encore le cœur humain. En opposition avec l'impuissance où elle est de se venger, elle se représente l'éclatante et complète vengeance qu'une déesse inférieure a su tirer des Grecs. Déjà aucun détail n'échappe à ses souvenirs jaloux ; elle aggrave le supplice, elle atténue l'offense. Elle voit Pallas embrasant la flotte des Grecs, les submergeant dans les mers ; saisissant la foudre de son époux, dont elle a osé usurper l'empire ; la lançant du haut des airs : les vaisseaux dispersés, la mer bouleversée ont senti le pouvoir de cette divinité subalterne. Le malheureux Ajax, percé des flèches de la foudre, les revomissant de son flanc sillonné, est emporté dans un tourbillon de flammes, et lancé contre un rocher aigu. Mais, ce qui donne plus de force et de vérité à cette peinture, c'est le mot *ipsa*. Pallas ne confie point sa vengeance à des mains étrangères, c'est elle-même qui se venge, elle-même qui *tonne*. Si l'on doute de la vérité et de la force de ce sentiment, qu'on écoute Hermione disant à Oreste chargé d'immoler Pyrrhus :

Quel plaisir de venger moi-même mon injure !

Après s'être fait un tourment de l'infériorité triomphante de Pallas, elle s'en fait un de sa supériorité humiliée :

Et moi qui marche égale au souverain des cieux.

Qui suis l'égale du souverain des cieux : voilà le mot simple. Combien le mot *marche* est supérieur ! Combien il ajoute à la beauté du vers ! C'est la démarche, en effet, qui caractérise la noblesse des personnages : aussi Virgile dit-il en parlant de Vénus :

Et vera incessu patuit dea.

« Elle marche, et son port révèle une déesse. »

Racine a senti la beauté de cette expression, lorsqu'il fait dire à Mathan :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

. . . . . Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem ?

Ces deux vers expriment vivement le dépit de la fierté humiliée, et de l'orgueil au désespoir. Tout dans ce discours est animé ; chaque mot a son effet : c'est le premier des poëtes faisant parler la première des déesses.

Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris,
Æoliam venit, etc.

La peinture du séjour des Vents est d'une admirable beauté : mouvement, images, harmonie, surtout l'harmonie imitative, y sont prodigués. Suivant que le sujet l'exige, le vers s'arrête ou s'élance. *Æoliam venit.* Cette coupe brusque marque l'arrivée précipitée de Junon chez Éole.

Luctantes ventos tempestatesque sonoras.

On entend, dans ce vers, dans la répétition de la lettre *t*, les efforts réitérés des vents luttant contre leurs chaînes; car, dans l'harmonie imitative, il existe un heureux choix, non-seulement de mots, comme l'a dit Despréaux, mais de lettres, qui frappent fortement ou caressent agréablement l'oreille. J'ai tâché de rendre l'harmonie de ce vers latin par celui-ci, où la même lettre est également répétée :

Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes.

Je me suis efforcé aussi d'imiter, malgré la différence de la langue, la coupe de plusieurs vers, qu'il sembloit impossible de transporter dans la nôtre. D'ailleurs, tout ce morceau qui nous peint les vents soumis à un maître, assujettis à une police rigoureuse, nous plaît, parce qu'il nous rappelle les institutions humaines. En général, les dieux ne nous

plaisent qu'autant qu'ils ressemblent aux hommes : c'est un des premiers charmes des fables antiques.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Virgile, ou de la beauté des peintures, ou de l'éloquence des discours. Celui que Junon adresse à Éole est d'une grande vérité ; il nous présente la grandeur s'humiliant devant le pouvoir subalterne, pour l'engager à servir ses passions : c'est l'humiliation volontaire de l'orgueil ; c'est ce qu'exprime admirablement le mot *supplex*. La superbe Junon, naguère si orgueilleuse, si superbe, devient suppliante ; elle flatte adroitement la vanité du dieu qu'elle implore. Peut-être n'a-t-on jamais fait un plus bel éloge de la beauté, que celui que contiennent ces vers. Junon, la reine des dieux, n'a rien de mieux à promettre à Éole que la jeune Déïopée ; mais Virgile est toujours fidèle aux convenances. Vénus, déesse des amours, auroit pu lui promettre les faveurs passagères d'une belle nymphe ; Junon, déesse de l'hymen, lui promet une union durable avec la belle Déïopée ; elle joint à l'espoir de la jouissance celui des douceurs de la paternité :

> Pulchrâ faciat te prole parentem.

La réponse d'Éole est ce qu'elle doit être, modeste et respectueuse ; mais, dans la pompe emphatique des derniers

vers, on reconnoît l'infériorité enorgueillie par les éloges et par la prière de la reine des dieux :

Tu das epulis accumbere divûm,
Nimborumque facis tempestatumque potentem.

Parmi le grand nombre de descriptions de tempêtes, répandues dans différens poëtes, aucune n'approche de celle de Virgile. Ce qui la distingue principalement, c'est la rapidité, le mouvement, la variété et la vérité des images. Ces sortes de sujets sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils sont plus abondans : il s'agit moins d'inventer que de choisir parmi cette foule d'accidens que présentent le ciel, la terre et la mer. C'est lorsque la nature, dans toute sa majesté ou dans toute sa fureur, présente les plus frappans phénomènes, que les poëtes médiocres, non contens de ces sources fécondes de grandes images et de beaux mouvemens, se précipitent dans la plus extravagante exagération ; et, soit qu'ils peignent un incendie, un ouragan ou une tempête, toute la fureur des élémens ne peut leur suffire.

C'est dans Lucain surtout que cette exagération ridicule est portée le plus loin. Dans la fameuse tempête qui porte César en Épire, non-seulement les planètes sont ébranlées, mais les étoiles fixes sont prêtes à se détacher ; la mer atteint

les nues ; les sommets des montagnes sont abattus ; le pilote ne craint pas d'échouer contre les côtes, mais de se briser contre les plus hauts rochers des monts Acrocérauniens ; la mer de Toscane passe dans la mer Égée, la mer Adriatique dans la mer Ionienne ; et vingt autres exagérations de ce genre. Sans doute les admirateurs de Lucain doivent trouver les peintures de Virgile froides et communes auprès de celle-ci. Ce qui manque surtout à cette description, c'est la rapidité et le mouvement. Tandis que Lucain fait arriver les vents les uns après les autres, comme dans un dénombrement d'armée ; qu'il dit froidement : « C'est toi, Corus, qui le » premier t'élevas de la mer Atlantique, » et qu'il ajoute, plus froidement encore : « Je ne crois pas que le Notus et » le Zéphire soient restés enfermés dans les prisons d'Éo- » lie, etc. » déjà, dans l'impétuosité des vers de Virgile, la montagne s'est renversée sous le sceptre d'Éole, les vents échappés et répandus en tourbillons, se sont déchaînés en mugissant sur la mer, qu'ils bouleversent dans ses plus profonds abîmes. Déjà on entend les cris des matelots et le froissement des câbles, le jour s'est éclipsé, la nuit couvre tout de ses ombres ; on entend dans les mêmes vers le roulement de la foudre et le pétillement répété des éclairs ; toute la nature enfin est conjurée contre les Troyens.

Il n'est pas inutile non plus d'observer avec quelle sagesse Virgile évite de prolonger la description de la tempête, et la partage en deux par le discours pathétique où Énée témoigne un regret si noble et si naturel de n'avoir pas succombé les armes à la main sous les remparts de Troie, au milieu de ses concitoyens. Tout ce qui suit est remarquable par la perfection de l'harmonie imitative.

Il faut le dire à ceux qui doutent encore de l'existence de cette harmonie : c'est surtout à l'aide de cette magie que Virgile a su rendre présens et sensibles tous les objets, tantôt par la rencontre de deux syllabes dont la prononciation péniblement aspirée exprime un effort, comme *illi indignantes*, qui rappelle *illi inter sese* du quatrième livre des *Géorgiques*; tantôt par la rapidité impétueuse des dactyles, comme dans *quă dătă pōrtă rŭūnt;* tantôt par une coupe de vers brusquement interrompue pour marquer une secousse subite, comme dans *impulit in latus*, et plus bas *dat latus ;* tantôt par la répétition d'une lettre dont la prononciation est plus fortement marquée, comme dans *volvunt ad littora fluctus*, mettez *magnos trudunt ad littora fluctus*, l'harmonie s'évanouit, il n'y a plus là de vagues ; tantôt c'est un monosyllabe qui, placé pour ainsi dire au haut du vers, exprime le sommet de la montagne d'eau,

cumulo præruptus aquæ mons. Veut-il exprimer le vaisseau plongé d'un côté dans la mer, de l'autre élevé dans les airs? Une moitié de vers demeure suspendue; l'autre se précipite sur le vers suivant, eomme dans ces admirables vers :

Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit :

Tantôt c'est par la répétition d'un mot qu'il donne au vers plus de mouvement :

Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum.

Mais peut-être doit-on reprocher à Virgile d'avoir employé trois fois cette forme dans le même morceau. A l'égard de ceux qui affeetent de ne pas croire à l'harmonie imitative, je leur dirai : « Venez écouter les grands acteurs, voyez eomment ils eherchent à exprimer cette harmonie, quand elle existe; ou à la eréer, quand elle manque au poëte. Ils précipitent à propos ou ralentissent le jeu, gonflent ou amincissent les sons; leur goût exquis supplée, en quelque sorte, au génie du poëte. »

Avez-vous entendu Lekain prononçant dans les fureurs d'Oreste ee vers fameux?

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Oublioit-il de marquer fortement à l'oreille le sifflement de toutes ces *s* répétées? Pourquoi les poëtes ne chercheroient-ils pas dans la composition, de ces expressions imitatives que les grands acteurs s'efforcent de rendre ou de suppléer dans la déclamation théâtrale?

Je conviens que quelques-unes de ces beautés arrivent d'elles-mêmes dans la chaleur de la composition; mais combien d'autres sont le fruit d'un art exquis, et des plus savantes combinaisons.

Illi īntēr sēsē mūltā vī brācchĭă tōllūnt
In nŭmĕrūm vērsāntquĕ tĕnācī fōrcĭpĕ māssām.

Ces deux vers expriment le travail des Cyclopes; le premier est composé de spondées qui, ne laissant de place qu'au dactyle nécessaire à la mesure, font sentir les efforts des bras soulevant les marteaux; le second, formé du retour régulier du dactyle et du spondée, rend d'une manière admirable le levé et le baissé alternatif des marteaux qui s'élèvent et tombent en cadence.

Attribuez-vous à la chaleur de la verve poëtique ce vers fameux, connu même des enfans, même de ceux qui n'ont pas lu un vers de Virgile, ce vers où il exprime d'une manière si heureuse le galop cadencé du cheval?

Quādrŭpĕdāntĕ pŭtrēm sŏnĭtū quătĭt ūngŭlă cāmpūm.

Je cite ce vers, pour que mon assertion soit sans réplique; mais le poëme entier de l'*Énéide* est plein de ce genre de beautés : le cinquième livre surtout est rempli de ces sortes de combinaisons. J'ose assurer qu'il y a tel morceau où, dans l'espace de vingt lignes, il n'y a pas une coupe de vers, pas un mot, quelquefois pas une syllabe qui ne soit une imitation de l'action par les sons : telle est particulièrement la description du combat des galères. C'est ce mérite éminent, fruit d'une organisation heureuse et d'un travail opiniâtre, qui rendoit cette traduction d'une difficulté incalculable : cent des plus beaux vers d'Ovide et d'Homère lui-même, sont moins effrayans pour le traducteur, parce que ces beautés dépendent du plus ou du moins de ressources qu'on trouve dans une langue peu pittoresque et encore moins musicale.

J'ai cité ailleurs le mot charmant de M. le chevalier de Boufflers. Dans une société où des gens de beaucoup d'esprit nioient l'existence de l'harmonie imitative, je lus pour réponse des vers où j'avois essayé de produire ce genre de beauté, plus rare dans notre langue que dans toute autre : « Il a fait, dit M. de Boufflers, comme le philosophe à qui » l'on nioit le mouvement : il a marché. » J'ai insisté dans cette longue note, sur cette partie essentielle de la poésie

pittoresque, pour préparer le lecteur à remarquer ces beautés dans le cours de l'ouvrage, et à me savoir gré des efforts que j'ai faits pour en transporter quelques-unes dans notre langue ; mais le poëte et son interprête ont travaillé pour un bien petit nombre de lecteurs. Achevons cependant nos observations sur cette description de tempête ; on ne peut rien ajouter à la beauté des vers suivans :

Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit ; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput ; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circùm, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virûm, tabulæque, et Troïa gaza per undas.

Il n'y a là aucune idée recherchée, c'est un des accidens les plus communs des tempêtes que décrit Virgile ; mais avec quelle variété, quelle force dans l'expression, et quelle imitation dans les sons ! La beauté de l'harmonie est peut-être encore supérieure à celle de l'expression. La chûte de la vague et celle du pilote qu'elle précipite dans la mer, sont toutes deux marquées par une coupe de vers brusque et interrompue : *In puppim ferit. Volvitur in caput.* Rien de plus énergique que la peinture de cette vague tournante,

et dans son tourbillon rapide entraînant le vaisseau, qui tout à coup s'enfonce et disparoît dans l'abîme. Les dactyles multipliés expriment admirablement le tournoiement rapide des flots. Le mot *vorat* est surtout d'une heureuse hardiesse. A cette mesure succède avec un goût exquis la lenteur des spondées destinés à peindre l'immensité de la mer. *Apparent rari nantes* est admirablement opposé à *Gurgite vasto.* L'imagination est vivement frappée de ce peu d'hommes épars sur un abîme immense, et ce vers est un des plus admirés de l'*Énéide :* le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est qu'il a fourni l'idée d'un des plus sublimes tableaux du Poussin; et la tempête de Virgile a servi de modèle à la peinture du déluge. Le peintre, en effet, n'a jeté dans l'immense étendue des ondes qu'un petit nombre de personnages, mais tous frappans par l'expression de leur danger: le plus remarquable est une mère tendant son fils à un homme qui a déjà gagné la hauteur d'un rocher. On pourroit mettre au-dessous du tableau du Poussin le vers qui l'a inspiré :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Dans le vers qui suit, le poëte représente avec précision la confusion des débris épars sur la mer; ces mots *Troïa*

gaza rendent l'image plus touchante, parce qu'elle rappelle l'antique opulence des Troyens, et contraste avec leur misère présente. *Per undas* ajoute aussi à la beauté : ces débris avoient échappé aux flammes, ils viennent périr dans les ondes ; rien n'exprime mieux la fatalité qui poursuivoit les compagnons d'Énée : tous les élémens semblent ligués contre eux.

Interea magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis, graviter commotus ; et alto
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.

Une divinité avoit excité la tempête, une divinité devoit l'appaiser ; c'étoit au dieu des mers à la calmer. Le poëte le peint avec toute la majesté convenable ; c'est là qu'on voit l'idée que les anciens se formoient du beau idéal, particulièrement réservé à la peinture des dieux : les passions humaines peuvent affecter leur ame, mais ne doivent pas défigurer leurs traits. Neptune est en courroux, mais son front est calme : voilà comment il faut entendre l'apparente contradiction des mots *commotus* et *placidum caput*. Dans l'Apollon du Belvédère représenté au moment où il vient de percer le serpent Python ; le sculpteur a exprimé, non pas l'ivresse, mais la satisfaction de la victoire. Les artistes

ont suivi le même principe pour les personnages inférieurs aux dieux, mais distingués par leur caractère ou leur dignité. Dans le fameux tableau qui représente l'hostie miraculeuse, l'étonnement est sur tous les visages; le ministre de dieu, lui seul, ne paroît point surpris, le peintre l'a mis dans le secret de la divinité. Laocoon est dévoré par des serpens; au milieu de leurs horribles morsures, sa douleur est noble, et ses traits sont altérés sans être difformes. Enfin le Gladiateur mourant expire noblement et sans convulsions, défaut trop commun dans les compositions modernes. Au reste les savans prétendent que Virgile a emprunté ce portrait de Neptune, d'une médaille antique.

Le discours de Neptune aux vents est d'une grande noblesse, même dans l'ironie qui le termine; le *quos ego* qui exprime si bien la colère retenue, est justement fameux. Racine, qui a quelquefois si bien réussi à transporter dans notre langue les beautés de Virgile, a été moins heureux dans l'imitation qu'il a hasardée de ce beau mouvement, lorsqu'il fait dire par Athalie au grand prêtre Joad:

Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie
Te.... mais du prix qu'on m'offre, il faut me contenter,

Ce monosyllabe muet, rejeté au commencement du se-

cond vers, n'a ni la vivacité, ni l'harmonie imposante du *quos ego* de Virgile.

Sic ait, et dicto citiùs tumida æquora placat, etc.

La rapidité avec laquelle Virgile a peint la tempête, se retrouve dans la peinture du calme renaissant. Les descriptions sont l'écueil de presque tous les jeunes poëtes : ce n'est pas de l'entassement, c'est du choix des images et des détails que résulte la beauté des descriptions. Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer ici ce qui jette les poëtes médiocres dans la prolixité et la diffusion, c'est que ne rencontrant pas d'abord l'image vive, l'expression forte, l'idée propre, si j'ose ainsi parler, et sentant l'insuffisance de chaque trait, ils redoublent de mots et de phrases, et tâchent de racheter la foiblesse par l'abondance. Le grand écrivain, au contraire, saisit d'abord le trait profond et caractéristique, et passe à d'autres objets. Ainsi, dans cette peinture, peu de vers suffisent à rendre les ondes calmées d'un mot, les nuages en fuite, le soleil vainqueur des nuages, les nymphes, les tritons et Neptune lui-même dégageant les vaisseaux.

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto

Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent;

Pour sentir le mérite de la description de ce port, une réflexion est nécessaire, c'est que l'étonnement est une des sources de nos plaisirs. Nous aimons à trouver dans les ouvrages de l'art l'image de la nature, et nous aimons à rencontrer dans la nature ces hasards heureux qui la font ressembler aux ouvrages de l'art. C'est par là que doit plaire au lecteur attentif cette description. On aime à voir ce port commode et sûr, formé par la nature même; on aime le hasard qui, des deux côtés, a placé des rochers correspondans; et, dans la symétrie de ces masses brutes et sauvages, on aime ces voûtes taillées par la nature comme pour servir de palais aux nymphes de la mer; enfin les bancs de pierre vive, également l'ouvrage de la nature : tout cela cause un agréable étonnement, et cette impression est une de celles que la poésie se plaît à produire. C'est avec cette attention, c'est dans cet esprit qu'il faut lire celui de tous les poëtes qui imite le plus habilement ce grand modèle, dont les beautés sont presque toujours un résultat heureux de la connoissance profonde qu'il avoit de ce qui affecte le plus vivement l'i-

magination, et que personne n'a encore égalé dans la beauté du choix et de l'imitation. Ces chefs-d'œuvres sont le résultat de l'instinct qui devine, de l'attention qui découvre, de la méditation qui combine, et du travail qui perfectionne.

Tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbrâ.

Cet amphithéâtre de forêts, balancé par les vents, couronnant ces masses de rochers, et dont l'ombre se projète sur les flots, ajoute beaucoup au pittoresque de cette description.

Unco non alligat anchora morsu.

Ces mots *alligat unco morsu* paroissent offrir d'abord des images disparates; mais, comme la morsure saisit et retient véritablement, il n'y a là que de la hardiesse sans incohérence.

Magno telluris amore

Quiconque a fait sur mer de longues traversées, sent la beauté d'une telle expression, qui rend si bien le desir passionné de la terre, après un long exil sur la mer.

Et sale tabentes artus in littore ponunt.

Quelques médecins se sont autorisés de ces vers, qui ex-

priment l'action des parties salines de l'air sur le corps humain, pour prouver que les anciens, sans faire de longues navigations, n'ignoroient pas la maladie la plus commune des gens de mer, connue sous le nom de *scorbut.*

Ac primùm silici scintillam excudit Achates.

Une des choses qui nous intéressent le plus, ce sont les ressources qu'imagine le besoin excité par la nécessité, soit après les horreurs du naufrage, soit dans l'isolement du désert; c'est ce qui fait le charme de l'admirable roman de Robinson, et une partie de cet intérêt se trouve dans cette courte description. Les Troyens commencent par se procurer le feu : cette idée a quelque chose de philosophique. Cet élément est tellement nécessaire à la vie et aux arts qui la soutiennent ou l'embellissent, qu'à peine on conçoit l'existence de l'homme indépendante de celle du feu. Les détails de cette peinture sont de la plus aimable poésie; on aime à voir l'étincelle reçue à sa naissance dans un lit de feuilles. La nourriture qui l'entretient, et la vivacité avec laquelle on saisit le premier jet de la flamme, c'est ce qu'on trouve dans ces vers charmans :

Ac primùm silici scintillam excudit Achates,
Suscepitque ignem foliis, atque arida circùm
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

On aime à voir combien cette figure est heureuse, et combien elle est heureusement suivie. L'étincelle, au sortir du caillou, est représentée comme un enfant reçu dans un lit, et, pour ainsi dire, dans un berceau de feuilles; elle est bientôt nourrie des alimens qui lui conviennent.

Boileau a heureusement imité ces vers dans son *Lutrin :*

> Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
> Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
> Et, bientôt au brasier d'une mêche enflammée,
> Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Ces deux derniers vers, d'une élégance un peu pénible, ne valent pas la vivacité de ces mots : *rapuitque in fomite flammam.* Ils ont d'ailleurs quelque chose d'obscur dans leur construction, le dernier mot *allumée* se rapportant à ces mots *au brasier,* dont il se trouve trop éloigné. Si on rencontre quelques taches dans un poëte aussi correct que Boileau, alors même qu'il écrit un ouvrage original, et qu'il reste maître de ses idées et de ses expressions, quelle indulgence ne doit-on pas à ceux qui marchent avec toutes les entraves de la traduction?

> Navem in conspectu nullam,

Racine le fils a fort bien dit : « Mettez *nullam in cons-*

» *pectu navem;* cette seule transposition, sans changer un » mot, gâte tout. C'est le cas de dire :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

Tres littore cervos
Prospicit errantes. . . . .
Ductoresque ipsos primùm, capita alta ferentes
Cornibus arboreis, sternit ;

Cette chasse d'Énée a plus d'un mérite. La poursuite de ces cerfs a fourni un beau passage, qui contraste agréablement avec les horreurs du naufrage qu'il vient de décrire. On se plaît à le voir lui-même nourrir les Troyens pressés par la faim ; une sorte de paternité se joint à son autorité, et c'est alors que cette dénomination si souvent répétée, *pater Æneas*, a un véritable sens. *Cornibus arboreis* doit plaire au lecteur un peu physicien ; il retrouve dans les cornes *arboréennes*, qu'on me passe cette expression, l'union souvent remarquée de deux règnes en un. En effet, nos cheveux, nos ongles, sont une véritable végétation ; et les cornes du cerf, tous les ans dépouillées et poussant de nouveaux rejets, sont une végétation plus étonnante encore. Ce qui rapproche d'une manière plus frappante les deux règnes, c'est que certains arbres, comme certains animaux,

dépouillent tous les ans leur peau, tel que le serpent; d'autres leur écorce, tel que le platane. On ne sauroit trop prévenir les jeunes écrivains qu'il n'y a point de belle poésie sans quelque connoissance de la physique; les grands poëtes ont tous été non-seulement naturels, mais naturalistes.

O passi graviora, dabit deus his quoque finem.

Cette courte harangue a toute l'éloquence qui convient aux circonstances. C'est au nom des dangers qu'ils ont bravés, des fatigues qu'ils ont supportées, que leur chef leur recommande la patience et le courage pour des périls et des malheurs nouveaux. On ne veut point perdre le fruit de ses efforts et de ses sacrifices : qui commence des conquêtes veut les achever, c'est un sentiment naturel.

Atque illum tales jactantem pectore curas
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus : etc.

Ces deux discours de Vénus et de Jupiter ont chacun le caractère qui leur convient. L'un est plein de respect filial, d'insinuations adroites, de reproches tendres et affectueux; c'est à la fois la mère d'Énée, la fille de Jupiter, la déesse des amours que l'on entend parler. L'autre est tel qu'il convenoit au souverain des dieux, plein de noblesse et de di-

gnité; il renferme une seconde exposition du sujet qui, dans la bouche de l'arbitre des destinées, est plus imposante qu'elle ne l'eût été dans celle du poëte. Jupiter montre à sa fille Rome dans le lointain, avec toutes les circonstances qui doivent précéder et suivre sa création; et déjà l'imagination s'élance à travers les dangers, les batailles, les évènemens de tout genre qui doivent amener la naissance de la reine du monde.

Claudentur belli portæ : Furor impius intùs, etc.

Cette peinture de la Discorde enchaînée dans le temple de Janus, est de la plus grande beauté. Quiconque a l'oreille sensible, aura remarqué tout ce que les sons et les images ont d'expressif dans ces mots énergiques: *Fremet horridus ore cruento*. Racine le fils en a fait une imitation foible, mais assez élégante :

Il est fermé ce temple, où, par cent nœuds d'airain,
La Discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.

J'ai oublié de remarquer le charme des trois vers qui annoncent le discours de Jupiter. Si Virgile avoit dit seule-

ment : « Jupiter sourit à sa fille, » il eût dit une chose commune ; mais il est admirable quand il dit : « Le père des » hommes et des dieux, avec le doux sourire qui rend la » sérénité au ciel et le calme à la mer, etc. etc. » L'image est à la fois gracieuse et sublime. *Oscula libavit natæ* exprime avec une convenance extrême la pureté du baiser d'un père, effleuré sur la bouche de sa fille.

Cui mater media sese tulit obvia silvâ, etc.

Cette apparition de Vénus à son fils est une fiction pleine d'intérêt et de grâce. Elle est habillée en chasseresse ; cela est convenable, puisque leur entrevue a lieu au milieu d'une forêt. Mais pourquoi Vénus se montre-t-elle déguisée aux yeux de son fils ? Cela vaut la peine d'être discuté. Il semble que les dieux ne doivent se montrer aux hommes, dans tout l'appareil de la divinité, que pour leur donner des ordres : ainsi, lorsqu'Énée est près d'immoler Hélène, protégée par Vénus, cette déesse lui apparoît,

Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des Immortels charmés elle éblouit les yeux.

Cela devoit être. Il s'agissoit, dans ce moment, d'arrêter la fureur, et d'en imposer à la violence de ses transports. Mais

ici il s'agit seulement de calmer les inquiétudes d'Énée sur la nature des lieux où il a été jeté par la tempête, et sur le caractère de leurs habitans. Tout ce qui est voilé et mystérieux plaît à l'imagination; et la situation de deux personnages, dont l'un entretient l'autre sans le reconnoître, est toujours piquante, et cet intérêt s'accroît en raison de l'intimité des rapports qu'ils ont ensemble. Le déguisement et le costume de Vénus est peint avec une grande élégance, et a de plus l'avantage de conserver au peintre et au poëte le costume des vierges de Sparte et des amazones de Thrace.

Tum Venus : Haud equidem tali me dignor honore : etc.

Le récit de Vénus étoit nécessaire pour instruire Énée de toutes les particularités qu'il doit savoir avant d'arriver à Carthage; le récit des aventures de Didon est rapide, animé et quelquefois pathétique. Il se termine heureusement par ce trait vif et précis: *Dux femina facti.*

Dixit, et avertens roseâ cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere ;

Ici, Virgile a rassemblé les traits les plus caractéristiques de la divinité; mais les plus distincts sont la majesté, l'éclat

de la figure, le parfum qui s'exhale sur ses traces, la noblesse de son long vêtement flottant avec dignité jusque sous ses pieds, et surtout sa démarche.

Et vera incessu patuit dea.

C'est ainsi que le poëte, dans le cinquième livre, fait remarquer cette démarche divine, *Divino incessu ;* c'est ainsi qu'il fait dire à Junon : *Ast ego, quæ divûm incedo regina.*

Fénélon dit, en parlant de la poésie, qu'elle ressemble à ces divinités fabuleuses qui paroissent glisser dans l'air, plutôt que marcher sur la terre.

At Venus obscuro gradientes aëre sæpsit,
Et multo nebulæ circùm dea fudit amictu ; etc.

Ceux qui ont prétendu que le poëme épique peut se passer du merveilleux, n'ont pas senti qu'ils lui ôtoient ses plus riches ressources. Sans le secours du merveilleux, le courroux de Junon n'auroit point poussé les Troyens à Carthage ; Énée n'auroit point raconté ses aventures à Didon, et nous aurions perdu le magnifique récit de l'embrasement de Troie, le plus beau peut-être de l'*Énéide ;* nous aurions également perdu l'inimitable peinture des amours de Didon

et d'Énée, qui a servi de modèle à tous ceux qui ont depuis peint la passion de l'amour. Sans l'aide du merveilleux, Énée seroit arrivé au palais de Didon comme un aventurier, exposé à des mépris et aux insultes d'un peuple ombrageux et féroce. La fiction du nuage dont Vénus l'environne, prépare heureusement son apparition subite et presque théâtrale, aux yeux des Tyriens et de la reine de Carthage. Virgile n'ignoroit pas que la surprise et l'étonnement sont un des ressorts les plus puissans de l'épopée.

Jāmque ăscēndēbānt cōllēm quī plūrĭmŭs ūrbi
Immĭnĕt,

Les oreilles sensibles à l'harmonie imitative remarqueront les sons aspirés et la lenteur des spondées qui expriment la peine avec laquelle Énée gravit la colline. Les voyelles dans ces vers rencontrent heureusement les voyelles : le mot *imminet* est renvoyé avec goût au commencement du second vers, et marque parfaitement le faîte de la colline d'où Énée apperçoit les pompes naissantes de Carthage. La description qu'en fait le poëte est admirable, en ce que, dans un petit nombre de vers, elle renferme tous les travaux d'une ville nouvellement fondée, la construction des portes, la longueur pavée des rues populeuses et bruyantes, l'emplacement des

maisons des particuliers ; ensuite les édifices publics, l'établissement d'un sénat, le creusement des ports : c'est à Carthage surtout que convient ce dernier trait. Enfin, après les monumens utiles et les monumens du luxe nécessaire à un grand peuple, Virgile n'a pas oublié le lieu destiné à la pompe des représentations théâtrales ; et alors ses vers prennent le ton de noblesse et de majesté qui convient au sujet :

Immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Qualis apes æstate novâ per florea rura, etc.

Cette comparaison, où Virgile s'est répété lui-même, n'a rien de bien original ; mais elle a de la grâce et de la justesse. Aucune partie du règne animal n'a plus de droits que les établissemens et la police des abeilles, d'être comparée à la police et aux travaux d'une grande ville ; la comparaison auroit eu plus de justesse et plus de grâce encore, si, au lieu d'un roi, les abeilles de Virgile reconnoissoient une reine.

O fortunati, quorum jam mœnia surgunt !

Rien de plus touchant et de plus naturel que le sentiment exprimé dans ce vers admirable. Énée doit aussi bâtir une

ville ; mais, par quelle longue attente, quels sanglans combats ce bonheur doit être acheté ! Il faut conquérir jusqu'au sol où doit s'élever cette cité future. Dans une pareille situation, qu'il est naturel de s'écrier, à l'aspect de Carthage naissante :

Peuple heureux, qui déjà vois naître tes murailles !

Voltaire a mis le même sentiment dans la bouche de Henri IV, lorsqu'à la vue du bonheur dont jouissent les Anglais, et dont les Français, déchirés par la guerre civile, sont encore si éloignés, il fait dire à son héros :

Quand pourront les Français
Réunir, comme vous, l'abondance et la paix ?

Ce vers en rappelle un non moins charmant de la première églogue de Virgile. Mélibée, chassé du patrimoine de ses pères, dit à un vieillard conservé dans la possession de son domaine :

Fortunate senex ! ergo tua rura manebunt !

Fénélon disoit : « Malheur à celui qui peut lire ce vers » sans verser quelques larmes ! » C'est que personne n'étoit

plus digne que Fénélon de sentir et d'admirer Virgile, avec lequel son génie et plus encore son cœur ont une si heureuse ressemblance.

> ...... Videt iliacas ex ordine pugnas
> Bellaque jam famâ totum vulgata per orbem, etc.

Quelque fidèle imitateur que Virgile ait été d'Homère, voici un de ces passages qui n'appartiennent qu'à lui et à son siècle : cette idée, sans être recherchée, est pourtant trop ingénieuse pour le siècle d'Homère; et quiconque a comparé les deux poëtes, s'en appercevra d'abord. J'ai déjà dit qu'Énée ne devoit point arriver à Carthage comme un homme ordinaire; son arrivée devoit être préparée, ainsi que l'accueil de Didon. Déjà Mercure avoit été envoyé par Jupiter, pour disposer en faveur du héros fugitif Didon et ses sujets. Voilà qui est tout à fait dans le goût d'Homère; mais ces tableaux, où sont peintes les infortunes célèbres des Troyens, où le héros lui-même se reconnoît au milieu des plus vaillans guerriers de Troie, voilà, je pense, une imagination qui n'appartient qu'à un siècle plus ingénieux et plus poli. Ce morceau me paroît le plus agréable et le plus intéressant de ce premier livre. Parmi les tableaux que Virgile suppose tracés sur les murs du temple, les plus tou-

chans me semblent être celui du jeune Troïle, renversé de son char, tenant encore les rênes, et traînant sur la terre sa chevelure souillée de poussière; celui du malheureux Priam, tendant au fier Achille ses mains désarmées, et lui redemandant le corps sanglant de son fils.

Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit, etc.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la beauté des discours suivans. Les esprits les moins attentifs distingueront aisément dans celui d'Ilionée, la gravité de son âge, la douce insinuation d'une éloquence également touchante et majestueuse, la fierté du malheur, et un souvenir modeste de l'antique splendeur de Troie. La réponse de Didon est pleine de douceur et de dignité. Lorsqu'on sait d'avance dans quels malheurs doit la précipiter l'arrivée du prince troyen à Carthage, on ne peut lire sans intérêt ces vers, où son cœur, imprévoyant de sa destinée, exprime le desir de le voir, de l'accueillir dans ses États. Le lecteur jouit aussi dans le discours d'Ilionée, du plaisir que doivent causer à Énée, encore invisible dans son nuage, les expressions d'intérêt et de tendresse des Troyens pour leur prince. Il est inutile de dire combien l'apparition subite d'Énée est heu-

reusement préparée, combien l'effet en est frappant, et pour les Troyens et pour Didon elle-même. La peinture des charmes dont Vénus en ce moment rehausse sa beauté naturelle, est d'une admirable poésie.

Lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflârat honores.

Toutes ces images sont d'une hardiesse heureuse.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce vers est justement célèbre; il exprime parfaitement une vérité sentie par les belles ames, que le malheur est l'école de la sensibilité. Plusieurs poëtes l'ont imité, plus ou moins heureusement, Voltaire, le premier, dit:

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?

M. Dubelloy:

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

M. Lemierre, parlant à un homme sans pitié:

Malheureux! tu n'as donc jamais versé des larmes?

Mais aucun de ces imitateurs n'a rendu le mot philoso-

phique, le mot véritablement essentiel, *disco*, qui exprime si bien, que la pitié, comme je l'ai dit, se forme à l'école de l'adversité; aussi ai-je traduit ainsi ce vers digne de la belle ame de Virgile :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

At domus interior regali splendida luxu
Instruitur, etc.

La peinture de la magnificence royale de Didon auroit fourni à un poëte de mauvais goût une page entière. Virgile est fidèle à sa précision ordinaire; mais on reconnoît toujours son talent pour relever les plus petits détails. Dans l'intérêt qu'il donne à l'argenterie, placée sur les buffets du lieu du festin, c'est moins le prix du métal, et même la beauté du travail qui en fait le prix, que la représentation des ayeux de Didon, et la suite glorieuse de leurs exploits, depuis leur origine jusqu'à la ruine de Carthage.

At Cytherea novas artes, nova pectore versat
Consilia; etc.

Ce stratagême de Vénus, ce déguisement de l'Amour, empruntant les traits d'Ascagne pour séduire Didon en faveur d'Énée, est, sans contredit, une des plus heureuses

inventions de Virgile. Indépendamment de ce qu'il entre comme moyen dans l'action, l'idée en est pleine de grâce.

Un poëte d'un goût moins sévère auroit prodigué les détails et les descriptions ; il auroit peint les bosquets d'Idalie, la cour de Vénus ; il auroit peint Ascagne endormi, les Amours s'approchant légèrement et d'un pas suspendu du lit de fleurs où ce bel enfant repose, l'éventant doucement de leurs ailes, faisant tomber sur lui une pluie de roses, le prenant pour un de leurs frères, comme Énée prend l'Amour pour son fils, épiant le moment de son réveil pour l'admettre à leurs jeux ; il auroit peint l'étonnement d'Ascagne à son réveil, son ravissement à l'aspect de ces lieux enchantés, enfin son inquiétude filiale, et ses tendres accens redemandant son père. Mais Virgile court à l'évènement, il n'a pas même marqué le moment où Ascagne prend sa place à la cour de Didon et dans les bras de son père ; tous ces détails auroient embarrassé le poëte, sous le rapport de la vraisemblance, et alongé inutilement la narration. Une foule de vers heureux distingue ce morceau ; rien de plus agréable, comme image et comme sentiment, que ces deux vers :

Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem, etc.

La peinture d'Ascagne, endormi dans les bosquets d'Ida-

lie, est d'une mollesse délicieuse. On ne peut trop remarquer non plus quelle énergique volupté, si je puis parler ainsi, règne dans la peinture de la cour de Didon et des impressions brûlantes de l'Amour assis sur ses genoux; le dernier trait cause une espèce d'effroi :

Insidat quantus miseræ deus.

J'ai oublié de remarquer le goût que Virgile a mis dans le choix des présens destinés à Didon : c'est le voile d'Hélène, et le sceptre d'Ilione, l'aînée des filles de Priam; c'est-à-dire, l'ornement de la beauté, et le symbole de la puissance. Peut-être, je le dis avec toute la circonspection que l'on doit mettre à critiquer un grand homme, peut-être auroit-il pu mettre plus d'imagination et de poésie dans la description du festin que donne au prince troyen la reine de Carthage. Un des plus beaux morceaux de Lucain, est la description de la fête que Cléopâtre donne à César. S'il est vrai que Virgile ait péché par trop de sobriété, Lucain, à son ordinaire, est tombé dans la profusion des peintures; mais ce morceau, parfaitement traduit par M. de Laharpe, est plein de poésie. Du reste, cette fête se termine d'une manière véritablement solemnelle, par les hymnes du poëte Iopas, chantant sur sa lyre les lois éternelles de la nature.

Ce premier livre marche rapidement ; les discours y sont fréquens, mais nécessaires à l'exposition ; la peinture de la tempête excitée par Éole, appaisée par Neptune, et les tableaux où Énée reconnoît la peinture des malheurs de Troie ; l'Amour, empruntant les traits d'Ascagne, et préparant, assis sur les genoux de Didon, la passion malheureuse dont bientôt elle sera la proie, sont, sans contredit, ce que ce livre offre de plus remarquable, soit pour l'invention, soit pour l'exécution.

ARGUMENT.

ÉNÉE *fait à Didon le récit de la dernière journée de Troie. Affoiblis par une longue guerre, et désespérant de pouvoir prendre la ville par la force, les Grecs ont recours à un stratagême; ils feignent de lever le siège, et de s'en retourner, mais ils se retirent seulement derrière l'île de Ténédos. Ils avoient laissé dans leur camp un cheval de bois d'une grandeur monstrueuse, où ils avoient enfermé les plus déterminés de leurs soldats. Le discours artificieux d'un Grec resté dans le camp, séduit le peuple. Cet imposteur leur expose le prétendu motif pour lequel les Grecs ont construit le colosse : c'est, leur dit-il, une offrande qu'ils font à Pallas, pour appaiser cette déesse. Le sort de Laocoon, qui avoit lancé une javeline contre les flancs du cheval, et que deux serpens dévorent avec ses deux enfans, en préseuce de tout le peuple Troyen, achève de persuader que ce cheval est un monument religieux. Pour le faire entrer dans leur ville, ils abattent un pan de leurs murailles, et le placent dans leur citadelle. Pen-*

dant la nuit, tandis que les Troyens étoient ensevelis dans le sommeil, les Grecs partent de Ténédos, débarquent leurs troupes, et pénètrent dans la ville par la brêche que l'entrée du cheval avoit occasionnée. Sinon va ouvrir les flancs du cheval, et en fait sortir les guerriers qu'il receloit. Pendant que les Grecs mettent tout à feu et à sang dans la ville, Hector apparoît en songe à Enée; il lui apprend que l'ennemi a pris la ville, et il l'exhorte à en sortir. Enée veut mourir les armes à la main; et, à la tête de quelques Troyens, il va attaquer les Grecs. Il vole au secours de Priam assiégé dans son palais par Pyrrhus, qui massacre tout ce qui s'offre à son bras. Enée voyant qu'il n'y a plus aucune espérance, se retire dans sa maison, pour sauver son père, sa femme et son fils. Ayant remis les statues de ses dieux entre les mains d'Anchise, il le charge sur ses épaules, et traverse la ville, se retirant sur le mont Ida. Les Grecs l'ayant poursuivi, il perd sa femme; s'appercevant de son absence, il retourne la chercher; son ombre lui apparoît, et lui dit que Cybèle la retient dans la Phrygie. Alors il va retrouver les compagnons de sa fuite, dont le nombre s'est augmenté.

ÆNEIS.

LIBER SECUNDUS.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant:
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto:

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai; quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. Quis, talia fando,
Myrmidonum, Dolópumve, aut duri miles Ulyxi,
Temperet a lacrymis? Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos:
Sed, si tantus amor casus cognoscere nostros,
Et breviter Trojæ supremum audire laborem,
Quamquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam. Fracti bello, fatisque repulsi,
Ductores Danaûm, tot jam labentibus annis,
Instar montis equum, divinâ Pallàdis arte,

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DEUXIÈME.

On se tait, on attend dans un profond silence,
Alors, environné d'une assemblée immense,
De la couche élevée où siège le héros,
Il s'adresse à Didon, et commence en ces mots:
« Reine! de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et rouvrir à vos yeux la source de nos larmes?
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas! et la victime?....
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux!
Hélas! en écoutant ces récits douloureux,
D'Ulysse, de Pyrrhus, auteurs de nos alarmes,
Quel barbare soldat ne répandroit des larmes!....
La nuit tombe; et déjà les célestes flambeaux,
Penchant vers leur déclin, invitent au repos.
Mais, si de nos malheurs vous exigez l'histoire,
S'il faut en rappeler l'affligeante mémoire,
Quoiqu'au seul souvenir de ces scènes d'horreur
Mon cœur épouvanté recule de terreur,

Ædificant, sectâque intexunt abiete costas:
Votum pro reditu simulant; ea fama vagatur.
Huc delecta virûm sortiti corpora furtim
Includunt cæco lateri, penitùsque cavernas
Ingentes, uterumque, armato milite complent.

Est in conspectu Tenedos, notissima famâ
Insula, dives opum, Priami dum regna manebant;
Nunc tantùm sinus, et statio malè fida carinis:
Huc se provecti deserto in littore condunt.
Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas.
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu:
Panduntur portæ, juvat ire, et Dorica castra,
Desertosque videre locos, littusque relictum.
Hîc Dolopum manus, hîc sævus tendebat Achilles;
Classibus hîc locus; hîc acie certare solebant.
Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ,
Et molem mirantur equi: primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.

J'obéis. Rebutés par dix ans de batailles,
Las de languir sans fruit au pied de nos murailles,
Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais, avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice:
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disoient-ils, pour un retour heureux.
On le croit. Cependant, en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.

Une île, Ténédos est son antique nom,
S'élève au sein des mers, à l'aspect d'Ilion.
Avant nos longs malheurs, qui sont tombés sur elle,
Son port fut florissant; mais sa rade infidèle
N'offre plus qu'un abri peu propice au nocher.
Là, sur des bords déserts les Grecs vont se cacher.
Nous les croyons partis; sur les liquides plaines,
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes:
Enfin nous respirons; enfin, après dix ans,
Ilion d'un long deuil affranchit ses enfans.
Le libre citoyen ouvre toutes ses portes,
Vole aux lieux où des Grecs ont campé les cohortes.
On aime à voir ces champs témoins de nos revers,
Ces camps abandonnés, ces rivages déserts.
De cent fameux combats on recherche la trace:
Ici le fier Pyrrhus signaloit son audace;

At Capys, et quorum melior sententia menti,
Aut pelago Danaûm insidias suspectaque dona
Præcipitare jubent, subjectisve urere flammis;
Aut terebrare cavas uteri et tentare latebras.

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.
Primus ibi ante omnes, magnâ comitante catervâ,
Laocoon ardens summâ decurrit ab arce;
Et procul: O miseri, quæ tanta insania, cives?
Creditis avectos hostes? aut ulla putatis
Dona carere dolis Danaûm? sic notus Ulyxes?
Aut hoc inclusi ligno occultantur Achivi;
Aut hæc in nostros fabricata est machina muros,
Inspectura domos, venturaque desuper urbi;
Aut aliquis latet error: equo ne credite, Teucri.
Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.
Sic fatus, validis ingentem viribus hastam

Là le fils de Thétis rangeoit ses bataillons;
Ici c'étoit leur flotte, et là leurs pavillons.
Plusieurs, pressés autour de ce colosse énorme,
Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme.
Thymète le premier, soit lâche trahison,
Soit qu'ainsi l'ordonnât le destin d'Ilion,
Des Grecs favorisant la perfide entreprise,
Dans nos murs aussitôt prétend qu'on l'introduise.
Mais les plus éclairés se défiant des Grecs,
Veulent que, sans tarder, ces présens trop suspects
Soient livrés à la flamme, ou plongés dans les ondes,
Ou qu'on en fouille au moins les cavités profondes.
Le peuple partagé s'échauffe en longs débats,
Quand, de la citadelle arrivant à grands pas,
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,
De loin s'écrie : « O Troie! ô ville malheureuse!
» Citoyens insensés, dit-il, que faites-vous!
» Croyez-vous qu'en effet les Grecs soient loin de nous?
» Que même leurs présens soient exempts d'artifice?
» Ignorez-vous leur fourbe? Ignorez-vous Ulysse?
» Ou les Grecs sont cachés dans ces vastes contours;
» Ou ce colosse altier, qui domine nos tours,
» Vient observer Pergame; ou l'affreuse machine
» De nos murs imprudens médite la ruine.
» Craignez les Grecs, craignez leurs présens désastreux:
» Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux. »

In latus inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit: stetit illa tremens, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedêre cavernæ.
Et, si fata deûm, si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas fœdare latebras:
Trojaque, nunc stares; Priamique arx alta, maneres.

Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ; qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis,
Obtulerat, fidens animi, atque in utrumque paratus,
Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti.
Undique visendi studio Trojana juventus
Circumfusa ruit, certantque illudere capto.
Accipe nunc Danaûm insidias; et crimine ab uno
Disce omnes.
Namque ut conspectu in medio, turbatus, inermis,
Constitit, atque oculis Phrygia agmina circumspexit:
Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere? aut quid jam misero mihi denique restat,

A ces mots, saisissant sa javeline immense,
De son bras vigoureux avec force il la lance :
Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant;
La masse est ébranlée, et, dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans les flancs entr'ouverts du colosse odieux
Nous aurions étouffé les fléaux près d'éclore;
Et toi, chère Ilion, je te verrois encore!

Cependant, vers le roi quelques bergers troyens
Traînoient un inconnu tout chargé de liens,
Qui, pour servir des Grecs le fatal stratagême,
Exprès entre leurs mains s'étoit jeté lui-même.
Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
A tromper les Troyens, ou recevoir la mort.
Pour le voir, l'insulter, d'une ardente jeunesse
La haine curieuse autour de lui s'empresse.
Mais écoutez le piège inventé contre nous,
Et qu'un Grec vous apprenne à les connoître tous.
Seul, désarmé, d'abord sur cette foule immense
Son timide regard se promène en silence;
Tout à coup il s'écrie : « O sort! ô désespoir!
» Quelles mers, quels pays voudront me recevoir?
» La Grèce me poursuit, et, par ma mort certaine,
» Les Troyens furieux vont assouvir leur haine. »

Cui neque apud Danaos usquam locus, et super ipsi
Dardanidæ infensi pœnas cum sanguine poscunt?
Quo gemitu conversi animi, compressus et omnis
Impetus: hortamur fari, quo sanguine cretus,
Quidve ferat memoret, quæ sit fiducia capto.
[Ille hæc, depositâ tandem formidine, fatur:]
Cuncta equidem tibi, rex, fuerit quodcumque, fatebor
Vera, inquit: neque me Argolicâ de gente negabo;
Hoc primùm: nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.
Fando aliquod, si fortè tuas pervenit ad aures
Belidæ nomen Palamedis, et inclyta famâ
Gloria; quem falsâ sub proditione Pelasgi
Insontem, infando indicio, quia bella vetabat,
Demisere neci; nunc cassum lumine lugent:
Illi me comitem, et consanguinitate propinquum,
Pauper in arma pater primis huc misit ab annis.
Dum stabat regno incolumis, regumque vigebat
Conciliis, et nos aliquod nomenque decusque
Gessimus: invidiâ postquam pellacis Ulyxi
(Haud ignota loquor) superis concessit ab oris,
Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam,

Cette plaintive voix, ces accens de douleurs
Étonnent les esprits, amollissent les cœurs;
On demande son nom, son état, sa naissance,
Et quels droits il apporte à notre confiance.
Le perfide poursuit avec sécurité:
« Grand roi, vous apprendrez la simple vérité.
» D'abord, je l'avoûrai, ma patrie est la Grèce:
» De nier mon pays je n'ai point la foiblesse;
» Le sort peut, sur Sinon déployant sa rigueur,
» Le rendre malheureux, mais non pas imposteur.
» Palamède: à ce nom ma douleur se réveille,
» Et quelquefois, sans doute, il frappa votre oreille;
» Cent fois la renommée a redit ses exploits:
» Seul contre cette guerre il éleva la voix;
» Faussement accusé d'une trame secrète,
» Il périt, et la Grèce aujourd'hui le regrette.
» Ne pouvant me laisser ni grandeurs, ni trésors,
» Sous ce guerrier fameux, né du sang dont je sors,
» Mon père m'envoya chercher, dès mon jeune âge,
» La gloire des combats et le prix du courage.
» Tant qu'au parti des Grecs il prêta son appui,
» Tant que nos étendards triomphèrent sous lui,
» Un peu de son éclat rejaillit sur ma vie.
» Quand le perfide Ulysse eut, à sa lâche envie,
» Vous ne l'ignorez pas, immolé ce héros,
» En silence d'abord pleurant ses noirs complots,

Et casum insontis mecum indignabar amici.
Nec tacui demens; et me, fors si qua tulisset,
Si patrios umquam remeassem victor ad Argos,
Promisi ultorem; et verbis odia aspera movi.
Hinc mihi prima mali labes, hinc semper Ulyxes
Criminibus terrere novis; hinc spargere voces
In vulgum ambiguas, et quærere conscius arma.
Nec requievit enim, donec Calchante ministro.....
Sed quid ego hæc autem nequidquam ingrata revolvo?
Quidve moror? Si omnes uno ordine habetis Achivos,
Idque audire sat est, jam dudum sumite poenas.
Hoc Ithacus velit, et magno mercentur Atridæ.

Tum verò ardemus scitari et quærere causas,
Ignari scelerum tantorum artisque Pelasgæ.
Prosequitur pavitans, et ficto pectore fatur:
Sæpè fugam Danai Trojâ cupiere relictâ
Moliri, et longo fessi discedere bello.
Fecissentque utinam! Sæpè illos aspera ponti
Interclusit hiems, et terruit Auster euntes.
Præcipuè, quum jam hic trabibus contextus acernis

» Pleurant de mon ami la triste destinée,
» Je traînois dans le deuil ma vie infortunée.
» Mais bientôt mon courroux, par d'imprudens éclats,
» Irrita contre moi l'auteur de son trépas;
» Je jurai, si le ciel secondoit ma furie,
» Si je rentrois vainqueur au sein de ma patrie,
» Je jurai de venger mon malheureux ami.
» De-là tous mes malheurs : dès-lors, souple ennemi,
» Ulysse contre moi chercha partout des armes,
» Répandit les soupçons, éveilla les alarmes,
» Et, pour se délivrer d'un reproche importun,
» Crut qu'un premier forfait en vouloit encore un;
» En un mot, il fit tant, qu'appuyé du grand-prêtre.....
» Mais pourquoi ces récits qui vous lassent peut-être?
» Troyens, si tous les Grecs sont égaux à vos yeux,
» Que tardez-vous? versez le sang d'un malheureux.
» Quel plaisir pour Ulysse et pour les fiers Atrides! »
Alors, renouvelant nos questions avides,
Ignorant l'art affreux que cachoient ses discours,
Long-temps nous le pressons d'en poursuivre le cours.
Avec un feint effroi, qui coloroit son piège,
Le perfide poursuit : « Les Grecs, las d'un long siège,
» Souvent ont voulu fuir ces remparts ennemis.
» Hélas! et plût aux cieux que mon sort l'eût permis!
» Mais, ou le vent contraire, ou l'affreuse tempête,
» Souvent retint leur flotte à partir déjà prête;

Staret equus, toto sonuerunt æthere nimbi.
Suspensi Eurypylum scitatum oracula Phœbi
Mittimus, isque adytis hæc tristia dicta reportat:
Sanguine placastis ventos et virgine cæsâ,
Quum primùm Iliacas, Danai, venistis ad oras;
Sanguine quærendi reditus, animâque litandum
Argolicâ. Vulgi quæ vox ut venit ad aures,
Obstupuere animi, gelidusque per ima cucurrit
Ossa tremor; cui fata parent, quem poscat Apollo.
Hìc Ithacus vatem magno Calchanta tumultu
Protrahit in medios; quæ sint ea numina divûm
Flagitat: et mihi jam multi crudele canebant
Artificis scelus, et taciti ventura videbant.
Bis quinos silet ille dies, tectusque recusat
Prodere voce suâ quemquam, aut opponere morti.
Vix tandem magnis Ithaci clamoribus actus,
Compositò rumpit vocem, et me destinat aræ.
Assensere omnes; et quæ sibi quisque timebat
Unius in miseri exitium conversa tulere.
Jamque dies infanda aderat: mihi sacra parari,
Et salsæ fruges, et circum tempora vittæ.
Eripui, fateor, leto me, et vincula rupi;

» Surtout depuis le jour qu'élevée en ces lieux,
» Cette masse de bois eut étonné vos yeux,
» Tout le ciel retentit des éclats de la foudre.
» Dans ces extrémités, incertains que résoudre,
» Tremblans, nous envoyons interroger Délos,
» Et l'oracle effrayant répondit en ces mots:
— « Par le sang d'une vierge offerte en sacrifice,
» La Grèce à son départ obtint un vent propice.
» Il faut encor du sang; et d'un Grec, à son tour,
» La mort doit de sa flotte acheter le retour..... »
« A peine on a connu la sentence effrayante,
» Dans le camp consterné tout frémit d'épouvante.
» Quel est le malheureux que l'on doit immoler?
» Que demande Apollon, et quel sang doit couler?
» Au milieu des terreurs dont notre âme est troublée,
» Le roi d'Ithaque, aux yeux de la Grèce assemblée,
» Traîne à grand bruit Calchas, et ses cris odieux
» Le pressent de nommer la victime des dieux.
» Déjà, lisant de loin dans son ame cruelle,
» Mes amis m'annonçoient ma sentence mortelle.
» Calchas se tait dix jours, sa pitié ne veut pas
» Révéler la victime et dicter son trépas.
» Mais enfin, tourmenté par les clameurs d'Ulysse,
» D'accord avec le traître, il résout mon supplice.
» L'arrêt fut applaudi; ce qu'il craignoit pour soi,
» Chacun avec plaisir le vit tomber sur moi.

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulvâ
Delitui, dum vela, darent si fortè, dedissent.
Nec mihi jam patriam antiquam spes ulla videndi,
Nec dulces natos, exoptatumque parentem;
Quos illi fors ad pœnas ob nostra reposcent
Effugia; et culpam hanc miserorum morte piabunt.
Quod te, per superos et conscia numina veri,
Per, si qua est quæ restet adhuc mortalibus usquam
Intemerata fides, oro, miserere laborum
Tantorum, miserere animi non digna ferentis.

His lacrymis vitam damus, et miserescimus ultro.
Ipse viro primus manicas atque arcta levari
Vincla jubet Priamus; dictisque ita fatur amicis:
Quisquis es, amissos hinc jam obliviscere Graios;
Noster eris; mihique hæc edissere vera roganti.
Quò molem hanc immanis equi statuêre? quis auctor?
Quidve petunt? quæ relligio? aut quæ machina belli?
Dixerat. Ille, dolis instructus et arte Pelasgâ,
Sustulit exutas vinclis ad sidera palmas:

» Le jour fatal arrive, et ma mort étoit prête;
» Déjà des saints bandeaux on entouroit ma tête,
» Déjà brilloit le fer. Je l'avoûrai, Troyens,
» J'échappai de l'autel; je brisai mes liens;
» Et, caché dans les joncs d'un fangeux marécage,
» J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
» Malheureux que je suis! jamais mes tristes yeux
» Ne reverront ces champs qu'habitoient mes ayeux,
» Ni mes tendres enfans, ni le meilleur des pères.
» Que dis-je? hélas! peut-être, ô comble de misères!
» Ils expîront ma fuite, et leur malheureux sang
» Teindra ce fer cruel qui dut percer mon flanc.
» Grand roi! prenez pitié de mon destin funeste;
» Par les dieux immortels, par la foi que j'atteste,
» Plaignez mon innocence, épargnez mes malheurs! »
Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. Le roi lui-même ordonne
Qu'on détache ses fers: « Captif, on te pardonne,
» Sois libre, lui dit-il d'un ton plein de douceur;
» Oublie ici les Grecs et leur vaine fureur:
» Nous t'adoptons. Et toi, réponds sans artifice:
» Pourquoi de ce cheval l'étonnant édifice?
» Dis quel en est le but, quel en est l'inventeur?
» Est-ce un hommage aux dieux? est-ce un piège trompeur?
» Qu'en devons-nous penser, et que devons-nous craindre? »
Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre,

Vos, æterni ignes, et non violabile vestrum
Testor numen, ait; vos, aræ, ensesque nefandi,
Quos fugi; vittæque deûm, quas hostia gessi:
Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura,
Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,
Si qua tegunt: teneor patriæ nec legibus ullis.
Tu modò promissis maneas, servataque serves
Troja fidem, si vera feram, si magna rependam.

Omnis spes Danaûm, et cœpti fiducia belli,
Palladis auxiliis semper stetit. Impius ex quo
Tydides sed enim, scelerumque inventor Ulyxes,
Fatale aggressi sacrato avellere templo
Palladium, cæsis summæ custodibus arcis,
Corripuere sacram effigiem, manibusque cruentis
Virgineas ausi divæ contingere vittas;
Ex illo fluere ac retro sublapsa referri
Spes Danaûm, fractæ vires, aversa deæ mens.
Nec dubiis ea signa dedit Tritonia monstris:
Vix positum castris simulacrum, arsere coruscæ
Luminibus flammæ arrectis, salsusque per artus
Sudor iit; terque ipsa solo (mirabile dictu)
Emicuit, parmamque ferens hastamque trementem.

Levant au ciel ses bras remis en liberté :
« Chaste Vesta ! dit-il, sainte divinité !
» Sacrés bandeaux ! autels parés pour mon supplice !
» Fer que j'ai vu briller pour l'affreux sacrifice !
» Je vous atteste ici, qu'infidèle envers moi,
» Mon pays pour toujours a dégagé ma foi ;
» Que je puis rompre enfin le serment qui m'enchaîne,
» Révéler ses secrets, et lui vouer ma haine.
» Mais vous, si je vous sers, ô généreux Troyens !
» Si je sauve vos jours, qu'on épargne les miens !....
» De Minerve long-temps la puissance céleste
» Favorisa les Grecs ; mais, du moment funeste
» Qu'Ulysse, de forfaits détestable inventeur,
» Que le fils de Tydée, affreux profanateur,
» Osèrent, à travers la garde massacrée,
» Enlever sur l'autel son image sacrée,
» Et que leur bras sanglant, d'un sacrilège affront
» Souilla les saints bandeaux qui couronnent son front,
» Dès-lors plus de succès, plus d'espoir : la déesse
» A son triste destin abandonna la Grèce.
» Plus d'un signe certain signala son courroux :
» Son simulacre à peine est placé parmi nous,
» Que dans ses yeux pétille une flamme brillante ;
» De tout son corps dégoutte une sueur sanglante ;
» Et, secouant sa lance et son noir bouclier,
» Trois fois elle bondit sous son casque guerrier.

Extemplo tentanda fugâ canit æquora Calchas,
Nec posse Argolicis exscindi Pergama telis,
Omina ni repetant Argis, numenque reducant
Quod pelago et curvis secum avexere carinis.
Et nunc, quòd patrias vento petiere Mycenas,
Arma deosque parant comites; pelagoque remenso
Improvisi aderunt: ita digerit omina Calchas.
Hanc, pro Palladio, moniti, pro numine læso,
Effigiem statuêre, nefas quæ triste piaret.
Hanc tamen immensam Calchas attollere molem
Roboribus textis, cœloque educere, jussit,
Ne recipi portis aut duci in mœnia possit,
Neu populum antiquâ sub relligione tueri:
Nam si vestra manus violasset dona Minervæ,
Tum magnum exitium (quod dî priùs omen in ipsum
Convertant) Priami imperio Phrygibusque futurum;
Sin manibus vestris vestram ascendisset in urbem,
Ultro Asiam magno Pelopea ad mœnia bello
Venturam, et nostros ea fata manere nepotes.

Talibus insidiis, perjurique arte Sinonis,
Credita res; captique dolis lacrymisque coactis,

» Calchas veut qu'aussitôt la voile se deploie :
» Tous nos traits impuissans s'émousseront sur Troie,
» Si, dans les murs d'Argos revolant sur les eaux,
» Les Grecs ne vont chercher des augures nouveaux.
» Ils sont partis, sans doute ; et, sous d'autres auspices,
» Bientôt accompagnés de leurs dieux plus propices,
» Vous les verrez soudain reparoître à vos yeux :
» Ainsi s'est expliqué l'interprête des dieux.
» Cependant, de Pallas, pour remplacer l'image,
» Surtout pour expier leur sacrilège outrage,
» Ils ont à la déesse offert ce nouveau don.
» Sa masse vous surprend ; mais ils craignent, dit-on,
» Si dans les murs de Troie on pouvoit l'introduire,
» Que son appui sacré ne sauvât votre empire,
» De Pallas à vos murs ne rendît la faveur ;
» Car, si quelqu'un de vous, d'un bras profanateur,
» Attentoit sur ce don offert à la déesse,
» Bientôt, assouvissant sa fureur vengeresse....
» (Dieux puissans, sur les Grecs détournez son courroux !)
» D'épouvantables maux éclateroient sur vous.
» Mais, si vos murs s'ouvroient à ce don tutélaire,
» Sur nous-mêmes dès-lors renvoyant sa colère,
» Vous dompteriez la Grèce, et votre empire heureux
» S'étendroit à jamais sur nos derniers neveux. »
Ainsi, par les discours de ce monstre perfide,
Nous nous laissons séduire ; et ce peuple intrépide,

Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ.
Hìc aliud majus miseris multòque tremendum
Objicitur magis, atque improvida pectora turbat.
Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
(Horresco referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt;
Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque
Sanguineæ exsuperant undas; pars cetera pontum
Ponè legit, sinuantque immensa volumine terga.
Fit sonitus, spumante salo; jamque arva tenebant;
Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
Diffugimus visu exsangues. Illi agmine certo
Laocoonta petunt; et primùm parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Pòst, ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; et jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum

Que, ni mille vaisseaux, ni cent mille ennemis,
Ni dix ans de combats n'avoient encor soumis,
Qui d'Achille lui-même avoit bravé les armes,
Est vaincu par la ruse, et dompté par les larmes.
Dans ce même moment, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur !) s'alongent sur les flots ;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux,
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers ;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre ; et leur corps tortueux
D'abord, vers ses deux fils, en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.

Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos,
Perfusus sanie vittas atroque veneno;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit:
Quales mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur.

Tum verò tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor; et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt, sacrum qui cuspide robur
Læserit, et tergo sceleratam intorserit hastam.
Ducendum ad sedes simulacrum, orandaque divæ
Numina, conclamant.

Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent,
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé ;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlemens horribles.
Tel, d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau, de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire.... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne ; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

A peine on a connu la mort de la victime,
Tout frémit d'épouvante : on dit « que de son crime
» Le coupable a reçu le juste châtiment,
» Lui, dont la main osa, sur un saint monument,
» Lancer un fer impie, et d'un bras sacrilège
» Souiller d'un don divin l'auguste privilège ;

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis: pueri circùm innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.
Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
O patria! o divûm domus Ilium! et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm! quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedêre.
Instamus tamen immemores, cæcique furore,
Et monstrum infelix sacratâ sistimus arce.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, dei jussu non umquam credita Teucris.
Nos delubra deûm miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festâ velamus fronde per urbem.

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox,
Involvens umbrâ magnâ terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos: fusi per mœnia Teucri
Conticuere; sopor fessos complectitur artus.
Et jam Argiva phalanx instructis navibus ibat

» Il faut fléchir Pallas, il faut offrir des vœux,
» Et conduire en nos murs ce colosse pompeux. »
Recelant dans son sein l'appareil des batailles,
La masse énorme avance et franchit nos murailles;
Un chœur nombreux d'enfans en chantant la conduit,
Et se plaît à toucher les cables qu'elle suit.
Elle entre enfin, elle entre en menaçant la ville.
O Troie! ô ma patrie! ô vénérable asile!
Murs peuplés de héros! murs bâtis par les dieux!
Quatre fois près d'entrer, le colosse odieux
S'arrête; quatre fois on entend un bruit d'armes.
Cependant, ô délire! on poursuit sans alarmes,
Et dans nos murs enfin, par un zèle insensé,
L'auteur de leur ruine en triomphe est placé.
C'est peu : pour mieux encore assurer sa victoire,
Cassandre, qu'Apollon nous défendoit de croire,
Rend des oracles vains que l'on n'écoute pas;
Et nous, nous malheureux qu'attendoit le trépas,
Nous rendions grâce aux dieux; et notre aveugle joie
Faisoit fumer l'encens dans les temples de Troie.
  Et cependant le ciel, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour;
Déjà, du haut des cieux jetant ses crêpes sombres
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Sur le vaste Océan elle tombe, et ses mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,

A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ
Littora nota petens, flammas quum regia puppis
Extulerat, fatisque deûm defensus iniquis
Inclusos utero Danaos et pinea furtim
Laxat claustra Sinon: illos patefactus ad auras
Reddit equus; lætique cavo se robore promunt
Thessandrus Sthenelusque duces, et dirus Ulyxes,
Demissum lapsi per funem, Acamasque, Thoasque,
Pelidesque Neoptolemus, primusque Machaon,
Et Menelaüs, et ipse doli fabricator Epeüs.
Invadunt urbem somno vinoque sepultam:
Cæduntur vigiles; portisque patentibus omnes
Accipiunt socios, atque agmina conscia jungunt.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono divûm gratissima serpit.
In somnis ecce ante oculos mæstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus;

Et la terre, et le ciel, et les Grecs, et leur trame.
Un silence profond règne au loin dans Pergame:
Tout dort. De Ténédos les Grecs partent sans bruit,
La lune en leur faveur laisse régner la nuit,
L'onde nous les ramène, et la torche fatale
A fait briller ses feux sur la poupe royale.
A ce signal, ce Grec, que le ciel en courroux,
Qu'une folle pitié protégea contre nous,
Aux Grecs impatiens ouvre enfin la barrière.
Dans l'ombre de la nuit la machine guerrière
Rend cet affreux dépôt, et de son vaste sein
S'échappe avec transport un formidable essaim.
Déjà, de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un cable Ulysse avec Thessandre;
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sthénélus, d'Atride et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagême.
Ils s'emparent de Troie; et les vapeurs du vin,
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes,
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.
On étoit au moment où Morphée à nos cœurs
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déjà, d'un doux repos je savourois les charmes,
Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,

Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.
Hei mihi, qualis erat! quantùm mutatus ab illo
Hectore qui redit exuvias indutus Achilli,
Vel Danaûm Phrygios jaculatus puppibus ignes!
Squalentem barbam, et concretos sanguine crines,
Vulneraque illa gerens quæ circum plurima muros
Accepit patrios. Ultro flens ipse videbar
Compellare virum, et mæstas expromere voces:
O lux Dardaniæ! spes o fidissima Teucrûm!
Quæ tantæ tenuere moræ? quibus Hector ab oris
Exspectate venis? ut te post multa tuorum
Funera, post varios hominumque urbisque labores,
Defessi adspicimus! quæ causa indigna serenos
Fœdavit vultus? aut cur hæc vulnera cerno?
Ille nihil; nec me quærentem vana moratur;
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens:
Heu! fuge, nate deâ, teque his, ait, eripe flammis:
Hostis habet muros; ruit alto a culmine Troja.
Sat patriæ Priamoque datum. Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.
Sacra suosque tibi commendat Troja Penates:

Pâle, et tel qu'autrefois sur la terre étendu,
Au char d'un fier vainqueur tristement suspendu,
Hélas! et sous les tours de Troie épouvantée
Il marquoit de son front l'arêne ensanglantée.
Dieux! qu'il m'attendrissoit! qu'Hector ressembloit peu
A ce terrible Hector qui, dans leur flotte en feu,
Poussoit des ennemis les cohortes tremblantes,
Ou d'Achille emportoit les dépouilles fumantes!
Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux,
Le sang noir et glacé qui colloit ses cheveux,
Ses pieds qu'avoient gonflés, par l'excès des tortures,
Les liens dont le cuir traversoit leurs blessures,
Son sein encor percé des honorables coups
Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous:
Tout de ses longs malheurs m'offroit l'image affreuse.
Et moi, je lui disois d'une voix douloureuse:
« O vous! l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
» Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens?
» Que nous avons souffert de votre longue absence!
» Que nous avons d'Hector imploré la présence! »
Il ne me répond rien. Puis, d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir : « Fuis, dit-il, sauve-toi;
» Sauve-toi, fils des Dieux, contre nous tout conspire:
» Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
» Tout espoir est perdu; fuis: tes vaillantes mains
» Ont fait assez pour Troie, assez pour nos destins.

Hos cape fatorum comites; his mœnia quære,
Magna pererrato statues quæ denique ponto.
Sic ait; et manibus vittas, Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Diverso interea miscentur mœnia luctu;
Et magis atque magis, quamquam secreta parentis
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit,
Clarescunt sonitus, armorumque ingruit horror.
Excutior somno, et summi fastigia tecti
Ascensu supero, atque arrectis auribus adsto:
In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas; stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.
Tum verò manifesta fides, Danaûmque patescunt
Insidiæ: jam Deiphobi dedit ampla ruinam,

» Notre règne est fini, notre heure est arrivée;
» Si Troie avoit pu l'être, Hector l'auroit sauvée :
» Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
» Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux,
» Du triomphe des Grecs épargne leur l'insulte :
» Ilion te remet le dépôt de leur culte.
» Cherche-leur un asile, et qu'au-delà des mers
» Leur nouvelle cité commande à l'univers! »
Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire
De la chaste Vesta l'image tutélaire,
Et les feux immortels, et le bandeau sacré.
Cependant Ilion au carnage est livré,
Déjà le bruit affreux (quoique loin de la ville
Mon père eut sa demeure au fond d'un bois tranquille)
De moment en moment me frappe de plus près.
Ce fracas me réveille : au faîte du palais
Je cours, vole, et de loin prête une oreille avide.
Tel, au sein des moissons, quand la flamme rapide
Au gré des vents s'élance; ou, lorsqu'à gros bouillons
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un torrent en grondant précipite ses ondes,
Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé :
Alors Sinon, les Grecs, et leurs perfides trames,
Tout est connu. Déjà dans des torrens de flammes

Vulcano superante, domus; jam proximus ardet
Ucalegon; Sigea igni freta lata relucent.
Exoritur clamorque virûm clangorque tubarum.
Arma amens capio; nec sat rationis in armis;
Sed glomerare manum bello, et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi: furor iraque mentem
Præcipitant; pulchrumque mori succurrit in armis.

Ecce autem telis Panthus elapsus Achivûm,
Panthus Othryades, arcis Phœbique sacerdos,
Sacra manu, victosque deos, parvumque nepotem,
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendit.
Quo res summa loco, Panthu? quam prendimus arcem?
Vix ea fatus eram, gemitu quum talia reddit:
Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ: fuimus Troës; fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum; ferus omnia Jupiter Argos
Transtulit: incensâ Danai dominantur in urbe.
Arduus armatos mediis in mœnibus adstans
Fundit equus; victorque Sinon incendia miscet
Insultans: portis alii bipatentibus adsunt,
Millia quot magnis umquam venêre Mycenis,

Déiphobe à grand bruit voit son palais crouler,
Vers les palais voisins le vent les fait rouler,
Et leur lumière affreuse éclaire au loin la plage :
Les cris de la fureur et le bruit du carnage
Se mêlent dans les airs aux accens du clairon.
N'écoutant que ma rage, et sourd à la raison,
« Aux armes, mes amis, sauvons la citadelle! »
A ces mots, rassemblant une troupe fidèle,
J'y vole; la fureur précipite mes pas,
Et je ne cherche plus qu'un glorieux trépas.
Tout à coup d'Apollon je vois le saint ministre,
Tout pâle des horreurs de cette nuit sinistre,
Portant ses dieux vaincus, traînant son petit-fils,
Échapper à grands pas au fer des ennemis.
« Eh bien! sage Panthé, Pergame existe-t-elle,
» M'écriai-je? Peut-on sauver la citadelle?
» N'avons-nous plus d'espoir? » Le vieillard, à ces mots,
De son cœur oppressé poussant de longs sanglots :
« Il est, il est venu ce jour épouvantable,
» Ce jour de nos grandeurs le terme inévitable:
» Ilion, les Troyens, tout est anéanti.
» De Jupiter sur nous le bras appesanti
» Livre aux enfans d'Argos leur malheureuse proie:
» Sinon vainqueur insulte aux désastres de Troie.
» Triomphant au milieu de nos murs enflammés,
» Un monstre affreux vomit des bataillons armés;

Obsedere alii telis angusta viarum
Oppositi : stat ferri acies mucrone corusco
Stricta, parata neci : vix primi prœlia tentant
Portarum vigiles, et cæco marte resistunt.

Talibus Othryadæ dictis et numine divûm
In flammas et in arma feror, quò tristis Erinnys,
Quò fremitus vocat, et sublatus ad æthera clamor.
Addunt se socios Rhipeus et maximus armis
Iphitus; oblati per lunam, Hypanisque Dymasque;
Et lateri agglomerant nostro; juvenisque Coroebus
Mygdonides : illis ad Trojam fortè diebus
Venerat, insano Cassandræ incensus amore;
Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat;
Infelix, qui non sponsæ præcepta furentis
Audierit.
Quos ubi confertos audere in prœlia vidi,
Incipio super his : Juvenes, fortissima frustra
Pectora, si vobis audentem extrema cupido

» Et, tandis que ses flancs enfantent leurs cohortes,
» Des milliers d'ennemis se pressant sous nos portes,
» Fondent sur nos remparts à flots plus débordés
» Qu'ils n'ont jamais paru dans nos champs inondés.
» Les uns courent au loin répandre le carnage;
» D'autres, le fer en main, gardent chaque passage.
» L'affreux tranchant du glaive, et la pointe des dards,
» Prêts à donner la mort, brillent de toutes parts;
» Et de gardes tremblans à peine un petit nombre
» Se défend au hasard et résiste dans l'ombre. »

Il dit : et la fureur enflamme mes esprits;
Je m'élance à travers le feu, le sang, les cris,
Partout où la vengeance, où mon aveugle rage
Et d'horribles clameurs appellent mon courage.
Aux clartés de la lune accourent sur mes pas,
Et le sage Rhipée, et le vaillant Dymas,
Hypanis qu'enflammoit une ardente jeunesse,
Iphite encor bouillant en sa mâle vieillesse,
Et le jeune Corèbe enfin, qui, dans ce jour,
Pour Cassandre brûlant d'un trop funeste amour,
Venoit briguer sa main dans les champs de la gloire,
Hélas! et comme nous refusa de la croire.
Voyant le noble feu qui brûle dans leur sein :
« Cœurs généreux, hélas! et généreux en vain,
» Vous le voyez : la flamme en tous lieux se déploie;
» Comme nous asservis, les foibles dieux de Troie,

Certa sequi, quæ sit rebus fortuna videtis:
Excessere omnes, adytis arisque relictis,
Dî quibus imperium hoc steterat: succurritis urbi
Incensæ: moriamur, et in media arma ruamus:
Una salus victis nullam sperare salutem.
Sic animis juvenum furor additus. Inde, lupi ceu
Raptores, atrâ in nebulâ, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis, per tela, per hostes,
Vadimus haud dubiam in mortem; mediæque tenemus
Urbis iter: nox atra cavâ circumvolat umbrâ.
Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare labores?
Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos;
Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et relligiosa deorum
Limina. Nec soli poenas dant sanguine Teucri;
Quondam etiam victis redit in præcordia virtus:
Victoresque cadunt Danai: crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago.
Primus se, Danaûm magnâ comitante catervâ,
Androgeus offert nobis, socia agmina credens

» De leurs temples brûlans ont quitté les autels.
» Les dieux nous ont trahis ; et nous, foibles mortels,
» Nous secourons des murs qu'ils ne purent défendre !
» Qu'importe, amis ! mourons dans nos remparts en cendre,
» Mourons le fer en main, voilà notre devoir :
» Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir. »
Ce peu de mots à peine a redoublé leur rage.
Soudain, tels que dans l'ombre, avides de ravage,
Court de loups dévorans un affreux bataillon,
Qu'irrite de la faim le pressant aiguillon,
Et que les fruits affreux de leur amour sauvage
Attendent dans la nuit, altérés de carnage :
Au centre de la ville, au plus fort des combats,
Nous volons à la gloire, ou plutôt au trépas.
Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses :
Nuit effroyable ! Hélas ! de ces scènes affreuses
Qui pourroit retracer les tragiques horreurs !
Quels yeux pour ce désastre auroient assez de pleurs !
Tu tombes, ô cité si long-temps florissante,
De tant de nations souveraine puissante !
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
Et des temples sacrés le seuil religieux.
Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance,
La fureur quelquefois ranime sa vaillance :
Tour à tour on éprouve, on répand la terreur ;
On fuit, et l'on poursuit ; on tombe, on est vainqueur ;

Inscius; atque ultro verbis compellat amicis:
Festinate, viri; nam quæ tam sera moratur
Segnities? alii rapiunt incensa feruntque
Pergama; vos celsis nunc primùm a navibus itis!
Dixit, et extemplo (neque enim responsa dabantur
Fida satis) sensit medios delapsus in hostes.
Obstupuit, retroque pedem cum voce repressit.
Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidusque repentè refugit,
Attollentem iras, et cærula colla tumentem:
Haud secus Androgeus visu tremefactus abibat.
Irruimus, densis et circumfundimur armis;
Ignarosque loci passim et formidine captos
Sternimus; adspirat primo fortuna labori.
Atque hîc successu exsultans animisque Corœbus,
O socii, quà prima, inquit, fortuna salutis
Monstrat iter, quàque ostendit se dextra, sequamur.
Mutemus clypeos, Danaûmque insignia nobis
Aptemus: dolus, an virtus, quis in hoste requirat?
Arma dabunt ipsi. Sic fatus, deinde comantem
Androgei galeam clypeique insigne decorum
Induitur, laterique Argivum accommodat ensem.

Partout des pleurs, du sang, des hurlemens terribles,
Et la mort qui renaît sous cent formes horribles!
Dans l'ombre de la nuit, un célèbre guerrier,
Androgée, à nos coups vient s'offrir le premier.
Un corps nombreux le suit, il s'avance à leur tête,
Et, nous croyant des Grecs: « Amis, qui vous arrête?
» Déjà nos compagnons, au pillage animés,
» Emportent d'Ilion les débris enflammés,
» Et vous, de vos vaisseaux vous descendez à peine! »
Il dit: de nos guerriers la réponse incertaine
Aussitôt nous décèle. Instruit de son erreur,
Il se tait et recule. Et, tel qu'un voyageur
Qui sur un long serpent roulé dans son asile,
Appuie un pied pesant, soudain d'un saut agile
Fuit le reptile affreux, qui, de terre élancé,
S'alonge, et marche à lui fièrement courroucé:
Tel ce Grec devant nous recule d'épouvante.
Mais en vain il veut fuir: sur sa troupe tremblante
Les armes à la main nous fondons en fureur;
L'ignorance des lieux, leur ténébreuse horreur,
La surprise, l'effroi, tout enfin nous les livre.
Corèbe triomphant, que le succès enivre:
« Amis, le ciel sourit à ce premier effort,
» Marchons dans le sentier que nous montre le sort:
» Que ce triomphe heureux nous en assure d'autres!
» Pour les armes des Grecs dépouillons-nous des nôtres;

Hoc Rhipeus, hoc ipse Dymas, omnisque juventus
Læta facit, spoliis se quisque recentibus armat.
Vadimus immixti Danais, haud numine nostro;
Multaque per cæcam congressi prœlia noctem
Conserimus; multos Danaûm demittimus Orco.
Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
Fida petunt; pars ingentem formidine turpi
Scandunt rursus equum, et notâ conduntur in alvo.
Heu! nihil invitis fas quemquam fidere divis.
Ecce trahebatur passis Priameïa virgo
Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ,
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra;
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.
Non tulit hanc speciem furiatâ mente Corœbus,
Et sese medium injecit periturus in agmen.
Consequimur cuncti, et densis incurrimus armis.
Hîc primùm ex alto delubri culmine telis
Nostrorum obruimur, oriturque miserrima cædes,
Armorum facie et Graiarum errore jubarum.
Tum Danai, gemitu atque ereptæ virginis irâ,
Undique collecti invadunt; acerrimus Ajax,
Et gemini Atridæ, Dolopumque exercitus omnis.

» Avec leurs propres traits perçons nos ennemis:
» Dans de pressans dangers l'artifice est permis.
» Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse;
» Eux-mêmes ont trompé, leur fourbe est notre excuse. »
Il dit, donne l'exemple, et sur son bras guerrier
D'Androgée expirant charge le bouclier,
Saisit de ce héros l'épée étincelante,
De son casque embelli d'une aigrette flottante
Pare son front superbe; et chacun l'imitant,
Du fruit de ses exploits se revêt à l'instant.
De ces armes couverts, sous un sinistre augure,
Nous nous mêlons aux Grecs, et dans la nuit obscure
Par une heureuse erreur nous triomphons d'abord;
Une foule de Grecs descend au sombre bord:
D'autres gagnent la mer, et, d'une course agile,
Volent à leurs vaisseaux demander un asile,
Ou vers l'affreux cheval courent épouvantés,
Et rentrent dans les flancs qui les avoient portés.
Mais, hélas! sans les dieux, quel bonheur est durable!
O douleur! de nos rois la fille vénérable,
Cette vierge sacrée, et si chère à Pallas,
Cassandre échevelée, et par d'affreux soldats
Traînée indignement du fond du sanctuaire,
Levoit au ciel ses yeux enflammés de colère;
Ses yeux.... Des fers, hélas! chargeoient ses foibles mains!
A peine il apperçoit ces soldats inhumains,

Adversi rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis; stridunt silvæ; sævitque tridenti
Spumeus atque imo Nereus ciet æquora fundo.
Illi etiam, si quos obscurâ nocte per umbram
Fudimus insidiis, totâque agitavimus urbe,
Apparent, primi clypeos mentitaque tela
Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.
Ilicet obruimur numero: primusque Corœbus,
Penelei destrâ, divæ armipotentis ad aram
Procumbit; cadit et Rhipeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui:
Dîs aliter visum. Pereunt Hypanisque, Dymasque
Confixi a sociis: nec te tua plurima, Panthu,
Labentem pietas nec Apollinis infula texit.
Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaûm; et, si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu. Divellimur inde,
Iphitus et Pelias mecum, quorum Iphitus ævo
Jam gravior, Pelias et vulnere tardus Ulyxi:
Protinùs ad sedes Priami clamore vocati.

Une horrible fureur de Corèbe s'empare,
Il s'élance au milieu de la foule barbare.
Nous volons sur ses pas; mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs ignorant les Troyens,
Du temple de Pallas lancent sur notre tête
D'une grêle de traits l'effroyable tempête.
Bientôt, pour ressaisir la fille de nos rois,
Accourent en fureur tous les Grecs à la fois,
Et le fougueux Ajax, et l'un et l'autre Atride,
Et des Thessaliens l'escadron intrépide.
Tels, quand des vents rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,
Le rapide Zéphir, l'Autan plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune en courroux bouleverse les mers :
Ceux mêmes qu'au milieu de la nuit ténébreuse
Emporta devant nous une fuite honteuse,
Reparoissent soudain, brûlant de se venger,
Remarquent notre accent à leur langue étranger,
Et, de nos compagnons reconnoissant l'armure,
De leur déguisement découvrent l'imposture.
Le nombre nous accable, et, le premier, hélas !
Corèbe tombe mort aux autels de Pallas ;
Il tombe en défendant le jeune objet qu'il aime.
Rhipée à ses côtés tombe égorgé de même,

Hîc vero ingentem pugnam, ceu cetera nusquam
Bella forent, nulli totâ morerentur in urbe :
Sic Martem indomitum, Danaosque ad tecta ruentes
Cernimus, obsessumque actâ testudine limen.
Hærent parietibus scalæ, postesque sub ipsos
Nituntur gradibus; clypeosque ad tela sinistris
Protecti objiciunt, prensant fastigia dextris.
Dardanidæ contrà turres ac tecta domorum
Culmina convellunt; his se, quandò ultima cernunt,
Extremâ jam in morte parant defendere telis :
Auratasque trabes, veterum decora alta parentum,
Devolvunt : alii strictis mucronibus imas
Obsedere fores; has servant agmine denso.
Instaurati animi regis succurrere tectis,
Auxilioque levare viros, vimque addere victis.

Rhipée, hélas! si juste et si chéri des siens!
Mais le ciel le confond dans l'arrêt des Troyens.
De leurs amis trompés, malheureuses victimes,
Hypanis et Dymas tombent aux noirs abîmes.
Et toi, Panthée! et toi, ton vêtement divin
Et tes propres vertus te protègent en vain!
O vous, cendres de Troie! et vous, flammes funestes!
Qui de mon Ilion dévorâtes les restes,
Je vous atteste ici, qu'affrontant les combats,
Malgré moi le Destin me sauva du trépas;
Et, si les dieux cruels n'eussent sauvé ma vie,
Que j'avois mérité qu'elle me fût ravie.
Le flux impétueux de ces chocs meurtriers
Avec moi de la foule emporte deux guerriers,
Iphite, de qui l'âge enchaîne la vaillance,
Et Pélias, qu'Ulysse a blessé de sa lance.
Tout à coup par des cris, dans l'ombre redoublés,
Au palais de Priam nous sommes appelés.
C'est là que nous trouvons le plus affreux carnage;
Là, vous diriez que Mars a concentré sa rage,
Et qu'auprès de ces lieux Troie entière est en paix.
Le toit de la tortue assiège le palais;
On voit le long des murs les échelles dressées;
Sur les degrés sanglans les cohortes pressées,
Aux fronts des chapiteaux, aux sommets des piliers,
Montent, et, d'une main tenant leurs boucliers,

Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, infelix quà se, dum regna manebant,
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat.
Evado ad summi fastigia culminis, unde
Tela manu miseri jactabant irrita Teucri.
Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis, unde omnis Troja videri,
Et Danaûm solitæ naves, et Achaïa castra,
Aggressi ferro circùm, quà summa labantes
Juncturas tabulata dabant, convellimus altis

Des traits retentissans repoussent la tempête;
De l'autre, du palais ils saisissent le faîte.
Les Troyens cependant veulent vendre leurs jours;
D'un dernièr désespoir misérable secours!
De leurs toits démolis, de leurs tours embrasées,
Ils combattent des Grecs les troupes écrasées,
Roulent ces lambris d'or, ces riches ornemens,
De leurs antiques rois augustes monumens.
Plus bas, le fer en main, d'intrépides cohortes
Se pressent en-dedans, et protègent les portes.
Ma fureur se réveille en ces momens d'effroi;
Je vole à leur secours, au secours de mon roi.
Derrière le palais, il étoit une issue,
Une porte, des Grecs encore inapperçue;
Et deux chemins secrets, de ces grands bâtimens
Réunissoient entr'eux les longs compartimens.
En des temps plus heureux, c'étoit par cette porte
Qu'Andromaque, souvent sans pompe, sans escorte,
Se rendoit vers Priam, et, plus souvent encor,
Menoit à ses ayeux le jeune fils d'Hector.
Par là je monte au faîte, où des mains languissantes
Perdoient contre les Grecs des flèches impuissantes.
La fureur me conseille un moyen plus affreux:
Une tour, dont le front s'élevoit jusqu'aux cieux,
Placée au bord du comble, y sembloit suspendue;
De là, de Troie entière on voyoit l'étendue,

Sedibus, impulimusque. Ea lapsa repentè ruinam
Cum sonitu trahit, et Danaûm super agmina latè
Incidit: ast alii subeunt: nec saxa, nec ullum
Telorum interea cessat genus.

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus
Exsultat, telis et luce coruscus ahenâ.
Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,
Frigida sub terrâ tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Unà ingens Periphas, et equorum agitator Achillis
Armiger Automedon, unà omnis Scyria pubes,
Succedunt tecto, et flammas ad culmina jactant.
Ipse inter primos correptâ dura bipenni

Les pavillons des Grecs et leurs mille vaisseaux :
Au pied de cette tour ils pressoient leurs assauts.
Aux endroits mal unis, où sa tremblante masse
De nos communs efforts favorisoit l'audace,
Par des leviers de fer attaquant ce grand corps,
On l'ébranle à l'entour avec de longs efforts :
Tout à coup on le pousse; et cette masse horrible,
Déployant à grand bruit sa ruine terrible,
S'écroule, tombe, écrase en se précipitant
Des bataillons entiers, remplacés à l'instant.
Sans cesse l'on attaque, on repousse sans cesse;
D'un côté la Phrygie, et de l'autre la Grèce,
Font voler, font pleuvoir les pierres et les traits.
  Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière :
Tel un affreux serpent qui, nourri de poison,
Sous la terre dormoit dans la froide saison,
Tout à coup reparoît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.
De héros sur ses pas une foule s'avance :
Ici, c'est Périphas, fier de sa taille immense;
Là, c'est Automédon, qui d'Achille autrefois
Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix;

Limina perrumpit, postesque a cardine vellit
Æratos; jamque, excisâ trabe, firma cavavit
Robora, et ingentem lato dedit ore fenestram.
Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum;
Armatosque vident stantes in limine primo.
At domus interior gemitu miseroque tumultu
Miscetur; penitùsque cavæ plangoribus ædes
Femineis ululant: ferit aurea sidera clamor.
Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant,
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.
Instat vi patriâ Pyrrhus; nec claustra neque ipsi
Custodes sufferre valent. Labat ariete crebro
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.
Fit via vi; rumpunt aditus, primosque trucidant
Immissi Danai, et latè loca milite complent.
Non sic, aggeribus ruptis quum spumeus amnis
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit. Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum, geminosque in limine Atridas:
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras

Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
A leur tête, Pyrrhus, une hache à la main,
Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
Les gonds tremblent; des ais la vaste épaisseur s'ouvre:
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Ces longs appartemens, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
Sur le seuil apparoît la sentinelle en armes;
Mais au fond du palais ce n'est partout que larmes,
Que lugubres sanglots et longs gémissemens.
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlemens,
Dans l'enceinte royale errent désespérées;
Au seuil de ces parvis, à leurs portes sacrées,
Elles collent leur bouche, entrelacent leurs bras.
Pyrrhus, digne d'Achille, échauffe ses soldats,
Poursuit, presse l'assaut. A sa fougue guerrière,
Des gardes, des verroux, l'impuissante barrière,
Tout cède. Le bélier tonne à coups redoublés;
Arrachée à grand bruit de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe: aussitôt on s'élance;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence;
Tout fuit, et des vainqueurs le flux impétueux
Répand de tous côtés ses flots tumultueux.
Tel enfin, triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe, et l'onde mugissante

Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.
Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,
Barbarico postes auro spoliisque superbi:
Procubuere: tenent Danai quà deficit ignis.

Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras.
Urbis uti captæ casum, convulsaque vidit
Limina tectorum, et medium in penetralibus hostem,
Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequidquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,
Ingens ara fuit; juxtàque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbrâ complexa Penates:
Hîc Hecuba et natæ nequidquam altaria circum,

Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeau, confusément roulés.
J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides;
Hécube échevelée errer sous ces lambris,
Le glaive moissonner les femmes de ses fils;
Et son époux, hélas! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même!
De sa postérité les rejetons naissans,
Dont la foule chérie entouroit ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales;
Trésors, enfans, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux.....

Reine! peut-être aussi desirez-vous connoître
Comment de cet État périt l'auguste maître?
Voyant les Grecs vainqueurs au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès long-temps étranger,
Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant ses autels domestiques,
Les couvroit de son ombre: en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfans ensemble retirés,

Præcipites atrâ ceu tempestate columbæ,
Condensæ, et divûm amplexæ simulacra, sedebant.
Ipsum autem sumptis Priamum juvenalibus armis
Ut vidit: Quæ mens tam dira, miserrime conjux,
Impulit his cingi telis? aut quò ruis? inquit.
Non tali auxilio nec defensoribus istis
Tempus eget; non, si ipse meus nunc afforet Hector.
Huc tandem concede: hæc ara tuebitur omnes,
Aut moriere simul. Sic ore effata, recepit
Ad sese, et sacrâ longævum in sede locavit.
Ecce autem, elapsus Pyrrhi de cæde, Polites,
Unus natorum Priami, per tela, per hostes,
Porticibus longis fugit, et vacua atria lustrat
Saucius: illum ardens infesto vulnere Pyrrhus
Insequitur, jam jamque manu tenet, et premit hastâ.
Ut tandem ante oculos evasit et ora parentum,
Concidit, ac multo vitam cum sanguine fudit.
Hîc Priamus, quamquam in mediâ jam morte tenetur,
Non tamen abstinuit, nec voci iræque pepercit:
At tibi pro scelere, exclamat, pro talibus ausis,
Dî (si qua est coelo pietas quæ talia curet)
Persolvant grates dignas, et præmia reddant

Ainsi qu'aux sifflemens des tempêtes rapides
S'attroupe un foible essaim de colombes timides,
Se pressoient, embrassoient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Moins couvert qu'accablé d'une armure stérile :
« Quelle aveugle fureur! quelle rage inutile!
» Lui crie Hécube en pleurs. Où courez-vous? Hélas!
» Contre un destin cruel que peut ce foible bras?
» Mon Hector même en vain renaîtroit de sa cendre.
» Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,
» Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,
La reine enfin l'entraîne et le place auprès d'elle.
Tout à coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais, dépeuplé par l'effroi,
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit; déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :
Enfin, au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas! et dans son sang tombe au pied de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
» T'accordent, malheureux! ta juste récompense ;

Debita, qui nati coram me cernere letum
Fecisti, et patrios fœdasti funere vultus!
At non ille, satum quo te mentiris, Achilles
Talis in hoste fuit Priamo; sed jura fidemque
Supplicis erubuit, corpusque exsangue sepulcro
Reddidit Hectoreum, meque in mea regna remisit.
Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinùs ære repulsum,
Et summo clypei nequidquam umbone pependit.
Cui Pyrrhus: Referes ergo hæc et nuntius ibis
Pelidæ genitori: illi mea tristia facta,
Degeneremque Neoptolemum, narrare memento.
Nunc morere. Hoc dicens, altaria ad ipsa trementem
Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati;
Implicuitque comam lævâ, dextrâque coruscum
Extulit ac lateri capulo tenus abdidit ensem.
Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam et prolapsa videntem
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ. Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.

» Toi, qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
» Qui, sous les yeux d'un père, égorges ses enfans!
» Toi, fils d'Achille! non; il ne fut point ton père.
» D'un ennemi vaincu respectant la misère,
» Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
» Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux;
» Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
» Il me renvoya libre au palais de mes pères.
» Tiens, cruel! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un foible trait qui, du solide airain
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire, et pend à son armure.
« — Eh bien! cours aux enfers conter ce que tu vois;
» A mes nobles ayeux va dire mes exploits;
» Dis au fils de Thétis que son sang dégénère;
» Mais avant, meurs! » Il dit; et, d'un bras sanguinaire,
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il entraîne à l'autel la vieillesse tremblante;
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.
Ainsi périt Priam; ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt, en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et tomber ses remparts.

At me tum primùm sævus circumstetit horror:
Obstupui: subiit cari genitoris imago,
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem; subiit deserta Creüsa,
Et direpta domus, et parvi casus Iuli.
Respicio, et quæ sit me circum copia lustro.
Deseruere omnes defessi, et corpora saltu
Ad terram misêre, aut ignibus ægra dedêre.
Jamque adeo super unus eram; quum limina Vestæ
Servantem et tacitam secretâ in sede latentem
Tyndarida adspicio: dant clara incendia lucem
Erranti, passimque oculos per cuncta ferenti.
Illa sibi infestos eversa ob Pergama Teucros,
Et pœnas Danaûm, et deserti conjugis iras,
Præmetuens, Trojæ et patriæ communis Erinnys,
Abdiderat sese, atque aris invisa sedebat.
Exarsere ignes animo; subit ira cadentem
Ulcisci patriam, et sceleratas sumere pœnas.

Ce potentat, jadis si grand, si vénérable,
N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,
Dans la foule des morts tristement confondu,
Hélas! et sans honneur sur le sable étendu.
Alors, je l'avoûrai, dans mon ame tremblante,
Pour la première fois, je sentis l'épouvante.
Ce grand prince, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer ses jours infortunés,
D'un père, comme lui, déjà glacé par l'âge,
Tout à coup réveilla l'attendrissante image.
De mon épouse en pleurs, de mon malheureux fils,
Mon amour consterné croit entendre les cris.
Je cherche autour de moi si quelqu'ami me reste :
Tous ont péri.... Poussés d'un désespoir funeste,
Tous de nos toits brûlans se sont précipités.
Je restois seul.... Des feux les lugubres clartés
Guidoient mes pas tremblans et ma vue incertaine,
Lorsqu'aux pieds de Vesta je vois l'affreuse Hélène,
De ses Grecs irrités redoutant le courroux,
La haine des Troyens, la fureur d'un époux :
Cette vile beauté, pour qui la jalousie
Arma la Grèce et Troie, et l'Europe, et l'Asie,
Se cachoit, et, tremblante, à l'ombre des autels,
Fuyoit aux pieds des dieux la fureur des mortels.
Son odieux aspect réveille ma furie;
Je brûle, par sa mort, de venger ma patrie.

Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenas
Adspiciet, partoque ibit regina triumpho?
Conjugiumque, domumque, patres, natosque, videbit,
Iliadum turbâ et Phrygiis comitata ministris?
Occiderit ferro Priamus? Troja arserit igni?
Dardanium toties sudârit sanguine littus?
Non ita, namque etsi nullum memorabile nomen
Femineâ in pœnâ est, nec habet victoria laudem,
Extinxisse nefas tamen, et sumpsisse merentis
Laudabor pœnas; animumque explesse juvabit
Ultricis flammæ, et cineres satiasse meorum.

Talia jactabam, et furiatâ mente ferebar;
Quum mihi se, non antè oculis tam clara, videndam
Obtulit, et purâ per noctem in luce refulsit,
Alma parens, confessa deam, qualisque videri
Cœlicolis et quanta solet; dextrâque prehensum
Continuit, roseoque hæc insuper addidit ore:
Nate, quis indomitas tantus dolor excitat iras?
Quid furis? aut quònam nostri tibi cura recessit?
Non priùs adspicies ubi fessum ætate parentem
Liqueris Anchisen? superet conjuxne Creüsa,

Quoi ! le sang regorgea sur ces bords malheureux!
Priam meurt sous le fer, Ilion dans les feux!
Et, fière de nos maux, la détestable Hélène,
Dans les remparts d'Argos rentrant en souveraine,
Ira, foulant des fleurs sous ses pas triomphans,
Retrouver son palais, ses ayeux, ses enfans!
Et, d'esclaves Troyens en pompe environnée,
Des trésors d'Ilion marchera couronnée!
Non; et, quoique ma gloire en rougisse tout bas,
Quoiqu'un si lâche exploit déshonore mon bras,
Du moins de ce fléau j'aurai purgé la terre;
Son sang paîra le sang qu'a coûté cette guerre,
Satisfera ma rage, et celle des Troyens,
Et les mânes plaintifs de mes concitoyens.
Ainsi je m'emportois, lorsque dans la nuit sombre
Ma mère, dissipant la noire horreur de l'ombre,
Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des Immortels charmés elle éblouit les yeux,
Me retient, et me dit de sa bouche de rose:
« Mon fils, de ces fureurs, eh! quelle est donc la cause!
» Est-il temps d'écouter un aveugle courroux?
» Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux?
» Qu'as-tu fait de ton père appesanti par l'âge,
» D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage,
» Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
» Par la flamme ou le fer auroient fini leurs jours?

Ascaniusque puer? quos omnes undique Graiæ
Circum errant acies; et, ni mea cura resistat,
Jam flammæ tulerint, inimicus et hauserit ensis.
Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ,
Culpatusve Paris; divûm inclementia, divûm,
Has evertit opes, sternitque a culmine Trojam.
Adspice: namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circùm
Caligat, nubem eripiam: tu ne qua parentis
Jussa time, neu præceptis parere recusa.
Hîc, ubi disjectas moles, avulsaque saxis
Saxa vides, mixtoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque ab sedibus urbem
Eruit. Hîc Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet, sociumque furens a navibus agmen
Ferro accincta vocat.
Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas
Insedit, nimbo effulgens et Gorgone sævâ.
Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit; ipse deos in Dardana suscitat arma.
Eripe, nate, fugam, finemque impone labori.

» Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine,
» Non, ce n'est point Pâris, ni l'odieuse Hélène,
» C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs.
» Viens, je vais dissiper les nuages obscurs,
» Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue
» Cache ce grand spectacle à ta débile vue.
» Écoute seulement, et, docile à ma voix,
» D'une mère qui t'aime exécute les lois.
» Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
» De ces brûlantes tours les masses renversées,
» Cette poudre, ces feux ondoyans dans les airs?
» Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
» De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
» A leur base profonde arrache nos murailles,
» Et dans ses fondemens déracine Ilion.
» Ici, tonne en fureur l'implacable Junon:
» Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
» Appeler ses soldats? Vois-tu de ses cohortes
» L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours?
» Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
» Regarde: c'est Pallas, dont la main homicide
» Agite dans les airs l'étincelante égide;
» Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
» Excite les mortels, et soulève les dieux.
» Fuis; calme un vain courroux: fuis, c'en est fait; ta mère
» Va protéger tes pas, et te rendre à ton père. »

Nusquam abero, et tutum patrio te limine sistam.
Dixerat, et spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna deûm.
Tum verò omne mihi visum considere in ignes
Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja.
Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Quum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim; illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat;
Vulneribus donec paulatim evicta, supremùm
Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.
Descendo, ac, ducente deo, flammam inter et hostes
Expedior: dant tela locum, flammæque recedunt.
Atque ubi jam patriæ perventum ad limina sedis,
Antiquasque domos, genitor, quem tollere in altos
Optabam primum montes, primumque petebam,
Abnegat excisâ vitam producere Trojâ,
Exiliumque pati. Vos o, quibus integer ævi
Sanguis, ait, solidæque suo stant robore vires,
Vos agitate fugam.
Me si cœlicolæ voluissent ducere vitam,

Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante;
Tout tombe : je crois voir, de son faîte orgueilleux,
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin, qui, du haut des montagnes,
Dominoit fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chûte pesante :
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :
Ainsi tombe Ilion! Je m'éloigne, et Cypris
Défend au glaive, au feu, d'attenter à son fils:
Le fer respectueux tombe à sa voix puissante;
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.
J'arrive enfin, j'arrive au palais paternel;
Je vole vers mon père : ô désespoir cruel !
Mon père, qu'avant tout doit sauver ma tendresse,
Quand je veux au danger dérober sa vieillesse,
Refuse de survivre à nos communs malheurs,
Et d'aller dans l'exil prolonger ses douleurs !

Has mihi servassent sedes : satis una superque
Vidimus excidia, et captæ superavimus urbi.
Sic o sic positum affati discedite corpus.
Ipse manu mortem inveniam; miserebitur hostis,
Exuviasque petet : facilis jactura sepulchri.
Jam pridem invisus divis, et inutilis, annos
Demoror, ex quo me divûm pater atque hominum rex
Fulminis afflavit ventis et contigit igni.
Talia perstabat memorans, fixusque manebat.
Nos contrà effusi lacrymis, conjuxque Creüsa,
Ascaniusque, omnisque domus, ne vertere secum
Cuncta pater, fatoque urgenti incumbere, vellet.
Abnegat, inceptoque et sedibus hæret in îsdem.
Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.
Nam quod consilium aut quæ jam fortuna dabatur?
Mene efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti? tantumque nefas patrio excidit ore?
Si nihil ex tantâ superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat; patet isti janua leto :
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.

« Vous tous, qui conservez l'ardeur du premier âge,
» Dont le sang, jeune encore, enflamme le courage,
» Mes chers enfans! fuyez : pour moi, si le Destin,
» De ma vie à ce jour n'eût pas marqué la fin;
» Il eût de mes ayeux conservé la demeure :
» La perte d'Ilion ordonne que je meure;
» C'est assez d'avoir pu lui survivre une fois.
» Vous, à qui votre sort impose d'autres lois,
» Mes enfans! saluez ces misérables restes;
» Je saurai, de ma main, trancher ces jours funestes;
» Ou l'ennemi lui-même, une fois, plus humain,
» Daignera par pitié terminer mon destin.
» Qu'importe, après ma mort, où l'on jette ma cendre?
» Aux enfers dès long-temps mon ombre dut descendre;
» Depuis long-temps je meurs; et mes jours odieux
» Sont à charge à la terre, et maudits par les dieux,
» Depuis que Jupiter, qui dut me mettre en poudre,
» M'a flétri de ses feux, et frappé de sa foudre. »
Ainsi dans son refus il demeure obstiné.
Vainement de nos pleurs il est environné;
Vainement mon épouse, et mon fils, et moi-même,
Le conjurons, pour lui, pour ses enfans qu'il aime,
De ne pas achever de déchirer nos cœurs,
Et de n'aggraver pas le poids de nos malheurs :
Il demeure inflexible. Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort.... Que m'importoit la vie?

Hoc erat, alma parens, quòd me, per tela, per ignes,
Eripis, ut mediis hostem in penetralibus, utque
Ascanium, patremque meum, juxtàque Creüsam,
Alterum in alterius mactatos sanguine cernam?
Arma, viri, ferte arma: vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais, sinite instaurata revisam
Prœlia; nunquam omnes hodie moriemur inulti.
 Hinc ferro accingor rursus, clypeoque sinistram
Insertabam aptans, meque extra tecta ferebam.
Ecce autem complexa pedes in limine conjux
Hærebat, parvumque patri tendebat Iülum:
Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum;
Sin aliquam expertus sumptis spem ponis in armis,
Hanc primùm tutare domum, cui parvus Iülus,
Cui pater, et conjux, quondam tua dicta, relinquor?
Talia vociferans, gemitu tectum omne replebat;
Quum subitum dictuque oritur mirabile monstrum:
Namque, manus inter mœstorumque ora parentum,
Ecce levis summo de vertice visus Iüli
Fundere lumen apex, tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.
Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem

Quel espoir me restoit dans ces momens d'effroi?
« Mon père, m'écriai-je, ah! que veux-tu de moi?
» Moi, fuir! moi, te quitter! ô pensée exécrable!
» L'as-tu pu commander ce crime abominable?
» Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper,
» Si, pour que le Destin n'ait plus rien à frapper,
» Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
» Attends: voici Pyrrhus qui vient chercher sa proie;
» Pyrrhus, qui fait tomber, sous le glaive cruel,
» Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel:
» Du meurtre de nos rois encore dégouttante,
» Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
» O ma mère! ô Vénus! quoi! ton cruel secours,
» De la flamme et du fer n'a donc sauvé mes jours
» Que pour voir, ô douleur! ô désespoir extrême!
» Dans son dernier abri périr tout ce que j'aime,
» Et mon fils, et ma femme, et mon père, grands dieux!
» Dans le sang l'un de l'autre immolés à mes yeux!
» Eh bien! dédaignez donc mes prières, mes larmes;
» Je pars: la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes.
» Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats:
» Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas. »
A ces mots, je saisis, sans espoir de défense,
D'un bras mon bouclier, et de l'autre ma lance.
Je sortois en fureur de ce séjour de deuil,
Quand mon épouse en pleurs m'arrête sur le seuil,

Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes.
At pater Anchises oculos ad sidera lætus
Extulit, et cœlo palmas cum voce tetendit.
Jupiter omnipotens, precibus si flecteris ullis,
Adspice nos; hoc tantùm: et, si pietate meremur,
Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma.

Vix ea fatus erat senior, subitoque fragore

Embrasse mes genoux, éperdue et tremblante,
Me présente mon fils, et, d'une voix touchante:
« Cher et cruel époux! si tu cours au trépas,
» Me dit-elle, à la mort traîne-nous sur tes pas!
» Si ton dernier effort peut être encore utile,
» Ah! commence du moins par sauver cet asile.
» Que deviendront un père, un enfant précieux,
» Et ton épouse, hélas! jadis chère à tes yeux? »
Ainsi Créuse en pleurs, exhalant ses alarmes,
Remplit l'air de ses cris, me baigne de ses larmes,
Lorsqu'un soudain prodige épouvante nos cœurs:
Aux yeux et dans les bras de ses parens en pleurs,
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
Tourne autour de son front en brillante couronne,
Et d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
On s'alarme, on s'empresse, et d'une onde abondante
On arrose à grands flots sa chevelure ardente;
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque levant ses yeux, par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains: « Jupiter! dit mon père,
» Si les pleurs quelquefois désarment ta colère,
» Lis dans nos cœurs, hélas! et, s'ils sont vertueux,
» Confirme, par pitié, ces présages heureux! »

Vers sa gauche, à ces mots, éclate le tonnerre;
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,

Intonuit lævum, et de cœlo lapsa per umbras
Stella facem ducens multâ cum luce cucurrit.
Illam, summa super labentem culmina tecti,
Cernimus Idæâ claram se condere silvâ,
Signantemque vias: tum longo limite sulcus
Dat lucem, et latè circùm loca sulfure fumant.
Hìc verò victus genitor se tollit ad auras,
Affaturque deos, et sanctum sidus adorat.
Jam jam nulla mora est: sequor, et, quà ducitis, adsum.
Dî patrii, servate domum, servate nepotem:
Vestrum hoc augurium, vestroque in numine Troja est.
Cedo equidem; nec nate, tibi comes ire recuso.
Dixerat ille; et jam per mœnia clarior ignis
Auditur, propiùsque æstus incendia volvunt.
Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit:
Quò res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit. Mihi parvus Iülus
Sit comes; et longè servet vestigia conjux.
Vos, famuli, quæ dicam animis advertite vestris.
Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum
Desertæ Cereris, juxtàque antiqua cupressus

Un feu, qui dans la nuit traîne de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs :
De là le feu divin, pour nous guider, sans doute,
Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route,
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux.
Mon père, à cet aspect, se lève, et, plein de joie,
Invoque et Jupiter et l'astre qu'il envoie.
« Dieux paternels! dit-il, c'en est fait, je me rends;
» Protégez ma famille, et sauvez mes enfans!
» J'accepte avec transport ce présage céleste.
» Dieux puissans! d'Ilion vous sauverez le reste.
» Viens, mon fils, je te suis. » Il dit. Et de plus près
La flamme cependant menace le palais,
Et, d'un cours plus rapide avançant vers sa proie,
En tourbillons fougueux sa fureur se déploie.
« Eh bien! mon père, au nom de mon amour pour vous,
» Laissez-moi vous porter, ce poids me sera doux :
» Venez, qu'un même sort tous les deux nous rassemble;
» Venez, nous périrons, ou nous vivrons ensemble.
» Qu'Iule m'accompagne, et, qu'observant mes pas,
» Mon épouse me suive et ne me quitte pas.
» Et vous, qu'un noble zèle attache à votre maître,
» Écoutez : hors des murs, vos yeux verront paroître
» Un côteau d'où s'élève un temple où les mortels
» De Cérès autrefois encensoient les autels ;

Relligione patrum multos servata per annos:
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.
Tu, genitor, cape sacra manu, patriosque Penates:
Me, bello e tanto digressum et cæde recenti,
Attrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero.
Hæc fatus, latos humeros subjectaque colla
Veste super fulvique insternor pelle leonis,
Succedoque oneri: dextræ se parvus Iülus
Implicuit, sequiturque patrem non passibus æquis;
Ponè subit conjux. Ferimur per opaca locorum:
Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.
Jamque propinquabam portis, omnemque videbar
Evasisse viam; subitò quum creber ad aures
Visus adesse pedum sonitus: genitorque per umbram
Prospiciens, Nate, exclamat, fuge, nate; propinquant:
Ardentes clypeos atque æra micantia cerno.
Hîc mihi nescio quod trepido malè numen amicum
Confusam eripuit mentem: namque avia cursu

» Non loin est un cyprès respecté par les âges,
» Et qui de nos ayeux recevoit les hommages :
» Là, nous nous rendrons tous par différens chemins.
» Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints ;
» Je ne puis y toucher avant que des eaux pures,
» Du sang dont je suis teint n'aient lavé les souillures. »
A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau ;
Mon fils saisit ma main, et, précédant sa mère,
Suit à pas inégaux la marche de son père.
Des lieux les plus obscurs nous traversons l'horreur ;
Et moi, qui tant de fois avois vu sans terreur,
Et les bataillons grecs, et le glaive homicide,
Une ombre m'épouvante, un souffle m'intimide,
Je n'ose respirer, je tremble au moindre bruit,
Et pour ce que je porte, et pour ce qui me suit.
Enfin nous échappons de cette ville en cendre.
Nous nous croyions sauvés, lorsque je crois entendre
D'un bataillon nombreux les pas précipités ;
Et, dans l'ombre jetant ses yeux épouvantés,
» Fuis, cours, fuis ! je les vois, je vois briller leurs armes ! »
Dit mon père. A ces mots, qui doublent mes alarmes,
Je ne sais quel délire égara mes esprits ;
Mais, tandis qu'éperdu, tremblant d'être surpris,
Aux lieux les moins frayés je confiois ma fuite,
Ma chère épouse, hélas ! que je crois à ma suite....

Dum sequor, et notâ excedo regione viarum,
Heu! misero conjux fatone erepta Creüsa
Substitit, erravitne viâ, seu lassa resedit,
Incertum; nec pòst oculis est reddita nostris.
Nec priùs amissam respexi, animumve reflexi,
Quàm tumulum antiquæ Cereris sedemque sacratam
Venimus: hîc demum collectis omnibus una
Defuit; et comites, natumque, virumque, fefellit.
Quem non incusavi amens hominumque deorumque?
Aut quid in eversâ vidi crudelius urbe?
Ascanium, Anchisenque patrem, Teucrosque Penates,
Commendo sociis, et curvâ valle recondo:
Ipse urbem repeto, et cingor fulgentibus armis.
Stat casus renovare omnes, omnemque reverti
Per Trojam, et rursus caput objectare periclis.
Principio muros obscuraque limina portæ
Quâ gressum extuleram repeto; et vestigia retro
Observata sequor per noctem, et lumine lustro:
Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
Inde domum, si fortè pedem, si fortè tulisset,
Me refero: irruerant Danai; et tectum omne tenebant.
Ilicet ignis edax summa ad fastigia vento

Sort cruel! est-ce toi qui nous en séparas?
Le chemin, trop pénible, arrêta-t-il ses pas?
Ou dans ces noirs sentiers s'est-elle enfin perdue?
Je ne sais; mais le ciel ne me l'a point rendue;
Et je ne m'apperçus de ce fatal revers
Que lorsque, parvenu sur ces côteaux déserts,
Sous l'antique cyprès j'eus déposé mon père.
Je cherche mon épouse, et mon fils une mère:
Seule elle étoit absente en ces momens affreux.
Que n'implorai-je point des hommes et des dieux!
Non, Ilion en feu, non, cette nuit terrible,
Pour ce cœur déchiré n'eut rien de plus horrible.
Aussitôt, de mon fils, d'Anchise, de mes dieux,
Je laisse à mes amis le dépôt précieux;
De là je cours à Troie, et, couvert de mes armes,
Revole dans ses murs affronter les alarmes,
Braver, percer encor les nombreux bataillons,
Et des feux dévorans franchir les tourbillons.
Je me tourne d'abord vers la voûte secrète
Dont le passage obscur seconda ma retraite;
Je reviens sur mes pas, et, d'un œil curieux,
Mes avides regards interrogent ces lieux.
Partout règne le deuil, partout l'ombre effrayante,
Et le silence même, ajoute à l'épouvante:
Je cherche en vain. Grands Dieux! si le sort moins cruel,
Si le ciel l'eût conduite au palais paternel:

Volvitur; exsuperant flammæ; furit æstus ad auras.
Procedo, et Priami sedes arcemque reviso.
Et jam porticibus vacuis Junonis asylo
Custodes lecti Phoenix et dirus Ulyxes
Prædam asservabant: huc undique Troïa gaza
Incensis erepta adytis, mensæque deorum,
Crateresque auro solidi, captivaque vestis
Congeritur: pueri et pavidæ longo ordine matres
Stant circùm.
Ausus quin etiam voces jactare per umbram,
Implevi clamore vias, mæstusque Creüsam
Nequidquam ingeminans iterumque iterumque vocavi.
Quærenti et tectis urbis sine fine furenti
Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creüsæ
Visa mihi ante oculos, et notâ major imago.
Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Tum sic affari, et curas his demere dictis:
Quid tantùm insano juvat indulgere dolori,
O dulcis conjux? non hæc sine numine divûm
Eveniunt: nec te hinc comitem asportare Creüsam
Fas, aut ille sinit superi regnator olympi.
Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum:

J'y revole. Les Grecs s'en étoient rendus maîtres ;
La flamme dévoroit les toits de mes ancêtres,
Et de l'embrasement les torrens furieux
De leur comble enflammé s'élançoient vers les cieux.
Au palais de Priam un foible espoir m'appelle ;
J'y revole, je cours jusqu'à la citadelle :
Là, dans un long portique où présidoit Junon,
Déjà le vieux Phénix, et l'horreur d'Ilion,
Ulysse, des vainqueurs gardent la riche proie ;
Là, sont accumulés tous les trésors de Troie,
Et les vases d'or pur, et les tables des dieux,
Et des pontifes saints les vêtemens pompeux.
Autour de cet amas de dépouilles captives,
Se pressent les enfans et les mères plaintives :
J'y cherche mon épouse; et même, à haute voix,
Dans l'ombre de la nuit je l'appelle cent fois,
Et, parmi les débris de Troie encor fumante,
Dis et redis le nom de ma Créuse absente.
Tandis que, plein d'amour, d'horreur et de pitié,
Je vole sur les pas de ma chère moitié,
Un spectre s'offre à moi : quelle surprise extrême !
C'étoit elle, c'étoit ma Créuse elle-même ;
Plus grande que jamais ne la virent mes yeux.
A l'aspect du fantôme envoyé par les dieux,
Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent ;
Mais l'ombre calme ainsi les douleurs qui m'oppressent :

Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.
Illic res lætæ, regnumque, et regia conjux
Parta tibi : lacrymas dilectæ pelle Creüsæ.
Non ego Myrmidonum sedes Dolopumve superbas
Adspiciam, aut Graiis servitum matribus ibo,
Dardanis, et divæ Veneris nurus :
Sed me magna deûm genetrix his detinet oris.
Jamque vale, et nati serva communis amorem.
Hæc ubi dicta dedit, lacrymantem et multa volentem
Dicere deseruit, tenuesque recessit in auras.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.
Sic demum socios, consumptâ nocte, reviso.
Atque hîc ingentem comitum affluxisse novorum
Invenio admirans numerum; matresque, virosque,
Collectam exsilio pubem, miserabile vulgus.
Undique convenere, animis opibusque parati,
In quascumque velim pelago deducere terras.
Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
Ducebatque diem; Danaique obsessa tenebant

« Pourquoi t'abandonner à de si vains regrets ?
» Reconnois à mon sort les célestes décrets.
» C'en est fait; du Destin la volonté jalouse
» Ne t'a point pour compagne accordé ton épouse.
» Sur une vaste mer un long exil t'attend ;
» Enfin tu parviendras aux rives d'Occident,
» Dans la riche Hespérie, où de ses belles ondes
» Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes :
» Là, satisfait, époux de la fille des rois,
» Un empire puissant fleurira sous tes lois.
» Cher époux ! sur mon sort c'est en vain que tu pleures ;
» Crois-moi : d'un fier vainqueur les superbes demeures
» Ne verront point servir le sang de Dardanus,
» L'épouse d'un héros, et la bru de Vénus :
» Non, la mère des dieux me retient auprès d'elle.
» Adieu donc ; dans mon fils demeure-moi fidèle :
» Si sa mère t'aima, qu'il te soit toujours cher. »
Elle dit, et soudain s'évanouit dans l'air ;
Elle fuit, et, malgré mes soupirs et mes larmes,
D'un entretien si doux elle interrompt les charmes.
Trois fois j'étends les bras, et, comme une vapeur,
Trois fois a disparu le fantôme trompeur.
Le jour naît : je retourne à ma troupe fidèle,
Qu'avoit encor grossie une foule nouvelle,
Femmes, enfans, vieillards, restes infortunés,
Chargés de leurs débris, à l'exil condamnés,

Limina portarum; nec spes opis ulla dabatur.
Cessi, et sublato montem genitore petivi.

Aux plus lointains climats, sur les plaines de l'onde,
Tous prêts d'accompagner ma course vagabonde.
Déjà l'Ida s'éclaire, et, de l'astre du jour,
L'étoile du matin annonce le retour;
Les Grecs de toutes parts ont investi les portes.
« C'en est fait! m'écriai-je : ô Destin! tu l'emportes. »
Je pars, reprends mon père, et, guidé par les dieux,
Transporte sur l'Ida ce fardeau précieux.

REMARQUES

SUR LE LIVRE DEUXIÈME.

Ce second livre est généralement regardé comme le plus beau de l'*Énéide*. Le sujet n'en pouvoit être ni plus majestueux, ni plus touchant : c'est la dernière catastrophe d'un des plus grands empires de l'Asie; ce sont les derniers momens du meilleur et du plus puissant des rois; c'est pendant la nuit que se passent ces épouvantables scènes. Les autres livres de l'*Énéide* ne sont que la suite de l'histoire lamentable des Troyens; celui-ci en présente le moment le plus intéressant. Achille, Hector ne sont plus; mais Pyrrhus remplace Achille, Hector revit dans Énée; c'est le courage et la piété tour à tour, l'impétuosité de la rage guerrière, et le courage du désespoir; tantôt l'adresse des pièges militaires; les Grecs et les Troyens se méconnoissant dans l'ombre, et combattant contre leur propre parti; là, c'est le siège d'une vaste tour que les assiégés font écrouler et précipitent, à grand bruit, sur

les assaillans écrasés par sa chûte; ailleurs, on attaque l'antique palais des rois. Aux peintures du carnage qui entasse les mourans et les morts dans les places publiques, succède le tableau lamentable des palais livrés à la furie des vainqueurs; dans ces sanctuaires augustes d'infortune et de douleur, pères, mères, enfans, vieillards, se pressent ensemble autour du même autel. Un des fils du roi tombant sous le fer de Pyrrhus, souille de son sang les cheveux blancs de son malheureux père. Ce père lui-même, armant pour venger son fils ses mains glacées par l'âge, mêle son sang à celui de cet enfant, aux pieds même de l'autel consacré par ses mains. Enfin, Énée raconte les derniers malheurs de sa famille. Là, se montre tout ce que le courage et la tendresse ont de plus touchant et de plus auguste. Un vieillard vénérable ne pouvant s'arracher au séjour de ses pères, est résolu de mêler ses cendres à celles de sa patrie; son fils le menaçant d'aller affronter de nouveau tous les traits des Grecs, s'il ne se rend à ses instances, ses prières, d'accord avec les présages des dieux, déterminent enfin son père; sa piété filiale, devenue si fameuse, se chargeant de ce poids vénérable; son épouse égarée, dans la précipitation de sa fuite; poursuivi par l'ennemi, il hâte ses pas pour leur dérober son père; le

desir de retrouver son épouse le rejette dans le sein de la ville enflammée, et lui donne lieu de peindre les dernières scènes de cette horrible catastrophe; Troie devenue la proie des vainqueurs, et son antique magnificence devenue leur butin; les prisonniers, mères, femmes et enfans rangés par file, et attendant que le sort décide auquel de leurs vainqueurs ils vont tomber en partage. Tels sont les grands tableaux que présente ce second livre. C'est le plus beau des sujets tracé par le plus grand des poëtes.

Infandum, regina, jubes, etc.

Tout ce début d'Énée est plein de noblesse et de sensibilité. Il raconte des malheurs dont il fut témoin et victime, des maux qui auroient arraché des larmes aux plus cruels ennemis des Troyens : rien ne pouvoit mieux commander l'attention ni exciter la curiosité. Le mot *miles* n'est pas inutile à la force de l'expression : non-seulement les héros, mais la soldatesque elle-même, ordinairement plus insensible, auroit donné au récit de tant de maux des larmes involontaires. La fable d'un cheval de bois, bâti par les Grecs, et rempli de leurs soldats, étoit une vieille tradition populaire, faite pour amuser les enfans et les vieilles femmes. Quelle noblesse! quel intérêt! quelle

vraisemblance a su lui donner l'art du poëte! Pour mieux motiver la crédulité, d'ailleurs si naturelle aux peuples demi-civilisés, il emploie avec adresse la superstition des présages et l'autorité des prodiges : tel est le récit de la mort de Laocoon, doublement admirable, et parce qu'il est écrit d'une manière sublime, et parce que ce châtiment de Laocoon rend plus vraisemblable l'introduction de la fameuse machine dans les murailles de Troie.

Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas.
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu :

Deux sentimens pleins de vérité animent ce tableau des Troyens persuadés du départ des Grecs, et sortant en foule de leurs murailles ; l'un, c'est la joie d'être enfin délivrés des horreurs d'un long siège, et l'autre la curiosité si naturelle, de voir, de parcourir les lieux abandonnés par les Grecs. Cette seule idée fourniroit à un poëte médiocre une foule de vers. Virgile a été plus sobre de détails ; mais aucun trait important ne manque à cette peinture rapide de la situation de la flotte : celle du camp surtout, la tente du terrible Achille n'y sont point oubliées. Il n'y a pas moins de vérité dans la peinture des sentimens différens qui partagent les Troyens, à la vue du cheval

funeste qui recèle leurs ennemis. Une variété singulière distingue les expressions par lesquelles le poëte le représente.

Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ,
Et molem mirantur equi : primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti,
Aut pelago Danaûm insidias suspectaque dona
Præcipitare jubent, subjectisve urere flammis;
Aut terebrare cavas uteri et tentare latebras.
Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Mais il faut remarquer que cette fécondité d'expressions ne nuit point à la rapidité du récit; et il y a là abondance, sans prolixité.

Timeo Danaos et dona ferentes.

Ce vers est passé en proverbe, et les applications en sont fréquentes. M. de Voltaire l'a imité ainsi :

Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre.

On ne peut rien ajouter à la force, à l'harmonie, à la vérité des vers, par lesquels Virgile peint la lance de Laocoon enfoncée dans les flancs du cheval. J'indique ici

ce qui est remarquable, soit comme harmonie, soit comme énergie, soit comme vérité, dans l'image :

Sic fatus, validis ingentem viribus hastam
In latus inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit : stetit illa tremens uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedêre cavernæ.

Ce dernier vers surtout est admirable, par la répétition d'une lettre communément consacrée à peindre les choses lugubres. Virgile a souvent usé, avec un art infini, de ces consonnances, et de l'opposition expressive des mêmes voyelles : il faut remarquer seulement, que le nombre de ces lettres étant borné, ces consonnances peignent souvent des effets fort différens. Ainsi, dans le vers d'une des églogues,

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

c'est l'aimable assortiment de différentes fleurs que le poëte a voulu exprimer. Dans cet autre vers,

Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ.

c'est le bruit monotone des fleuves qui coulent et s'épanchent sous les voûtes de la terre. On pourroit citer une

infinité d'exemples de ce genre, qui prouvent à la fois combien Virgile cherche avec soin ces imitations par les sons, et combien les élémens de cette harmonie sont bornés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun poëte, sans en excepter Homère, n'a autant multiplié les imitations musicales que Virgile; et, je ne puis être de l'avis de M. Hayn, excellent commentateur de Virgile, qui prétend que c'est dans la chaleur de la composition, et par hasard, que ces effets se rencontrent sous la plume de Virgile. Cela me rappelle la réponse d'un homme d'esprit à quelqu'un qui vouloit mettre une action très-belle sur le compte du hasard : « cela peut être, dit-il, mais il » n'y a que des gens d'esprit qui rencontrent de ces ha- » sards-là. »

Trojaque, nunc stares; Priamique arx alta, maneres.

On a remarqué, avec raison, la beauté de cette apostrophe, fort différente de celles que prodiguent les jeunes poëtes; elles refroidissent toujours le récit, lorsqu'elles ne l'échauffent pas. Celle-ci rappelle ces vers si touchans d'Andromaque:

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.

Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ; qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis,
Obtulerat, fidens animi, atque in utrumque paratus,
Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti, etc.

Cet épisode de Sinon est justement admiré pour l'artifice de la composition. D'abord, il faut remarquer que c'est le roi qui l'interroge; mais ce sont les impressions produites par ses discours sur le peuple, qui doivent décider de son sort : aussi emploie-t-il les sermens, genre d'éloquence qui s'empare le plus sûrement de la multitude; car il est des sentimens qui gagnent plus facilement les hommes en masse, que les hommes isolés : de ce nombre sont la joie et la pitié. Il n'est pas moins vrai, et cela est trop prouvé par l'expérience, qu'il est plus aisé de tromper une nombreuse foule qu'un seul homme d'un sens droit : Sinon n'eût pas trompé un agent de police; mais la populace auroit été sa dupe. Le recueil des harangues qui nous ont gouvernés pendant quelques années, suffiroit pour prouver quel médiocre frais d'éloquence il faut faire pour séduire la multitude. Cependant le discours de Sinon est remarquable par plus d'un artifice, ses exclamations sur son malheureux sort, sur la

haine des Grecs qu'il est forcé de fuir, et enfin par le désespoir qu'il affecte, de ne pouvoir désarmer la colère des Troyens. La pitié une fois excitée, il se pare d'une feinte franchise, en s'avouant pour grec; et, d'un air de magnanimité, en assurant que la fortune a pu faire de lui un malheureux, mais qu'elle n'en fera pas un imposteur, il se dit le parent, le protégé de l'homme que les Troyens détestoient le plus, et l'on sait que les ruses d'Ulysse leur avoient été plus fatales que la valeur même d'Achille. C'étoit un titre à leur amitié que d'être haï d'Ulysse. Ayant excité la curiosité et l'intérêt, il s'interrompt avec adresse, et fait desirer plus vivement ce qu'il paroît refuser, la continuation de son récit, et l'histoire de ses malheurs. Son malheur est celui de tous qui émeut le plus sûrement les cœurs : c'est l'oppression et la persécution. Toutes les ames appartiennent à l'homme persécuté : c'est l'effet naturel de ce sentiment de justice, de liberté, qui règne impérieusement dans les cœurs. Victime dévouée à la haine d'Ulysse, et à la lâche complaisance de Calchas, il a fui les autels et les couteaux déjà levés sur lui.

Hîc aliud majus miseris multòque tremendum
Objicitur magis, etc.

Cette peinture de Laocoon et de ses deux enfans étouf-

fés et dévorés par deux serpens monstrueux, est justement fameuse : expressions énergiques, images vives, harmonie imitative, tout y est réuni. Je ferai remarquer les coupes savantes employées dans plusieurs de ces vers :

Tranquilla per alta.

Cette circonstance est choisie avec goût. Ces serpens, voyageant sur une mer orageuse, ne feroient point d'effet; le calme profond fait mieux ressortir les mouvemens de leur marche terrible : ce ne sont plus les flots, ce sont eux-mêmes qui frappent.

Horresco referens.

Ces mots font un bel effet; ce qu'on raconte avec effroi produit plus sûrement l'effroi.

Incumbunt pelagò.

Cette expression est pleine de force.

Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque,
Sanguineæ exsuperant undas : pars cetera pontum
Ponè legit, sinuantque immensa volumine terga.

La variété de ces coupes, dont pas une ne ressemble à

une autre, est d'une grande beauté; la première surtout exprime parfaitement les cous des serpens dominant sur les eaux, et redressés dans l'air. *Immensa volumine terga* rappelle ces beaux vers de Racine :

> Indomptable taureau, dragon impétueux,
> Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ces yeux remplis de sang et de feu, la vibration rapide de leurs langues sifflantes, sont des images terribles.

> Spirisque ligant ingentibus ; et jam
> Bis medium amplexi, etc.

C'est avec un goût infini que la phrase s'arrête au mot *ingentibus* dont la longueur exprime parfaitement celle des replis qui ceignent Laocoon ; elle est encore mieux rendue par les vers suivans. Déjà les serpens l'ont entouré deux fois par le milieu du corps, deux fois par son cou, et cependant leurs têtes s'élèvent au-dessus de la sienne; ce malheureux lutte contre ces effroyables nœuds, tout couvert du sang et du poison de ces monstres. Images terribles ! Le mot *vittas* ajoute à la beauté de la peinture : ce n'est point une victime ordinaire, c'est un prêtre des dieux que les serpens dévorent; et les bandelettes, sym-

bole de sa dignité sacrée, ne leur en imposent pas. La comparaison de ses cris avec les mugissemens d'un taureau qui s'enfuit, blessé au pied des autels, n'a rien de bien ingénieux; mais rien n'égale la hardiesse du mot *excussit securim*, a secoué la hache, qui exprime si bien le mouvement de tête de la victime frappée de la hache.

L'épithète *incertam* est aussi parfaitement choisie. Ce morceau étoit un des plus difficiles à traduire, parce que la poésie descriptive est celle pour laquelle notre langue, dénuée de longues et de brèves, a le moins de ressources.

A l'époque où Virgile composa ces vers, on ne connoissoit pas encore à Rome le fameux grouppe de Laocoon et de ses fils dévorés par des serpens. Ainsi le poëte a précédé le sculpteur; mais c'est ici surtout qu'il faut remarquer la différence qui existe entre la sculpture, la peinture et la poésie : les deux premières ne peuvent peindre qu'un moment, la poésie peint plusieurs momens successifs. Ainsi Virgile nous montre les serpens partant de Ténédos, voyageant sur les eaux, abordant ensemble au rivage, saisissant d'abord les deux fils de Laocoon; leur père volant à leur secours, lui-même saisi par ces monstres, et les tourmens affreux produits par leurs morsures. Le sculpteur n'a pu peindre que le moment où les fils et le

père sont en même-temps la proie des serpens. En supposant que Virgile ait servi dans quelques détails de modèle au sculpteur, il en est quelques-uns où celui-ci a été obligé d'abandonner les idées du poëte. Ainsi Virgile, après avoir fait replier deux fois les serpens autour de la taille et du cou de Laocoon, peint leur tête s'élevant au-dessus de la sienne; ce qui, dans la sculpture, auroit présenté à l'œil des pointes désagréables, et l'auroit mal à propos distrait de l'ensemble de ce bloc magnifique. Virgile a bien pu faire sortir de la bouche du grand prêtre des cris épouvantables, et semblables au mugissement d'un taureau frappé de la hache, mais cette idée ne pouvoit convenir au sculpteur qui n'auroit pu exprimer ses cris, qu'en ôtant au visage du pontife le caractère de calme et de dignité qui dans ce groupe est le premier objet de l'admiration des connoisseurs. Mais supposons le sculpteur méditant cet admirable ouvrage: « Je veux, se sera-t-il dit, mettre dans ma composition toute la variété et toute l'expression dont le sujet est susceptible; je veux que les deux enfans soient de deux âges différens, et que la différence des âges produise celle de l'expression; je veux mettre sur le visage du père, et le caractère de la souffrance, et celui de la pitié paternelle, sa douleur n'est point celle d'un homme

ordinaire; je veux que ses traits soient altérés et non déformés par la douleur, et que la dignité du pontife se montre encore dans l'homme souffrant. » Toutes ces conceptions se trouvent en effet dans ce groupe inimitable. Joignons à cela le jeu des nerfs, des muscles, moins ressenti dans le corps plus foible et plus délicat des enfans, et plus prononcé dans celui du père, tant d'autres beautés réunies dans le marbre vivant ou plutôt mourant, selon la sublime expression de Sadolet, *veros saxo moriente dolores*, et bénissons à jamais le hasard heureux qui a fait découvrir ce beau monument dans une fouille des bains de Titus.

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis, etc.

Ces vers, où Virgile peint l'entrée de la fatale machine, sont un des plus beaux passages de ce livre. Il a mis en contraste avec beaucoup d'art l'effroi de ce moment terrible avec la joie et l'empressement aveugle des Troyens travaillant eux-mêmes à leur perte; et, ce qui est encore d'un plus grand effet, avec l'ingénuité confiante des jeunes garçons et des jeunes filles qui, aidant à ce travail funeste, se plaisent à saisir la corde qui traîne le monstre, se font un sujet d'allégresse de ce qui menace leur ville, le palais de

leur roi et leurs propres foyers, fêtent à l'envi leur ruine, et chantent, pour ainsi dire, leur cantique de mort.

O patria! o divûm domus Ilium! et inclyta bello
Mœnia Dardanidum!

Cette apostrophe est belle et touchante; cette figure fait toujours un grand effet dans Virgile, parce qu'il ne la prodigue pas. C'est avec la même sensibilité, que les tribus des Hébreux, dans un chœur d'Esther, modèle de la poésie lyrique, s'écrioient :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées!
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

Il faut observer aux jeunes poëtes, que plus les figures sont brillantes, plus il faut en user avec sobriété; l'apostrophe doit toujours s'annoncer comme l'expression d'une émotion vive, et l'élan d'une ame fortement affectée.

Quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedêre.

Rien n'est plus pathétique et plus naturel à la fois, que ces souvenirs des avertissemens inutiles des malheurs, dont l'admission de la fatale machine menaçoit les Troyens.

Il n'y a point de malheureux dont la pensée, par un instinct invincible, ne revienne vers les circonstances et les pronostics qui ont précédé et présagé son désastre : le regret de n'en avoir pas profité, ajoute encore au malheur. C'est toujours dans une profonde connoissance du cœur humain, que Virgile puise ses plus grandes beautés. Des deux présages marqués par le poëte, le premier est peut-être le plus frappant ; quatre fois prêt d'entrer le colosse homicide s'arrête tout à coup sur le seuil même des portes de la ville qu'il menace.

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox,
Involvens umbrâ magnâ terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos.

Ces vers sont beaux d'images, d'harmonie; le monosyllabe qui termine le premier, est un des artifices dont Virgile s'est servi quelquefois heureusement, pour marquer à l'oreille la chûte subite d'un objet quelconque. On lit dans le premier livre :

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.

Dans le cinquième : *Procumbit humi bos.*

On doit remarquer la belle consonnance d'*umbrâ magnâ*, si propre à exprimer le voile immense que jette la nuit sur l'univers.

Per amica silentia lunæ,

Cette expression est d'une hardiesse remarquable, si elle signifie, comme je le crois, que la lune favorisoit les Grecs de son absence. En effet, sa présence les auroit trahis : on peut donc dire poétiquement que son absence leur garde le secret; c'est sans doute ce que Virgile veut exprimer.

Laxat claustra Sinon :

Le mot *claustra* est encore un exemple de la variété infinie des expressions que Virgile a employées à représenter ce que nous appelons le cheval de bois.

L'énumération des guerriers qui sortent des flancs du cheval, se termine ingénieusement par le nom de celui qui l'avoit fabriqué :

Et ipse doli fabricator Epeüs.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, etc.

Ces vers mêmes sont pleins d'élégance et de douceur; mais l'apparition d'Hector à Énée est, sous plusieurs rapports, d'une admirable beauté. Virgile, par la nature de son sujet, ne pouvant offrir ce héros vivant, comme le fait Homère, le reproduit du moins pour quelque temps à notre pensée, par l'artifice d'un songe, et nous le montre

dans l'espace d'un petit nombre de vers, tel qu'il étoit dans les jours de sa gloire: contraste qui console de l'état horrible où le réduisit l'impitoyable Achille.

Énée, non encore instruit de ce qui se passe dans Troie, devenue la proie des Grecs, ne pouvoit l'être d'une manière plus forte et plus frappante, que par l'apparition de celui qui l'avoit le plus courageusement défendue: par ce récit le lecteur est déjà transporté au milieu de cette ville en flammes.

Cet épisode touchant influe sur le reste du poëme, par l'ordre qu'Hector donne à Énée, de chercher un nouvel Empire au-delà des mers: jamais composition poétique ne fut plus belle et plus savante.

Quamquam secreta parentis
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit,

L'éloignement de la maison d'Anchise, reléguée dans un bois, étoit nécessaire pour justifier Énée de n'être pas déjà réuni aux défenseurs de Troie.

In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit, etc.

La beauté des images et de l'harmonie imitative rendent cette comparaison admirable. On entend, et la course ra-

pide de la flamme, et celle du torrent qui se précipite, grossi des ruines de tout ce qu'il rencontre. L'image du berger épouvanté prêtant du haut du rocher une oreille attentive au bruit dont il ignore la cause, est d'une extrême beauté. Mais ici se présente une objection, et je demande la permission de conter comment et par qui elle me fut faite pour la première fois. J'étois à Ferney en 1776; M. de Voltaire me pressa beaucoup de lui lire de suite ma traduction du deuxième et du quatrième livre de *l'Énéide*: ce que je fis. Sa critique épargna les deux ou trois premières comparaisons qui se trouvent dans le récit d'Énée; mais, lorsqu'arriva celle où ce héros compare la superbe Troie, tombant du faîte des grandeurs, à celle d'un arbre antique attaqué par les coups redoublés des bûcherons, succombant enfin, et couvrant la montagne de sa ruine immense, il m'arrêta, et me dit avec humeur : « Mais, monsieur, est-il convenable qu'Énée emploie dans » son récit, des comparaisons qui ne conviennent que dans » la bouche du poëte. » Je lui répondis qu'Énée étoit né dans l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui est figuré, les allégories et les comparaisons; j'ajoutai : Un de nos plus grands poëtes a fait dire à Henri IV, en parlant de la mort de Joyeuse :

Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zéphire, et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, et sous l'effort des vents.

Un sourire un peu embarrassé fut sa réponse.

Ecce autem telis Panthus, etc.

Cette rencontre de Panthus est, pour plus d'une raison, très-ingénieusement imaginée. Tout la rend intéressante; il est prêtre d'Apollon; il porte d'une main les symboles des mystères sacrés et ses dieux vaincus; de l'autre il conduit son petit-fils. C'est une manière heureuse de présenter au lecteur l'image de Troie livrée à la flamme et au fer : rien de plus animé, de plus énergique et de plus touchant que la description que Virgile en a mise dans la bouche de ce personnage auguste. Voltaire en a fait une belle imitation dans la tragédie de l'*Orphelin de la Chine*.

Juvenisque Corœbus.

C'est avec beaucoup de goût que Virgile a mis au nombre de ceux qui suivent Énée, le jeune Corèbe, amant de Cassandre : cela prépare la scène touchante où cet amant se précipite au milieu des Grecs pour leur arracher son amante.

Quos ubi confertos audere in prœlia vidi, etc.

Ce discours d'Énée est l'expression la plus vive du désespoir courageux : le vers qui le termine

Una salus victis nullam sperare salutem.

a été souvent traduit ou imité; il est d'une grande vérité : se battre en désespéré est passé en proverbe. La comparaison qu'il fait, a quelque chose d'énergique et de sombre qui convient à la situation du héros et des braves qui le suivent; ce sont des loups furieux qui s'élancent au milieu d'une ombre épaisse, pressés par la rage d'une faim dévorante, et, ce qui est plus pressant encore que leurs propres besoins, par les besoins de leurs petits. On aime à rencontrer cette expression énergique de l'instinct paternel : dans une description de la fureur guerrière, elle plaît par le contraste.

Nox atra cavâ circumvolat umbrâ.

Voilà encore une de ces consonnances qui ajoutent infiniment à la force de l'expression. Observons que la première partie du récit du sac de Troie, est dans la bouche d'Hector, la seconde dans celle du prêtre d'Apollon, le

reste dans celle d'Énée ; de-là naît la variété si nécessaire dans un long réeit.

Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Il y a iei une belle gradation; les morts qui jonehent les rues sont moins touchans que ceux qui périssent dans leurs maisons, et moins eneore que ceux qui sont immolés dans les temples où ils ont eherché un asile. Corneille, dans le récit de Cinna, qui eontient peut-être les plus beaux vers qui existent dans notre langue, paroît s'être souvenu de ce passage de Virgile.

Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques,

Ce dernier vers renferme lui seul lès deux dernières parties de la gradation que j'ai remarquée dans ceux de Virgile.

Et plurima mortis imago.

Ce trait est beau, parce que, dans une mêlée, ee qu'il y a de plus affreux, e'est cette horrible variété de morts et de blessures, qui distinguent les malheureuses victimes de la guerre.

Primus se, Danaûm magnâ comitante catervâ, etc.

Les peintures générales du massacre ne pouvoient suffire au tableau de cette désastreuse nuit; il a fallu décrire des engagemens particuliers. La rencontre et la méprise d'Androgée, qui prend les Troyens pour des Grecs, est ingénieusement imaginée, ainsi que le stratagême qu'emploient les premiers en se revêtissant des armes des Grecs, tombés sous leurs premiers efforts; d'autant que le déguisement lui-même, par une nouvelle méprise très-naturelle, produira par la suite une aventure fort tragique et fort touchante.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem,
Pressit humi nitens, trepidusque repentè refugit,
Attollentem iras, et cærula colla tumentem :

L'idée de cette comparaison, quoique belle, l'est moins que l'exécution, surtout sous le rapport de cette harmonie imitative, si admirable dans Virgile, et si méconnue. Il n'y a personne qui ne sente la beauté de la différence des sons qui existe entre les deux moitiés de ce vers :

Prēssĭt hŭmī nītēns, trĕpĭdūsquĕ rĕpēntĕ rĕfūgīt,

dont l'une, par le mot *nitens*, exprime si bien le pied du

voyageur appuyé sur le serpent; et l'autre, par des dactyles multipliés, exprime si bien sa fuite précipitée. Le vers suivant est encore plus admirable :

> *Attollentem* iras, et cœrula colla tumentem :

Au lieu de dire, comme tout le monde eût pu le faire, *se dressant en courroux*, le poëte dit avec une hardiesse qui n'est admissible que dans sa langue, ou dans celles qui s'en rapprochent, *dressant sa colère*. L'étendue du mot *attollentem* semble déployer le serpent dans toute sa longueur.

> Ecce trahebatur passis Priameïa virgo
> Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ, etc.

On ne peut en moins de vers tracer un plus touchant tableau; quiconque a du goût, sent quelle harmonie mélancolique résulte de ces mots : *ecce trahebatur*. Dans tout le reste, pas une expression qui ne concoure à l'effet. C'est une vierge traînée par des soldats; cette vierge est fille de Priam, le plus grand roi de l'Asie, et la grandeur de l'infortune se mesure toujours par la hauteur de la chûte; elle est arrachée, non-seulement au temple, mais au sanctuaire de la divinité même, dont elle est la prêtresse; elle ne peut, dans cet horrible état, lever vers le ciel que ses

yeux, car ses foibles mains sont chargées de chaînes. La répétition du mot *lumina* est d'un bel effet; la douleur et le désespoir du jeune Corèbe, à qui sa main est destinée, ont été adroitement préparés, comme nous l'avons vu dans les vers précédens.

> Apparent; primi clypeos mentitaque tela
> Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.

On ne peut exprimer plus élégamment l'artifice de ces armes empruntées, et la différence de langage qui trahit les Troyens. La suite de cette description est pleine de détails qui ajoutent à l'intérêt: c'est Corèbe qui succombe le premier, cela est naturel; combattant pour sa maîtresse, il a droit d'être la première victime, car l'amour ne calcule point le danger; il meurt au pied de l'autel dont son amante est prêtresse. On donne ensuite des regrets à la probité et à la vertu immolées dans la personne de Rhipée, à la mort d'Hypanis et de Dymas, tués par leurs propres concitoyens; enfin, Panthus est mal protégé par sa piété et par les ornemens d'un prêtre d'Apollon. Tout ce choix admirable et varié de circonstances ajoute à la perfection du tableau. Cependant Énée avoit à s'excuser d'avoir échappé à ce massacre; il ne faut pas que son courage soit soupçonné: aussi

Virgile met à propos dans sa bouche cette belle apostrophe:

Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaûm; et, si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

Virgile ne pouvoit faire jurer Énée par rien de plus saint et de plus touchant que les cendres d'Ilion, et les dernières flammes qui dévorèrent ses habitans. Ce n'est pas non plus sans intention qu'il fait dire à son héros, qu'il s'arrache à ce combat avec un vieillard et un Troyen blessé par Ulysse; c'est assez dire que sa défense étoit devenue impossible:

Protinùs ad sedes Priami clamore vocati, etc.

Dans cette admirable peinture de la dernière nuit de Troie, l'intérêt est toujours croissant. Nous avons parcouru les scènes de carnage dont cette malheureuse ville est le théâtre; mais c'est le palais du roi qui devient maintenant l'objet de tous les efforts des assiégeans et des assiégés. Là réside ce que Troie a de plus touchant et de plus auguste, un monarque également intéressant, et par son âge, et par ses vertus, et par sa longue infortune; autour de lui se sont assemblés les restes d'une famille à moitié moissonnée par Achille; c'est le sanctuaire de toutes les douleurs et de toutes

les vertus. Aussi le ton du poëte semble-t-il croître d'intérêt, de force et de chaleur, pour peindre ces intéressans tableaux des grandeurs humaines précipitées.

Toute cette peinture de l'assaut livré au palais de Priam, est pleine de verve, de rapidité et de pathétique; ce qu'on y remarque de plus touchant, c'est le désespoir des Troyens, qui, au défaut d'autres armes, se défendent avec les combles même et les débris du palais, et roulent sur l'ennemi ces poutres dorées, monumens de l'antique magnificence de leurs ancêtres.

> Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus
> Tectorum inter se Priami, postesque relicti
> A tergo, etc.

C'est dans les plus petits détails qu'on reconnoît souvent le mieux le grand talent de Virgile. Il avoit à exprimer ici une fausse porte, ou un passage de communication entre les différens appartemens du palais : cela a peu d'importance; mais, si c'est par cette porte et par ce passage que, dans des temps plus heureux, Andromaque, sans suite, conduisoit à son aïeul le jeune Astyanax, ce petit détail acquiert un grand intérêt. Ce n'est plus cette porte que l'on voit, c'est la plus tendre des mères, le plus chéri des enfans, le plus grand

et le plus heureux des rois, et le souvenir attendrissant de cette grandeur évanouie. La peinture de la tour renversée sur les ennemis n'est pas moins admirable; la facilité qu'avoient les Troyens de voir de là Troie entière, et les vaisseaux des Grecs et leurs camps, augmente le regret du sacrifice qu'ils font de ce monument à la nécessité de se défendre. L'harmonie imitative, produite par la coupe variée de la mesure, est une des principales beautés de cette peinture; je les indiquerai au lecteur peu accoutumé encore à saisir ces effets:

Agressi ferro circùm, quà *summa labantes*
Juncturas tabulata dabant, convellimus altis
Sedibus, impulimusque. Ea lapsa *repentè ruinam*
Cum sonitu *trahit*, et Danaum super *agmina latè*
Incidit : ast alii subeunt:

Ce dernier trait exprime vivement une des choses les plus frappantes dans les expéditions militaires, les morts remplacés à l'instant par des soldats qui succèdent à leurs dangers. J'ai tâché d'en rendre la précision et l'énergie. Peu de personnes m'ont paru avoir bien compris la description de cette tour et des efforts que font les Troyens pour la renverser. Il me semble que Virgile la suppose appuyée sur le comble du palais, de manière à procurer aux habitans

de Troie une vue très-étendue sur le camp des Grecs et sur la mer. Les ouvertures entre les combles du palais et le pied de la tour, donnant plus de prise aux Troyens qui veulent la renverser, c'est par là qu'ils l'attaquent, qu'ils l'ébranlent avec des leviers de fer introduits dans ces ouvertures exprimées par ces mots : *Quâ summâ labantes juncturas tabulata dabant.*

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus, etc.

Il étoit naturel que, dans l'attaque du palais, Pyrrhus tînt la place d'Achille son père. On ne peut rien ajouter à la vivacité des couleurs dont Virgile l'a peint, exerçant sur le palais de Priam cette terrible hérédité de haine et de vengeance qui lui fut léguée par le plus irréconciliable ennemi des Troyens. Les vers où il le compare à un jeune serpent débarrassé de sa vieille dépouille, tout brillant de jeunesse, et s'étalant fièrement aux rayons du soleil, sont de la plus belle et de la plus riche poésie. Dans cet assaut donné au palais, Virgile a sagement marqué les différens degrés de l'attaque, et suspendu la catastrophe; Pyrrhus, la hache à la main, assiège la porte, et lui fait une large ouverture : c'est, pour ainsi dire, le premier acte. Les oreilles sensibles à l'analogie que mettent les grands poëtes entre les sons et

les idées, ne liront pas sans un extrême plaisir les vers suivans :

Appārēt domus intùs, et atria longa patescunt ;
Appārēnt Priami et veterum penetralia regum ;

La répétition du même verbe, tout composé de syllabes longues, fait un bel effet. L'imagination s'enfonce dans les profondeurs de ces vastes et augustes demeures, sanctuaires de la royauté; et déjà l'œil voit de loin les scènes douloureuses dont ces lieux vont être le théâtre : les femmes éplorées, collant leurs bouches tremblantes sur ces portes sacrées, sont le trait le plus touchant de ce tableau. Pyrrhus poursuit son attaque, les portes succombent, et le torrent des Grecs se précipite dans l'intérieur du palais.

Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum,

Ce tableau de Pyrrhus au milieu du carnage, rappelle les vers de Racine dans *Andromaque* :

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage ;
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.

Ce dernier trait me paroît supérieur aux vers de Virgile.

Tout ce qui suit est du plus grand pathétique; c'est Hécube et ses cent brus, dans chacune desquelles souffre sa maternité; c'est Priam souillant de son sang l'autel que lui-même avoit consacré:

Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,

Racine paroît aussi avoir voulu imiter ce vers, quand il fait dire à Aricie:

Mes yeux ont vu périr, dans leur jeune saison,
Six frères : quel espoir d'une illustre maison!

Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras, etc.

Je ne crois pas qu'il y ait rien dans Homère d'aussi beau que ce récit de la mort de Priam. Que, surpris au milieu de son palais, déjà vaincu par le chagrin et la vieillesse, il perde, sous les coups de Pyrrhus, une vie prête à s'éteindre, cela seroit déjà touchant: mais que ce monarque ranime sa vieillesse, et, résolu de mourir en roi, arme ses foibles mains d'un fer inutile; qu'Hécube, réfugiée avec ses malheureuses filles sous un laurier sacré, à côté d'un autel protecteur, détourne ce vieillard d'un vain projet de défense, et le place à côté d'elle; qu'un de ses enfans, poursuivi par Pyrrhus, vienne tomber mort à ses pieds, et souille de son sang ses

cheveux blanchis par l'âge; qu'alors l'indignation paternelle s'exhale en imprécations; que, par un dernier effort, il jette d'un bras débile un trait languissant qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus; que ce guerrier naturellement violent et surtout irrité par la comparaison que fait Priam, de sa lâcheté avec la magnanimité de son père, qui lui rendit le corps d'Hector, le *traîne* à l'autel, et termine sa vie, voilà une belle, une admirable, une sublime composition. Tous les détails ajoutent à l'ensemble; la comparaison d'Hécube et de ses filles avec de foibles colombes qui se pressent l'une contre l'autre pendant l'orage, est à la fois gracieuse et touchante. Rien n'est plus pathétique que le discours de Priam couvert du sang de son fils:

Telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinùs ære repulsum,
Et summo clypei nequidquam umbone pependit.
Cui Pyrrhus:

Cette peinture est admirable. Une élision heureuse exprime bien la foiblesse du trait qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus, et demeure suspendu à l'airain qu'il effleure. L'indignation de Pyrrhus, attaqué dans ce qui le touche le plus, dans sa gloire et dans son orgueil à la fois, rend plus excusable l'atrocité de sa vengeance.

Au reste, pour bien juger des caractères violens et des excès terribles qui en sont la suite, il est nécessaire d'examiner deux choses, et quelles étoient les mœurs à l'époque dont Homère et Virgile nous peignent les évènemens, et jusqu'à quel point ces mœurs convenoient à la poésie. La Grèce alors étoit peuplée de petits États rivaux qui sortoient à peine de la barbarie, et se trouvoient placés entre un reste de férocité et un commencement de civilisation; des rivalités de ces petites peuplades naissoient des haines violentes, et de ces haines, des vengeances atroces: c'est ce qu'on pourroit appeler *les passions primitives*. Les droits de la nature, avec toute la force de l'instinct, existoient encore entre les parens et les amis; mais, entre ennemis, sa voix étoit entièrement étouffée. Ces habitudes de haine une fois établies, après avoir divisé les États, bouleversoient les familles; de-là les haines fameuses d'Étéocle et de Polynice, d'Atrée et de Thieste, les imprécations d'Œdipe contre ses fils; de là aussi des contrastes frappans dans les caractères et les actions. Achille aime Patrocle autant qu'il hait Agamemnon, et c'est ce contraste de tendresse et de fureur qui nous attache à lui beaucoup plus que la moralité égale et peut-être un peu monotone des héros de *l'Énéide*. Ce ne sont point là des défauts marqués dans sa peinture, comme l'a dit Boi-

leau, ce sont de grandes passions, se portant avec une égale impétuosité vers les bonnes et les mauvaises actions, vers la haine et l'amitié; ces deux excès se balancent dans ces sortes de caractères d'une manière tout à fait intéressante pour le lecteur, qui y trouve le charme des oppositions et de la variété. Cet Achille, qui a traîné sept fois le cadavre d'Hector autour des murailles de Troie, s'émeut tout à coup, lorsque Priam lui dit: « Achille, souviens-toi de ton père Pélée; » peut-être que dans ce moment il tremble pour les jours de » son fils. » Achille, à ces mots, se rend à la nature; ce n'est déjà plus l'ennemi d'Hector; il se souvient seulement des malheurs de la paternité; sa tendresse pour son père, si adroitement réveillée, lui recommande le père malheureux qui baise ses mains encore sanglantes du meurtre de son fils. Voilà la nature, voilà les mœurs primitives. Il y a plus: les lecteurs, attentifs aux horribles traitemens qu'Achille fait éprouver au cadavre d'Hector, y voient moins encore sa haine pour le Troyen, qu'une horrible expiation de la mort de son ami: ce n'est pas un rival qu'il punit, c'est le meurtrier de Patrocle; et, sous ce rapport, il est intéressant dans son atrocité même. La civilisation n'avoit pas encore amené ces sentimens de bienveillance philosophique pour tout ce qui est homme, et ce code de guerre, où l'on trouve toute

l'humanité dont cet horrible métier est susceptible : le sang des prisonniers couloit sur le bûcher des morts pour consoler leurs ombres. On a voulu comparer les mœurs de cette époque à celles de la chevalerie, et, en effet, quelques nuances, le courage et surtout les sentimens d'honneur semblent les rapprocher; mais la chevalerie étoit infiniment plus loin des mœurs et des passions primitives. La barbarie de ces temps étoit de l'ignorance, et non de la férocité; une sorte de politesse et de galanterie, inconnue aux mœurs grecques, distinguoit les caractères chevaleresques.

Maintenant, examinons jusqu'à quel point ces mœurs primitives, foiblement adoucies par un commencement de civilisation, conviennent à la poésie. La poésie vit de la peinture des grandes passions, des émotions fortes; cette seule observation décide la question : un certain degré de civilisation affoiblit l'énergie des caractères et l'explosion des passions violentes. Pyrrhus, immolant le vieux Priam, est du temps d'Homère; Énée, prêt à pardonner au jeune Turnus, est du siècle d'Auguste. Mais, puisque nous en sommes revenus à Pyrrhus, n'oublions pas que Priam vient de reprocher à ce héros, héritier de toute la fierté d'Achille, d'avoir dégénéré de son père : c'est ce mot qui décide la mort de Priam; et, si ce malheureux prince,

au moment où Pyrrhus est prêt à tuer son fils, lui avoit crié : « Songe quelle eût été la douleur d'Achille, si » sous ses yeux l'on eût attenté à tes jours ! » peut-être que ce peu de mots l'auroit désarmé, comme ce discours de Priam désarma son père.

> Subiit cari genitoris imago,
> Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
> Vitam exhalantem; etc.

Énée a rempli ses devoirs de héros et de citoyen ; mais il est fils, époux et père. On ne pouvoit revenir à ce que lui imposent ces titres, d'une manière à la fois plus ingénieuse et plus touchante ; il vient de voir périr un prince infortuné ; ce prince est de l'âge de son père ; toute sa tendresse se réveille à ce souvenir. Ce passage prouve combien les poëtes sont obligés d'étudier le cœur humain, pour en toucher tour à tour les différentes cordes. Ils doivent apprendre la savante généalogie des idées, comment elles sont de proche en proche réveillées les unes par les autres. C'est un art que Virgile a peut-être mieux connu qu'Homère ; on pourroit dire que l'un a plus d'instinct, l'autre plus de raison poétique : ces nuances si fines, ces passages si délicats, se trouvent plus rarement dans son modèle.

Jamque adeo super unus eram;

Virgile a grand soin de conserver à son héros toute sa dignité : après la mort de Priam, il se trouve seul; tous ses compagnons l'ont abandonné, l'inutilité de ses efforts le rend donc naturellement à la défense de sa famille.

Quum limina Vestæ
Servantem et tacitam secretâ in sede latentem
Tyndarida adspicio :

La fameuse Hélène, cause de tant de maux, devoit nécessairement paroître dans quelqu'une des scènes de cette épouvantable nuit. Pour mieux sentir avec quel art Virgile choisit pour la peindre, les circonstances, le lieu, et saisit les convenances, il faut rappeler un des plus beaux passages d'un des premiers livres de *l'Iliade*, relatif à Hélène. Des vieillards assis sur les remparts de Troie, la voient passer auprès d'eux. Ces vieillards, dit Homère, ont à peine encore quelques gouttes de sang dans les veines; cependant, à son aspect, ils s'écrient tous à la fois : « Quelle est belle! Il » n'est pas étonnant que deux empires se soient armés pour » elle. » Voilà, ce me semble, le plus bel éloge qu'on ait fait de la beauté. Ce cri d'admiration n'auroit pas eu la même

valeur dans des bouches plus jeunes; c'est ce qui m'a fait dire, dans un éloge d'Homère :

Par la voix des vieillards, tu louas la beauté.

Au moment où les vieillards troyens louoient ainsi Hélène, Troie existoit encore; Priam, lui-même, voyoit moins en elle la cause de ses malheurs, que l'épouse de Pâris son fils; mais, dans le moment présent, Troie a péri victime de ses funestes charmes : ce n'est donc plus la belle et séduisante Hélène qu'il falloit peindre, c'est l'Hélène destructrice d'Ilion; c'est ce que Virgile a fait d'une manière sublime. Tourmentée par ses remords, fléau de sa patrie et des Troyens, elle se cache dans l'ombre auprès de l'autel de Vesta, la plus révérée des déesses de Troie.

Il n'y avoit que deux déesses à qui il convînt de protéger Hélène : Vénus, parce que c'est à elle que cette femme devoit ses célestes attraits; Junon, parce qu'elle avoit détruit une ville qu'elle abhorroit; mais cette protection convenoit mieux encore à celle qui étoit à la fois la mère des Amours et celle d'Énée. Du reste, ce passage prouve ce que j'ai dit ailleurs, que les dieux ne se montroient sans voile que dans les occasions importantes : c'est pour calmer un emportement violent, et empêcher la mort d'une des beautés les plus chères

à Vénus, que cette déesse se montre dans tout l'éclat de la divinité. Son discours est doux et touchant ; il ne faut pas oublier de remarquer ces mots : *quonam nostri tibi cura recessit?* Vénus, pour mieux déterminer Énée, veut être de la famille malheureuse qu'elle recommande à sa tendresse, et qu'il a long-temps abandonnée.

Adspice : namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circùm
Caligat, nubem eripiam :

Ce passage, où Vénus levant le bandeau mortel qui couvre les yeux d'Énée, lui montre tous les dieux ennemis de Troie, occupés à sa destruction, et Jupiter même les excitant contre elle, est imité d'Homère, mais avec une grande supériorité de mouvement et d'images : on pourroit dire que cette lutte de deux grands poëtes est plus intéressante que tous les combats qu'ils ont décrits, etc.

Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Quum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim, etc.

Cette comparaison est une des plus magnifiques de l'*Énéide,* non qu'elle offre rien de bien rare et de bien nouveau, mais parce que l'harmonie et les images en sont admirables.

C'est un vieux frêne qui, du sommet d'une montagne, domine au loin tout le paysage. On ne pouvoit mieux peindre une ville antique et puissante; on ne pouvoit mieux exprimer l'acharnement des bûcherons ligués pour sa ruine.

Cet arbre balançant dans l'air sa tête ébranlée, et menaçant de sa chûte ceux même qui le détruisent, présente une image d'une grande beauté. Cet arbre enfin succombe, pousse un dernier *gémissement*, et couvre la montagne de son vaste débris. Ce fut à cette comparaison que Voltaire m'arrêta dans la lecture que je lui fis de ma traduction du second livre de l'*Énéide*, pour m'observer que le poëte seul avoit le droit de faire des comparaisons. Indépendamment des raisons que j'ai alléguées plus haut en faveur de Virgile, je laisse à juger au lecteur si la beauté de cette comparaison n'a pas droit d'obtenir grâce pour la petite inconvenance que Voltaire s'est permise lui-même, en faisant parler non un ancien, non un personnage oriental, mais un Français dans un entretien politique avec Élisabeth.

Ducente deo, flammam inter et hostes
Expedior:

J'ai déjà remarqué de quel secours étoit le merveilleux pour sauver le poëte de ce que la vérité et la nature peuvent

offrir de circonstances embarrassantes. Comment, sans le secours de Vénus, son fils auroit-il pu, dans cette ville devenue la proie des Grecs, arriver à travers le fer et le feu au palais de ses ancêtres, préservé de la destruction par un autre miracle?

Abnegat excisâ vitam producere Trojâ,
Exiliumque pati.

Cette double répugnance prêtée à Anchise de survivre à Troie et d'endurer l'exil, est noble et naturelle : on peut dire que les habitudes sont les dernières passions des vieillards; elles survivent à toutes celles que donne la nature et qu'affoiblit l'âge, et plus elles sont anciennes, plus on sait qu'elles ont de force. On pourroit voir dans les derniers vers de ce discours d'Anchise, combien Virgile, toujours fidèle à la dignité de l'épopée, sait donner de noblesse aux plus petits détails. Anchise allègue ses infirmités, mais ses infirmités n'ont rien de vulgaire, c'est Jupiter qui l'a frappé du vent terrible de la foudre, *fulminis afflavit ventis.* Le discours d'Énée pour le déterminer à la fuite, est d'un pathétique digne de la tragédie : les mouvemens les plus passionnés de l'amour filial, les images les plus vives, les expressions les plus énergiques y sont prodiguées, et ce seul

discours prouve que Virgile, s'il n'avoit été le plus grand poëte épique de Rome, pouvoit en être le plus grand auteur dramatique. Le discours de Créuse n'est pas moins touchant : rien de plus modeste et de plus doux que ces mots *conjux, quondam tua dicta.* Les scènes les plus pathétiques que puisse offrir la poésie, sont celles où un personnage intéressant se condamne par un sentiment de vertu ou de désespoir à un sacrifice contre lequel réclament l'amour ou l'amitié ; c'est ce qui a rendu de tout temps si intéressante la scène où Oreste et Pylade se disputent la mort. Cicéron nous parle de l'effet prodigieux que cette scène produisoit sur le théâtre romain.

Quum subitum dictuque oritur mirabile monstrum.

Il n'y avoit que l'intervention des dieux qui pût déterminer Anchise à quitter sa patrie : le prodige que peint ici Virgile est du plus heureux choix ; il s'opère sur la personne du jeune Ascagne, l'espoir et l'héritier des grandes destinées de Troie ; la description en est vive et pittoresque, rien de plus élégant que les expressions

Tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

Comme le parti que va prendre Anchise doit influer sur

les plus grandes destinées, de nouveaux prodiges se joignent au premier, la plus grande richesse d'expression distingue la peinture de cette étoile miraculeuse qui va se perdre sur le sommet d'Ida, désigné par le présage comme lieu du rendez-vous des Troyens fugitifs. Tous ces prodiges multipliés consacrent de plus en plus, et divinisent en quelque manière la famille d'Anchise, de qui doivent sortir les Romains et la race impériale des Césars. Virgile qui ne néglige rien de ce qui peut augmenter la vraisemblance, ajoute à ces présages impérieux l'approche menaçant de l'incendie : rien n'est plus fameux que la piété filiale d'Énée, emportant son père à travers les flammes. La poésie, la peinture et la sculpture se sont disputé ce sujet à jamais intéressant.

Longè servet vestigia conjux.

Il semble que par cet ordre donné à sa femme de suivre de loin ses pas, Virgile ait voulu préparer le malheureux accident qui les sépare.

Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum
Desertæ Cereris, juxtàque antiqua cupressus
Relligione patrum multos servata per annos :
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.

Ce passage est une nouvelle preuve du soin que prend

Virgile d'ennoblir les plus petits détails. Ces vers ont pour objet le rendez-vous donné par Énée à tous les compagnons de sa fuite; mais ce qui suffiroit au romancier pour désigner un tel lieu, ne suffit pas à l'épopée : rien de plus noble et de plus auguste que la description de l'endroit où doivent s'assembler les compagnons d'Énée. C'est un temple vénérable par son antiquité, et par ses ruines mêmes; près de ce temple est un cyprès également respectable par son grand âge, et parce qu'il fut long-temps témoin des hommages rendus à la déesse de ce temple abandonné. Ces ruines, cette antiquité transportent l'imagination jusqu'aux premiers âges de cette ville que dévorent aujourd'hui les flammes, et lui font toucher à la fois par la pensée son cercueil et son berceau.

Sequiturque patrem non passibus æquis;

Cette peinture du petit Ascagne suivant d'un pas inégal la marche de son père, est remarquable par le naturel et la naïveté.

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Jamais l'amour filial n'a été peint d'une manière plus tou-

chante et plus vraie. Ce guerrier, qui avoit affronté sans pâlir tous les traits des Grecs, et des bataillons entiers, maintenant qu'il est chargé du salut de son fils et de son père, le bruit le plus léger, le moindre souffle l'épouvante. On ne peut trop répéter aux jeunes poëtes combien on est sûr d'émouvoir les cœurs, quand on peint les grandes affections combattues ou triomphantes.

> Jamque propinquabam portis, omnemque videbar
> Evasisse viam; subitò quum creber ad aures
> Visus adesse pedum sonitus : etc.

Ici Virgile est arrivé au moment le plus difficile de cette magnifique narration. Créuse et Lavinie ne peuvent exister ensemble : il faut donc faire disparoître Créuse, mais de la manière la plus décente et la plus vraisemblable ; c'est ce que fait Virgile. Près d'arriver à la porte de la ville, Énée croit entendre un bruit menaçant, et se croit poursuivi ; son père, à son tour, croyant voir de loin les ennemis qui s'approchent, et distinguer l'éclat de leurs armes à travers l'épaisseur des ombres, presse son fils de précipiter ses pas. Énée obéit, et, l'imagination frappée des dangers de son père, il laisse derrière lui son épouse qui s'égare : on ne pouvoit présenter de sa perte une cause plus vraisemblable, et même

plus intéressante; c'est la tendresse du fils qui trahit celle de l'époux. Cependant toutes ces précautions n'ont pas mis ce passage à l'abri de la critique, et même de la plaisanterie, comme le prouve cette strophe de Rousseau le lyrique :

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Quitta les murs de Pergame,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin.

Mais Virgile répond d'avance à toutes les critiques, et par le trouble d'Énée tremblant pour son père, et par son retour courageux dans cette ville en cendre, pour y chercher son épouse. Un autre avantage de cette narration, c'est que sans ce retour nous aurions perdu la magnifique peinture des derniers momens, et pour ainsi dire des derniers soupirs de Troie, et celle des vainqueurs accumulant ses riches dépouilles et leur immense butin. Cette peinture, à la fois si précise et si brillante dans Virgile, se fût immodérément étendue sous la plume de Lucain ou de tout autre auteur moins sobre de détails et moins sévère dans sa composition.

Un petit nombre de traits choisis lui a suffi : l'imagination fait le reste.

Sed me magna deûm genetrix his detinet oris.

Virgile a bien senti que la perte accidentelle de Créuse ne suffisoit pas à la dignité de l'épopée : le merveilleux vient donc encore à son secours. C'est Cybèle elle-même qui s'empare d'elle, et l'attache à son culte ; Cybèle, la protectrice des Troyens, rompt les premiers nœuds d'Énée en faveur de l'hymen futur d'où dépendent ses destinées en Italie. On ne peut s'empêcher d'admirer cette composition pleine de convenance, et si féconde en ressources dans les sujets aussi difficiles à traiter que l'étoit celui-ci. Enfin, Virgile a su tirer avantage des inconvéniens même de cette partie de son sujet, et en faire un moyen épique. Créuse, inspirée par Cybèle, lui prédit ses grands destins, et l'empire qui l'attend au-delà des mers. Une chose remarquable, c'est que ses dernières paroles contiennent peu d'expressions de tendresse : tout se borne à ces mots où elle lui recommande Ascagne,

Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Elle est encore mère, mais l'épouse a disparu ; cela ne

peut s'expliquer que par son nouvel état : Créuse ne lui appartient plus, elle appartient aux dieux; ce n'est plus la femme d'Énée, c'est la favorite de Cybèle; et par ce nœud sacré tous les autres sont rompus. Virgile reconduit Énée à ses compagnons d'exil dont le nombre se trouve prodigieusement accru : cela étoit nécessaire pour la fondation de la colonie. Enfin le jour se lève, les Grecs sont maîtres des portes de la ville, tout espoir est perdu; il part, et emporte son père au sommet de la montagne. Tel est ce second livre, éternellement admirable, et par le sujet et par l'exécution. Virgile en a, dit-on, emprunté quelques idées et quelques passages de différens poëtes grecs; je n'irai point chercher les traces des emprunts qu'il a pu faire à différens auteurs plus ou moins obscurs. Quel homme, se promenant au bord d'une belle rivière qui coule à plein canal, peut avoir l'envie et le loisir de rechercher quelles sources obscures, quelles filtrations cachées, ont augmenté de quelques gouttes d'eau l'abondance de son lit et la majesté de sa course?

FIN DU TOME PREMIER.

